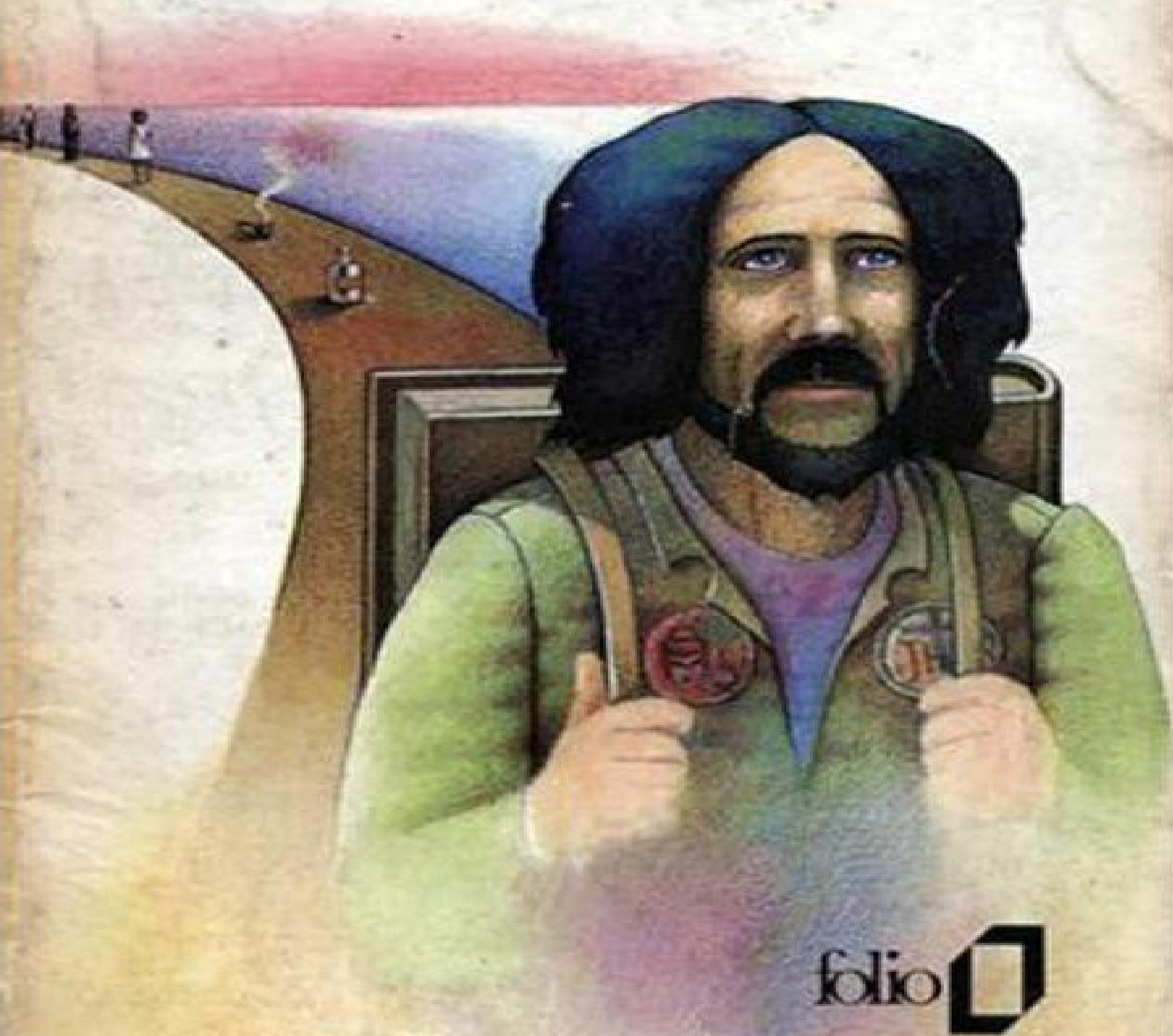


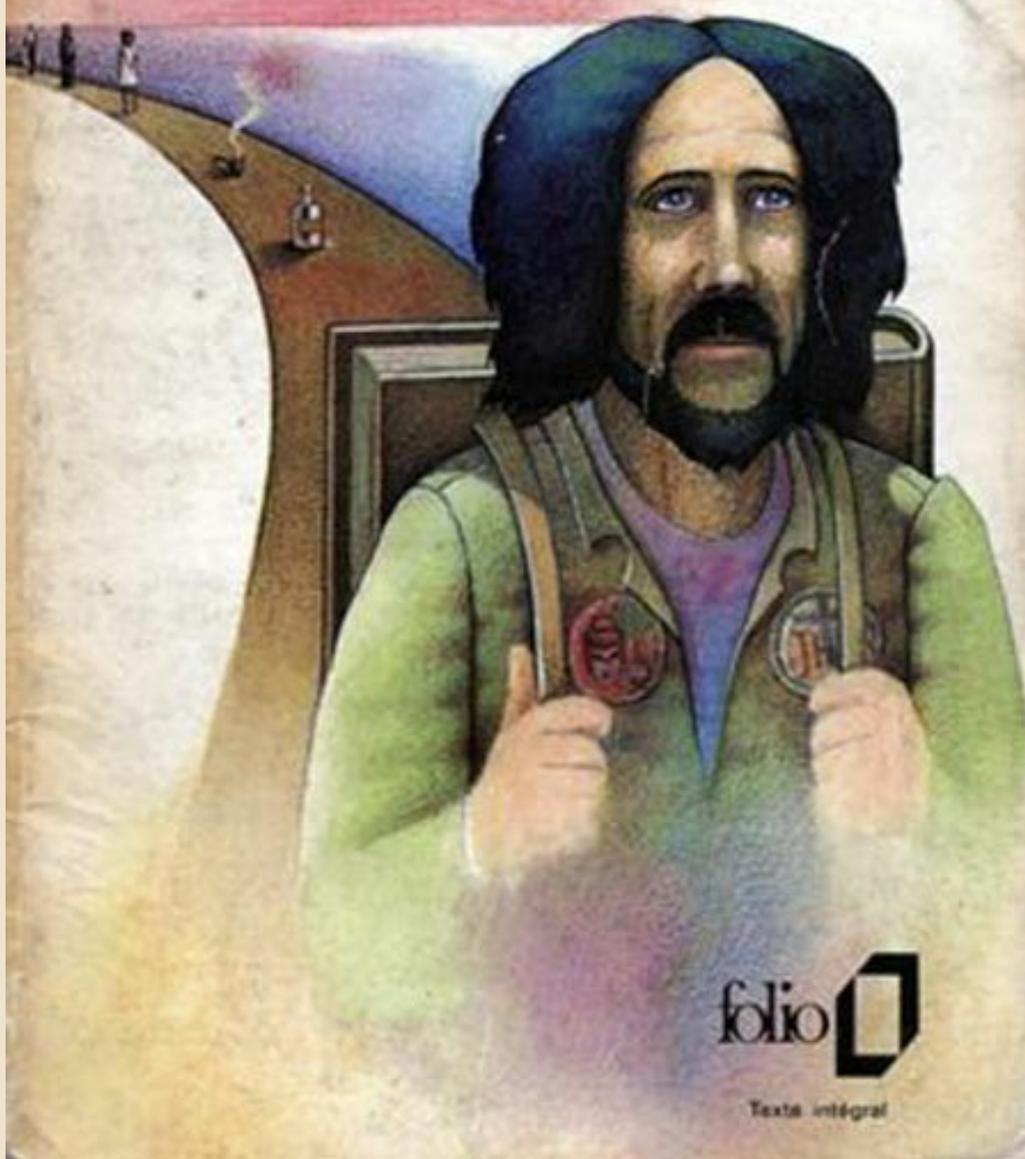
Kerouac Les anges vagabonds



folio 

Texte intégral

Kerouac Les
anges vagabonds



folio

Texte intégral

DU MÊME AUTEUR



SUR LA ROUTE.

DOCTEUR SAX.

LES CLOCHARDS CÉLESTES.

LES SOUTERRAINS.

BIG SUR.

LE VAGABOND SOLITAIRE.

SATORI À PARIS.

VISIONS DE GÉRARD.

Jack Kerouac

**Les anges
vagabonds**

*Traduit de l'anglais
par Michel Deutsch*

Denoël

Éditions
Prospero's
books

Disperseur numérique
Jack Cade



Titre original :
DESOLATION ANGELS
© *Jack Kerouac, 1965.*
© *Éditions Denoël, 1968, pour la traduction française.*

Les anges vagabonds reprend le thème de *Sur la route*, qui valut à Jack Kerouac la réputation méritée de chef de file de la « Beat Génération » et inventeur d'une écriture qui, avec dix ans d'avance, est du Pop Art littéraire.

Comme Hemingway, Kerouac a vécu avant de l'écrire, ou en l'écrivant, l'histoire qu'il nous conte et dont il est le principal héros, en compagnie d'Allen Ginsberg, Gregory Corso et William Burroughs – parfaitement reconnaissables sous les traits d'Irwin, Raphael et Hubbard.

Avides de connaître le plus de gens et de pays possible, de proclamer partout et de vivre une liberté qui est un scandale pour n'importe quel Américain moyen, ces « anges de la désolation » errent d'une ville à l'autre (New York, Mexico, Tanger, Paris, Londres), créant un style de vie et une communauté fraternelle ouverte où chacun reste agressivement lui-même. Ils écrivent des poèmes, peignent, se droguent, cherchant sous les apparences et les sensations quelque vérité – entre le Christ et Bouddha – qui aide à vivre.

Né en 1922 à Lowell, Massachusetts, dans une famille d'origine canadienne-française, Jack Kerouac fait ses études à Columbia College, Caroline du Sud, de 1940 à 1942, puis à New School for Social Research. De 1942 à 1944, il est mobilisé dans la marine marchande.

Son premier livre : *The Town and the city*, paraît en 1950. Kerouac met ensuite au point une technique nouvelle, très spontanée, à laquelle on a donné le nom de littérature de l'instant. En 1957, après avoir remis à son éditeur l'ouvrage qui devait le rendre célèbre, *Sur la route*, il part pour Mexico, Londres, Paris, Tanger. Il ressent alors cruellement le mal du pays, rentre aux États-Unis, fait un voyage de Floride à San Francisco avec sa mère et s'installe avec elle dans les environs de New York. En 1961, il termine *Désolation Angels* qui paraît en 1965 et publie en 1967 *Satori in Paris*. Il meurt en 1969, à l'âge de quarante-sept ans.

PREMIERE PARTIE

Le Mexique

Maintenant, après l'expérience de la montagne où, deux mois durant, j'avais vécu seul sans qu'un être humain me pose de questions ou me regarde, mon point de vue sur l'existence commençait de changer du tout au tout. Je voulais désormais retrouver dans le monde cette paix absolue, mais j'aspirais secrètement à certains des plaisirs que prodigue la société (comme les spectacles, le sexe, les attributs du confort, les nourritures et les boissons fines), toutes choses que l'on ne trouve pas sur une montagne. Je savais à présent que, en tant qu'artiste, ma vie était quête de la paix mais pas seulement en tant qu'artiste : en tant qu'homme de contemplation et non homme de trop d'actions, au sens ancien du « non-faire » du Tao chinois (Wu Wei) qui est en soi un mode d'existence plus beau qu'aucun autre, une sorte de ferveur monacale au milieu de la frénésie des va-de-la-gueule amoureux de l'action dont grouille le monde « moderne » – celui-ci ou tout autre.

C'était pour prouver que j'étais capable de « non-faire », même au sein de la plus tumultueuse des sociétés, que j'avais quitté ma montagne dans l'État de Washington pour regagner San Francisco où j'avais passé la semaine à me saouler (les « carrasals » comme Cody avait dit un jour) en compagnie des anges de la désolation, poètes et protagonistes de la Renaissance de San Francisco. Une semaine, pas un jour de plus, après quoi j'avais sauté dans le train de Los Angeles (avec une bonne gueule de bois et un peu d'inquiétude, bien sûr), destination le bon vieux Mexique pour réintégrer ma solitude retrouvée dans une mesure de Mexico.

Il est bien facile de comprendre que, en tant qu'artiste, j'ai besoin de solitude et d'une sorte de philosophie du « non-faire » qui me permettent de rêver tout le jour et d'organiser en chapitres les songes oubliés qui, des années plus tard, jaillissent sous forme de récit. Dans cette mesure, il m'est impossible, puisqu'il est impossible que tout le monde soit un artiste, de recommander à tout un chacun ma façon de vivre comme une philosophie convenant à n'importe qui. En un sens, je suis un farfrelu comme Rembrandt – Rembrandt pouvait peindre les bourgeois affairés tels qu'ils venaient poser après déjeuner, mais, à minuit, alors qu'ils donnaient pour se reposer parce qu'il fallait travailler le lendemain, le brave Rembrandt était dans son atelier,

occupé à mettre de légères touches de ténèbres sur ses toiles. Les bourgeois n'attendaient pas de lui qu'il soit autre chose qu'un artiste, aussi n'allaient-ils pas frapper à sa porte à minuit pour lui demander : « Pourquoi vivez-vous de cette façon, Rembrandt ? Pourquoi êtes-vous seul cette nuit ? À quoi rêvez-vous ? » Et ils ne s'attendaient donc pas à ce que Rembrandt se retourne et leur réponde : « Il vous faut vivre comme moi, dans la philosophie de la solitude, il n'y a pas d'autre solution. » J'étais pareillement à la recherche d'une sorte de paix, d'une existence vouée à la contemplation et à ses raffinements au nom de mon art (de la prose, des récits dans mon cas) (narrations de ce que j'avais vu et de la manière dont je l'avais vu) mais c'était aussi d'un style de vie que j'étais en quête : considérer le monde du point de vue de la solitude et méditer sur lui sans s'empêtrer dans les imbroglios de ses actions aujourd'hui célèbres par leur atrocité et leur abomination. Je voulais être un Homme du Tao qui observe les nuages et laisse l'Histoire faire rage en dessous (quelque chose qui n'est plus permis après Mao et Camus !) (Cela sera un jour)...

Mais je n'avais pas supposé que, en dépit même de ma ferme résolution, de mon expérience dans les arts de la solitude et de ma liberté qui était la liberté de la pauvreté, je n'avais pas supposé que je serais, moi aussi, embarqué dans l'action, je ne pensais pas qu'il serait possible que...

Mais passons aux détails qui sont la vie de l'événement...

2

Ce fut parfait au début quand, passé Los Angeles, je vis le car pénitentiaire, et même la nuit où les flics m'arrêtèrent dans le désert de l'Arizona, à deux heures du matin, tandis que je marchais sous la pleine lune dans l'intention de dérouler mon sac de couchage sur le sable aux abords de Tucson. Lorsqu'ils découvrirent que j'avais assez d'argent sur moi pour prendre une chambre d'hôtel, ils voulurent savoir pourquoi je dormais dans le désert. Impossible d'expliquer ça à des policiers, ou alors il faut faire une conférence. J'étais un intrépide fils du Soleil en ce temps-là, je ne pesais que soixante-quinze kilos, je pouvais faire des kilomètres à pied, un sac bourré à craquer sur le dos, je roulais mes cigarettes moi-même, je savais me cacher confortablement dans le lit des rivières et même vivre en tirant le diable par la queue. Aujourd'hui,

après toute l'horreur de la notoriété littéraire, les baignoires de gnole qui m'ont coulé dans le gosier, les années passées à me calfeutrer pour échapper à la foule des importuns acharnés à me pirater mon temps (des cailloux lancés dans mes fenêtres à minuit, « Viens te saouler, Jack ! Il y a des surboums du tonnerre partout ! »)... Moi ! À mesure que le cercle se refermait sur le vieux réfractaire assoiffé d'indépendance que j'étais, je me mettais à ressembler à un bourgeois, brioche et tout, une expression de méfiance et d'opulence (les deux vont ensemble ?) peinte sur les traits. Tant et si bien que si, maintenant, les flics m'arrêtent sur une route à deux heures du matin, je m'attends presque (presque) qu'ils me tirent un coup de casquette. Mais, à l'époque, il n'y a que cinq ans de ça, j'avais l'air violent et brutal. Deux voitures de patrouille m'encerclèrent.

Ils braquèrent leurs phares sur moi, j'étais debout au milieu de la route en jeans et en vêtements de travail avec ce malheureux sac à dos rebondi sur les épaules, et ils me demandèrent « Où allez-vous ? » Exactement la même question qu'on me posera un an plus tard à New York sous les projecteurs de la télévision : « Où allez-vous ? – Je vais chercher la paix » : on ne peut pas plus expliquer ça à la police qu'à la société.

Est-ce que ça compte ?

Attendons et on verra.

P.S. -Imaginez que vous racontiez à mille adeptes de la danse du serpent en délire qui se tortillent dans les rues de Tokyo que vous cherchez la paix et que vous ne voulez pas participer à la parade !

3

Mexico. – Une ville sensationnelle pour l'artiste qui y trouve à se loger pour pas cher, de bonnes choses à manger, des tas de distractions le samedi soir (y compris des filles à louer), où il peut arpenter librement rues et boulevards à n'importe quelle heure de la nuit tandis que d'adorables petits agents de police regardent de l'autre côté et s'occupent de leurs affaires, à savoir la détection et la prévention du crime. Quand je repense à Mexico, il me souvient d'une ville gaie, excitante, surtout à quatre heures de l'après-midi quand les orages d'été font se hâter les gens sur les trottoirs miroitants où se reflètent le bleu et le rose des rampes de néon, les pieds des Indiens qui

détalent, les bus, les imperméables, les petites épiceries, les échoppes de cordonniers humides et froides, la douce allégresse des voix des femmes et des enfants, la grave animation des hommes (qui ont encore l'air d'Aztèques). – Une bougie dans une chambre solitaire et écrire sur le monde.

Chaque fois que je retourne à Mexico, je suis surpris d'avoir oublié un je ne sais quoi de crépusculaire, de lugubre même, par exemple un Indien en complet rouille, chemise blanche à col ouvert, qui attend un bus de la « *Circumvalaciôn* » avec un paquet enveloppé dans un journal (*El Diaro Universal*), et le bus est bourré de voyageurs assis et de voyageurs debout qui se cramponnent aux poignées, il y règne une pénombre verdâtre, il n'y a pas de lumière et, cahotant, le long des venelles bourbeuses et défoncées, il le trimbalera une demi-heure, cet Indien, pour le conduire jusqu'aux cités de torchis des faubourgs où stagne une éternelle odeur de charogne et de merde – se faire gloire de décrire en long et en large la détresse de cet homme n'est pas honnête, c'est, en somme, prématuré : je ne le ferai pas. Sa vie est une horreur. Mais, soudain, voilà une vieille Indienne obèse emmitouflée dans son châle, qui tient une petite fille par la main, elles vont à la *pasteleria* manger des pâtisseries bariolées ! La petite fille est heureuse. Ce n'est qu'au Mexique, avec sa gentillesse et son innocence, que la naissance et la mort paraissent quand même valoir le coup...

4

À peine descendu du car de Nogales, je louai une cabane de torchis sur un toit en terrasse, je l'arrangeai à mon goût, allumai une bougie et commençai à rédiger le récit de ma descente de la montagne et de ma semaine folle à Frisco.

Mon vieil ami Bull Gaines, soixante ans, qui habitait en dessous dans une pièce sinistre, me tenait compagnie.

Lui aussi vivait dans la paix.

Ce qu'il fait, toujours, il le fait lentement. Le dos voûté, efflanqué, il soumet à d'interminables fouilles vêtements, tiroirs et valises, il fourgonne sous des tas de chiffons et de journaux, perpétuellement à la recherche de came qu'il planque. « Oui, il me fait, j'aime vivre en paix, moi aussi... probable que tu as ton art comme tu dis, quoique j'en doute » (coup d'œil en

coin par-dessus ses lunettes pour voir comment je prends la plaisanterie) « mais moi j'ai la drogue... Tant que je l'ai, je ne demande rien de plus que de rester chez moi plongé dans *Outline of History* de H.G. Wells que j'ai lu pas loin d'une centaine de fois, je crois bien... Rien de plus qu'un petit Nescafé à portée de la main, un sandwich-jambon de temps à autre, mon journal et une bonne nuit de sommeil avec quelques cigarettes d'herbe. Hm-m-m-m-m... »

« Hm-m-m-m-m », c'est quand, arrivant au bout d'une phrase, il lâche ce grognement caverneux et chevrotant des drogués comme une sorte de rire ou de plaisir secret d'avoir terminé en beauté, sur un coup d'éclat, en l'occurrence ses « quelques cigarettes d'herbe ». Mais même quand il dit : « Je crois que je vais aller me coucher », il ajoute « Hm-m-m-m-m », alors on se rend compte que c'est simplement sa façon de chanter ses mots. J'imagine un chanteur hindou, par exemple, faisant exactement pareil avec accompagnement de calebasses et de tambours dravidiens. En fait, ce vieux guru de Gaines devait être le premier des nombreux personnages que j'allais connaître entre cette époque d'innocence et maintenant. Donc il est là à farfouiller dans les poches de son peignoir de bain à la recherche d'une *codeinetta* perdue, oubliant qu'il lui a fait un sort pendant la nuit. Il a la triste penderie typique de ses semblables, portes branlantes ornées d'un miroir en pied, à l'intérieur de laquelle sont suspendus des costumes avachis venus de New York et, depuis trente ans qu'il se drogue, la doublure des poches est assez forte en came pour qu'on puisse la faire bouillir dans une cuiller. « Par bien des côtés, dit-il, il y a une grande ressemblance entre ce qu'on appelle le camé et ce qu'on appelle l'artiste, tous les deux aiment à être seuls et à se sentir confortables pourvu qu'ils aient ce qu'ils veulent. Ils ne courent pas dans tous les sens pour trouver des choses à faire parce qu'ils ont tout ce qu'il leur faut en eux-mêmes, ils peuvent rester assis sans bouger pendant des heures. Ils sont sensibles comme on dit et ils ne se détournent pas de l'étude des bons livres. Regarde donc ces Orozcos découpés dans un magazine mexicain que j'ai collés au mur. Ces images, je n'arrête pas de les examiner, je les aime... Hm-m-m-m-m. »

Il se retourne, haute silhouette de sorcier, pour confectionner un sandwich. De ses longs doigts blancs et minces, il détache une tranche de pain avec autant de dextérité que si c'étaient des pinces, place le jambon, l'arrange et le réarrange soigneusement, plongé dans une méditation qui fait se prolonger

l'opération près de deux minutes. Puis il recouvre le tout d'une seconde tranche de pain et, son sandwich à la main, va s'asseoir sur le lit, les yeux fermés, se demandant s'il peut le manger et il y va de son hm-m-m-m. « Oui, fait-il en recommençant à explorer le tiroir de la table de nuit en quête d'un vieux coton, oui, le camé et l'artiste ont beaucoup en commun. »

5

Les fenêtres de sa chambre s'ouvraient directement sur la rue, caractéristique de Mexico, grouillante d'une foule de musiciens, d'enfants et de passants jacasseurs. Du trottoir, on apercevait ses rideaux roses pareils aux draperies d'un divan persan ou d'une roulotte de Gitans. À l'intérieur, un lit affaissé et croulant au milieu de la pièce, recouvert d'une courtepointe également rose, et le fauteuil (un vieux fauteuil, mais les jambes d'échalas de Gaines s'y allongeaient confortablement, presque de niveau avec le plancher), le « réchaud » qui lui servait à faire chauffer son eau pour se raser, rien qu'une vieille ampoule électrique installée à l'envers ou je ne sais quoi (je suis tout à fait incapable de me rappeler ce dispositif d'une réelle simplicité que seul un cerveau de drogué avait pu imaginer), le seau triste dans lequel pissait le vieil invalide et qu'il devait aller vider tous les jours dans l'unique water qui se trouvait à l'étage au-dessus, corvée dont je le déchargeais quand j'habitais dans les parages, ce qui m'est arrivé deux fois. Quand je montais avec ce seau et que les femmes de l'immeuble me suivaient des yeux, je me remémorais à tous les coups cette parole merveilleuse du Bouddha : « Je me rappelle avoir utilisé chacune de mes cinq cents vies antérieures à pratiquer l'humilité et je considérais humblement mon existence comme une sorte d'être saint appelé à souffrir avec patience. » Je dirai de façon plus directe qu'à mon âge (trente-quatre ans), je savais qu'il était préférable de donner un coup de main à un vieillard que de me pavaner dans les salons. Je pensais à mon père que j'aidais à aller aux toilettes en 1946 quand il était moribond. Non que je fusse un pénitent modèle, j'ai eu plus que ma part de péchés imbéciles et de stupides fanfaronnades.

Il régnait une atmosphère persane dans la chambre de Bull, vieux ministre guru de quelque cour orientale qui se défonçait provisoirement dans une ville lointaine, ne doutant pas un seul instant qu'il finirait empoisonné par la

femme du roi pour une obscure raison aussi ancienne que maléfique.

Quand le vieux ministre se rendait en ma compagnie dans le centre pour s'approvisionner en morphine, il se collait contre moi dans le taxi, ses genoux osseux contre mes genoux. Chez lui, il ne me touchait jamais, il ne me posait pas même la main sur le bras pour souligner un point de son discours ou pour que je l'écoute mais, en taxi, il jouait les vieillards gâteux (afin de donner le change au chauffeur, j'imagine), plaquait ses genoux serrés sur les miens, s'affalait au plus profond de son siège, m'enfonçant le coude dans le côté, on aurait dit un vieux turfiste dans la débîne. Et quand on était descendus du taxi, il marchait cinq ou six pas derrière moi comme si nous n'étions pas ensemble, ce qui était une autre façon de donner le change aux curieux en terre d'exil. (« L'homme de Cincinnata », disait-il.) – Le chauffeur voit un invalide et les passants voient un vieux monsieur ingambe qui se balade tout seul.

Gaines était le personnage maintenant fort illustre qui, vingt ans durant à New York, volait chaque jour un pardessus coûteux qu'il mettait en gage pour se procurer de la came, un vol grandiose.

— La première fois que je suis arrivé au Mexique, racontait-il, un salaud m'a piqué ma montre. Je suis entré chez un bijoutier, je l'ai amusé en gesticulant avec une main et, pendant ce temps-là, j'ai pris une montre de ma main libre (elle était attachée) et je suis sorti avec, manche à ! J'étais dans une telle rage que j'ai pris des risques mais le type n'y a vu que du feu. J'étais absolument obligé de récupérer ma montre. Il n'y a rien qu'un vieux voleur déteste davantage.

— Il faut de l'adresse pour voler une montre dans un magasin mexicain !

— Hm-m-m-m.

Il m'envoyait faire des courses : acheter à la boutique du coin du jambon cuit coupé à la machine par le propriétaire, un type plus ou moins grec, le genre même du commerçant mexicain petit bourgeois dur à la détente mais qui avait le vieux Bull Gaines à la bonne, il l'appelait « Senor Gahr-va » (c'était presque du sanscrit). Je devais aussi courir chez Sears Roebuck, rue des Insurgés, pour y chercher toutes les semaines son *News Report* et son *Time Magazine* qu'il lisait de la première à la dernière ligne dans son fauteuil, bourré de morphine, parfois il s'endormait au milieu d'une phrase dans le style du regretté Luce, mais il se réveillait et la finissait comme si de rien n'était, pour se rendormir au milieu de la suivante et, tandis qu'il dodelinait

du chef, je rêvais, je voguais dans l'espace en compagnie de ce paisible et excellent homme dans sa chambre d'exil qui, bien que lugubre, était comme un monastère.

6

J'allais aussi au super-mercado lui acheter ses friandises favorites, des triangles de chocolat congelé fourrés à la crème. Mais quand il fallait passer à la blanchisserie il m'accompagnait rien que pour mettre en boîte le vieux Chinois qui la tenait.

Il lui demandait : « Il y a de l'opium, aujourd'hui ? » en faisant le geste de fumer. « Pas la peine de me dire où. »

Et le petit Chinois opiomane et ratatiné de répondre : « Pas compris. Non non non. »

« Il n'y a pas de camés aussi peu causants que les Chinois », disait Bull.

On prend un taxi et on va à nouveau en ville, il s'appuie sur moi comme un impotent avec un sourire défaillant. « Dis au chauffeur de s'arrêter devant tous les drugstores qu'il verra. Tu iras acheter un tube de *codeinettas* dans chacun d'eux. Voici cinquante pesos. » C'est ce qu'on fait. « Il n'y a pas de sens à se brûler en laissant les potards piger la coupure. » Et, au retour, il se fait toujours arrêter devant le ciné Machin-Chouette le plus proche et il termine la route à pied pour que les chauffeurs ne sachent pas où il habite. « Quand je passe la frontière, personne ne peut mettre le doigt sur moi, parce que j'ai le doigt dans le cul. »

Étrange vision que celle d'un vieux monsieur qui traverse la frontière avec le doigt dans le derrière ! « J'ai un doigtier de caoutchouc médical, je le remplis de came et je me le carre dans le trougnard. Personne ne peut mettre le doigt sur moi parce que j'ai le doigt dans le cul. »

Et il ajoute : « Je passe toujours la frontière à un endroit différent. »

Au retour de ces expéditions en taxi, les logeuses l'accueillent d'un respectueux « Señor Garv-ha ! Si ? » Il ouvre son cadenas, glisse la clé dans la serrure qui se trouve en dessous et pénètre dans sa chambre humide et froide. On peut brûler autant de pétrole puant qu'on voudra, il n'y a rien à faire. « Jack, si tu voulais vraiment rendre service à un vieillard, tu viendrais avec moi sur la côte ouest du Mexique, on vivrait dans une hutte d'herbe, on

fumerait l'opium du cru au soleil et on élèverait des poules. C'est comme ça que je voudrais finir mes jours. »

Il a un visage maigre, des cheveux blancs coiffés en arrière qu'il lisse avec de l'eau comme un teenager. Il porte des pantoufles violettes quand, chargé à bloc, il s'installe dans son fauteuil pour relire *The Outline of History*. Toute la journée, il me fait des conférences sur un tas de sujets. Quand il est l'heure de regagner ma cabane sur le toit et d'écrire, il fait : « Hm-m-m il est tôt, reste encore un peu... »

De l'autre côté des rideaux roses, la ville bourdonne et la plainte des chachachas monte dans la nuit. Il continue de marmotter : « L'orphisme est quelque chose qui doit t'intéresser, Jack... »

Et je reste auprès de lui. Quand il s'assoupit l'espace d'une minute, je n'ai rien d'autre à faire qu'à penser et j'ai souvent songé : « Quel être se prétendant sain d'esprit pourrait traiter ce délicieux bonhomme d'intoxiqué... voleur ou pas et où sont les voleurs... aussi malhonnêtes... que vos respectables voleurs quotidiens du monde des affaires ? »

7

Sauf lorsque le manque de médecine déclenchait chez lui de violents malaises et que je devais aller dans les bas quartiers pour contacter ses pourvoyeurs, comme Tristessa ou Black Bastard, assis, eux aussi, derrière leurs rideaux roses, j'étais tranquille sur mon toit. Là-haut, trois étages au-dessus de la rue mélodieuse, j'appréciais singulièrement les étoiles, la lune et l'air frais. Assis au bord de la terrasse, je regardais en bas, écoutant les chachachas qui s'échappaient des juke-boxes. Je buvais un peu de vin, ma drogue à moi, bien anodine, pour m'exciter, pour dormir ou pour la contemplation.

Et, la nuit tombée, quand les lavandières dormaient, le toit m'appartenait en propre. Je l'arpentais de long en large, chaussé de mes souples bottes de désert. Ou bien j'allais me préparer un pot de café ou de chocolat dans ma cabane. Je dormais bien et me réveillais sous un soleil éclatant. J'écrivis tout un roman, en terminai un autre et composai un volume de poèmes tout entier.

De temps en temps, le pauvre vieux Bull gravissait tant bien que mal l'escalier de fer en colimaçon. Je lui faisais des spaghetti, il s'endormait un

moment sur mon lit, y laissant un trou de cigarette, et se réveillait pour se lancer dans une conférence sur Rimbaud ou quelqu'un d'autre. Ses causeries les plus longues étaient celles qui traitaient d'Alexandre le Grand, de l'épopée de Gilgamesh, de la Crète antique, de Pétrone, de Mallarmé, des questions d'actualité comme, à l'époque, la crise de Suez (ah ! les nuages ignoraient tout de la crise de Suez), du bon vieux temps à Boston, Tallahassee, Lexington et New York, de ses chansons favorites et des aventures qui étaient arrivées à son vieux copain Eddy Corporal. « Eddy Corporal allait tous les jours dans la même boutique de confection, il blaguait avec le tailleur et ressortait avec un costume roulé sous sa ceinture, je ne sais pas comment il s'y prenait, un truc bizarre et bien à lui. Le camé baratineur, c'était. Tu lui donnais cinq grains et il dégoisait tout et le reste.

— Et Alexandre le Grand ?

— Le seul général que je connaisse qui chargeait à la tête de la cavalerie en faisant des moulinets avec son épée. »

Et hop ! il se rendort.

Cette nuit-là, je vois la Lune, *Citlapol* en aztèque, je l'ai même dessinée sur le toit au clair de lune avec de la peinture à badigeon blanche et bleue.

8

Tout cela, donc, pour illustrer la paix que je connaissais alors.

Mais des événements couvaient.

Dans l'intérêt du récit, jetons un nouveau coup d'œil sur moi (maintenant, je suis en train de me saouler) : ma mère est veuve, pour le moment elle vit chez des parents et elle est sans le sou. Tout ce que je possède, c'est ce que j'ai gagné cet été sur la montagne, converti en minables chèques de voyage de cinq dollars – et mon gros sac à dos rebondi plein de vieux chandails, de sacs de cacahouètes et de raisins secs en cas de disette, et d'autres affutiaux de trimardeur. J'ai trente-quatre ans, l'air honnête, mais avec mes jeans et mon surprenant attirail les gens ont peur de me regarder parce que j'ai vraiment la touche d'un échappé de maison de fous possédant la force physique et le flair inné nécessaires pour se débrouiller hors de l'asile, se nourrir et déambuler de par un monde dont, progressivement, les vues sur l'excentricité deviennent de jour en jour plus étroites. Quand je traversais les

villes du centre de l'Amérique, on me considérait d'un drôle d'air. J'étais condamné à vivre à ma manière. L'expression « non-conformisme » était quelque chose dont j'avais vaguement entendu parler quelque part (Adler ? Eric Fromm ?) mais j'étais résolu à être *gai* ! – Dostoïevski a dit : « Donnez à l'homme son Utopie et il la détruira délibérément avec le sourire » et j'étais décidé à donner un démenti à Dostoïevski avec le même sourire.

— J'étais aussi un ivrogne notoire qui explosait n'importe où chaque fois qu'il était blindé. Mes amis de San Francisco affirmaient que j'étais un Zen lunatique, un Pochard lunatique au moins, mais ça ne les empêchait pas de boire et de chanter avec moi au clair de lune dans les champs. La Marine m'avait démobilisé à vingt et un an sous prétexte que j'avais une « personnalité schizoïde » après que j'eus raconté aux médecins que je ne pouvais me plier à la discipline. Je suis même incapable de m'expliquer. Lorsque mes livres sont devenus célèbres (*Beat Génération*) et que les journalistes essayaient de me poser des questions, je répondais ce qui me passait par la tête. Je n'avais pas le cran de leur dire de me foutre la paix, de mettre en pratique le conseil de Dave Wain (illustre personnage de *Big Sur*) : « Dis-leur que tu es occupé à t'interviewer toi-même. » Sur le plan clinique, au moment où commence ce récit, sur le toit au-dessus de Gaines, j'étais un Paranoïaque ambitieux. Rien ne pouvait m'empêcher d'écrire de gros livres en prose et en vers pour rien, c'est-à-dire sans espérer les voir publiés. Je les écrivais simplement parce que j'étais un « Idéaliste », que je croyais en la « Vie » et que j'allais me justifier avec mes griffonnages fervents et convaincus. Chose étrange, lesdits griffonnages étaient les premiers du genre dans le monde, je créais (sans le savoir, dites-vous ?) une nouvelle façon de parler de la vie, sans inventions ni artifices, sans retouches ultérieures, c'était la déchirante discipline du véritable supplice par le feu, on ne peut pas reculer, on a fait le vœu de « parler maintenant ou se taire à jamais », la confession innocente qui va de l'avant, la volonté de rendre l'esprit esclave de la langue en s'interdisant tout mensonge et tout enjolivement (je m'en tenais non seulement aux dogmes de Goethe mais aussi à ceux du catholicisme de mon enfance). J'écrivais ces manuscrits comme j'écris celui-ci, dans des cahiers bon marché à la lueur d'une bougie, dans la pauvreté et la gloire – la gloire d'être soi-même. – J'étais en effet Ti Jean et la difficulté qu'il y a à expliquer tout ça (y compris « Ti Jean »), c'est que pour les lecteurs qui n'en sont pas arrivés jusqu'à ce point, faute d'avoir lu tous mes

ouvrages antérieurs, il y a un hiatus, l'arrière-plan étant les choses que me disait mon frère Gérard avant de mourir, des choses dont je ne me rappelle pas un mot, dont je ne me rappelle en tout cas que quelques-unes seulement (j'avais quatre ans). Cela avait trait au *respect de la vie*, non, au respect de l'*idée* de vie tout au moins, ce qui dans mon interprétation signifiait que la vie elle-même était le Saint-Esprit. Errons à travers la chair tandis que la Colombe Céleste pleure sur nous.

Voilà donc ce que je glorifiais en écrivant et des amis comme Irwin Garden ou Cody Pomeray affirmaient que je m'en tirais bien, ils m'encourageaient et, quoique je fusse en réalité trop aimablement fou pour écouter même mes amis, n'importe comment j'aurais agi de la même façon. Quelle est cette *Lumière* d'en haut qui nous éclaire ? La lumière de la *Chute* – les anges continuent de tomber. – Les explications de ce genre, irrecevables pour un séminaire de l'Université de New York, me soutenaient, me permettant de tomber avec l'homme, avec Lucifer, et d'atteindre l'excentrique idéal d'humilité de Bouddha. (Après tout, pourquoi Kafka écrivait-il qu'il était un insecte gros comme ça ?)

Et je ne me vois pas non plus sous les traits d'un personnage simple. Un débauché, un auto-stoppeur, un traîne-lattes, un gigolo pour dames d'un certain âge, voire pour pédés, un idiot, sinon même un bébé indien ivre quand je bois. J'encaissais partout des horions sans jamais les rendre (sauf quand j'étais un jeune joueur de football dur à cuire). La vérité, c'est que je ne sais même pas ce que j'étais. Une sorte de type fiévreux aussi différent qu'un flocon de neige. (Voilà que je parle comme Simon, qui apparaîtra plus loin.) En tout cas un prodigieux fouillis de contradictions (bonne chose, disait Whitman) mais plus adapté à la Sainte Russie du XIX^e siècle qu'à cette Amérique moderne, têtes lugubres et cheveux en brosse dans des Pontiac.

« Ai-je tout dit ? » demandait Lord Richard Buckley avant de mourir.

Ce qui était en train de couvrir ? Les copains venaient me rejoindre à Mexico. Les Anges de la Désolation appliquaient une fois de plus.

Irwin Garden était un artiste, lui aussi, l'auteur du grand poème original *Howling*, mais il n'avait jamais eu le même besoin de solitude que moi, il

était continuellement entouré d'amis et, parfois, la nuit, des dizaines de barbus de ses relations venaient doucement frapper à sa porte. On ne rencontrait jamais Irwin sans son entourage immédiat, à commencer par Simon Darlovsky, son compagnon et amant.

Il était pédéraste et le disait publiquement, ce qui, de Philadelphie à Stockholm, faisait naître des frémissements dans les honnêtes complets d'hommes d'affaires et les culottes de footballeurs. En route pour le Mexique où il devait me retrouver (je ne suis pas pédéraste), il s'était entièrement dévêtu lors d'une séance de lecture poétique à Los Angeles quand un contradicteur s'était écrié : « Qu'est-ce que vous voulez dire par *nu* ? » (il voulait parler d'expressions comme « beauté nue », confession nue », qu'Irwin avait utilisées dans son poème). Irwin s'était donc déshabillé et était resté là, à poil, face à une assistance d'hommes et de femmes, une foule tout à fait dans le vent d'ex-Parisiens expatriés et néanmoins surréalistes.

Il venait me rejoindre au Mexique avec Simon. Ce blond garçon de dix-neuf ans qui avait du sang russe n'était pas pédéraste à l'origine mais, étant tombé amoureux d'Irwin, de l'« âme » et de la poésie d'Irwin, il se pliait aux goûts de son maître. Celui-ci entraînait à Mexico dans son sillage deux autres garçons, Lazarus (quinze ans et demi), frère cadet de Simon, et Raphael Urso de New York, un jeune et grand poète (le même qui écrivit plus tard *Atom Bomb* dont *Time Magazine* reproduisit un extrait pour montrer combien c'était ridicule, mais qui enthousiasma tout le monde).

À ce propos, il faut que le lecteur sache que, en tant qu'écrivain, j'ai connu beaucoup d'homosexuels. 60 à 70 % de nos meilleurs auteurs masculins (pour ne pas dire 90 %) sont pédérastes et il faut bien les rencontrer tous, parler et échanger des manuscrits avec eux, les retrouver dans les soirées, dans les séances de lecture, partout. Cela n'empêche pas l'écrivain non homosexuel d'être quand même un écrivain, ni de fréquenter les écrivains homosexuels. Raphael, qui, comme moi, « connaissait tout le monde », était dans le même cas. Je pourrais établir une liste des homosexuels du monde des lettres, elle aurait un kilomètre de long, mais à quoi bon faire tout un *tzimis* pour un état de choses relativement innocent ? Chacun ses goûts.

Irwin m'ayant écrit pour m'annoncer qu'il serait à Mexico dans une semaine, je me hâtai et, dans un sursaut d'énergie, achevai mon roman juste à temps. Mais la bande eut quinze jours de retard parce qu'elle avait bêtement fait étape à Guadalajara pour rendre visite à une femme poète barbante

comme la pluie et je finis au bout du compte par surveiller la rue, assis au bord de mon *tejado* à guetter l'apparition des Quatre Frères Marx dans Orizaba.

Le vieux Gaines les attendait avec autant d'impatience. Après des années d'exil (il était exilé de sa famille et exilé des États-Unis par la loi), il souffrait de la solitude. En outre, il avait fort bien connu Garden à l'époque de Times Square (1945) quand Irwin, Hubbard, Huck et moi traînions dans les bars interlopes, bourrés de came. Gaines, alors à l'apogée de sa carrière de voleur de paletots, nous faisait des conférences sur l'anthropologie et l'archéologie – parfois au pied de la statue du Père Dufy – bien que personne n'écoutât. (C'est moi qui, déjà en ces temps lointains, eus finalement l'idée sublime d'*écouter* Gaines quoique Irwin y vînt, lui aussi.)

On voit donc qu'Irwin, c'est un drôle d'oiseau. Quand nous étions sur la route, Cody et moi, il nous avait suivis jusqu'à Denver, partout, avec ses poèmes et ses yeux d'Apocalypse. Maintenant qu'il était un poète célèbre, il avait mûri, il faisait les choses qu'il avait toujours voulu faire, il voyageait encore plus, quoiqu'il écrivît moins, mais il dévidait l'écheveau de ses desseins. – On pouvait presque l'appeler la Mère Garden.

Aux aguets sur mon toit, je rêvais, je les voyais surgir un beau soir et je me demandais ce que je ferais : leur lancer des cailloux, crier, les mystifier d'une façon ou d'une autre, mais je n'imaginai pas la morne réalité de leur arrivée.

10

Je dormais. J'avais passé la nuit à écrire des poèmes et des blues à la lueur de ma bougie. En principe, je ne me réveillais pas avant midi. La porte s'ouvrit en grinçant et qui entra ? Irwin. Seul. À Frisco, le vieux Ben Fagan, le poète, lui avait dit : « Quand tu seras à Mexico, écris-moi pour me dire la première chose que tu auras remarquée dans la chambre de Jack. » Irwin lui écrivit : « Des pantalons avachis accrochés à des clous plantés dans le mur. » Il était là, debout devant moi, examinant la pièce. Je me frottai les yeux et dis : « Mince ! Tu as deux semaines de retard.

— On s'est arrêté à Guadalajara pour étudier Alise Nabokov, l'étrange poétesse. Que ses perroquets sont bizarres et sa taule et son mari... Comment va, Jacky ? » Et il me posa tendrement la main sur l'épaule.

C'est drôle, les longs voyages que les gens font au cours de leur existence. Irwin et moi, dont l'amitié était née sur le campus de l'Université de Columbia, à New York, maintenant face à face dans une mesure de torchis à Mexico, le passé des gens se débinant comme de longs vers de terre qui traversent la piazza de la nuit... En avant et en arrière, à l'endroit et à l'envers, malade ou bien portant, de quoi se demander à quoi ressemblait la vie de nos ancêtres. « Quelle était la vie de nos ancêtres ? »

Irwin répond : « Ils se marraient à domicile.

Allez, lève-toi illico. On descend tout de suite en ville pour fureter au Marché aux Voleurs. Depuis Tiguana, Raphael écrit de grands poèmes délirants sur la Malédiction du Mexique et je veux lui montrer quelques véritables spécimens de malédictions en vente au marché. As-tu déjà vu les poupées cassées et sans bras qu'on y propose ? Et les vieilles statues aztèques bancales et vermoulues qu'on ne peut même pas transporter...

— Des ouvre-boîtes d'occasion.

— D'étranges sacs à provisions 1910. »

C'était à nouveau comme avant. Chaque fois que l'on se retrouvait, la conversation devenait un poème aux replis ondoyants, sauf quand on avait des histoires à se raconter.

— De vieux grumeaux de lait caillé flottent dans le brouillard.

— Et votre piaule ?

— Oui, la première chose à faire est d'en louer une. D'après ce que dit Gaines, on pourra avoir celle d'en bas, elle n'est pas chère et il y a une cuisine.

— Où sont les autres ?

— Chez Gaines.

— Et Gaines parle.

— Il parle. Il leur raconte tout sur la civilisation minoenne. Allons-y.

Lazarus, le mystérieux adolescent de quinze ans qui n'ouvre jamais la bouche, écoutait Gaines qu'il couvait d'un regard plein d'honnêteté et d'innocence. Raphael, affalé dans le fauteuil du vieillard, prêtait une oreille ravie à son discours. Gaines pérorait, assis au bord de son lit, une cravate entre les dents sur laquelle il tirait pour faire saillir une veine, pour que lui arrive quelque chose afin de pouvoir s'offrir une piqûre de morphine. Simon était debout dans un coin comme une icône en Russie. C'était un grand événement. Nous étions tous réunis dans la même pièce.

Gaines fit une piqûre à Irwin qui s'étendit sur le lit sous les voiles roses et soupira. L'enfant Laz eut droit à une boisson non alcoolisée, Raphael feuilletait *The Outline of History* et demandait à connaître la théorie de Gaines sur Alexandre le Grand.

— Je veux être comme Alexandre le Grand ! hurlait-il, – je ne sais pas comment il faisait son compte mais il hurlait toujours – je veux porter un somptueux uniforme de général parsemé de pierreries, menacer l'Inde de mon épée et aller jeter un coup d'œil à Samarcande !

— Oui, répliquai-je, mais tu ne veux pas que ton pote le lieutenant soit assassiné ni faire massacrer toutes les femmes et tous les enfants d'un village !

La discussion commença. Je me rappelle maintenant, la première chose que nous avons faite avait été de discuter d'Alexandre le Grand.

Raphael Urso, je l'aimais beaucoup lui aussi en dépit, ou à cause, d'une ancienne querelle que nous avons eue à New York au sujet d'une fille des bas-fonds. Il avait du respect pour moi quoique, en un sens, il fût toujours prêt à raconter des histoires derrière mon dos. Il est vrai que c'était pareil avec tout le monde. Par exemple, il me prit à part pour me glisser à l'oreille :

— Ce Gaines est un grigou.

— Que veux-tu dire ?

— Le jour du grigou est venu, les bossus se traînent sur le ventre...

— Mais je croyais que tu l'aimais bien !

— Regarde mes poèmes...

Il me montra un carnet rempli de gribouillis à l'encre noire et de dessins, d'excellents dessins fantastiques, des enfants affamés buvant à une énorme bouteille de Coca-Cola munie de jambes, de tétons et d'une touffe de poils avec une étiquette « Malédiction du Mexique ».

— La *Mort* est au Mexique. J'ai vu un moulin la moudre. Je n'aime pas ce pays et ton vieux Gaines est un grigou.

Cela à titre d'exemple. Mais j'aimais aussi Raphael pour sa noire désespérance, pour sa façon de se planter au coin d'une rue, la tête basse, le front dans la main, à se demander où diable il pourrait aller. Il donnait une dimension tragique aux sentiments que nous éprouvions tous et ses poèmes y réussissaient mieux que n'importe quoi d'autre. Quand Raphael disait que ce bon vieil invalide de Gaines était un « grigou », c'était simplement l'expression cruelle mais honnête de l'horreur qu'il éprouvait.

Quant à Lazarus, quand vous lui demandez : « Alors, Laz ? En forme ? » il se contente de lever sur vous ses yeux bleus au regard innocent en esquissant l'ombre d'un sourire triste, presque un sourire d'angelot, et il n'a pas besoin de répondre. Si quelqu'un me rappelait mon frère Gérard, c'était bien lui. Un grand adolescent voûté et boutonneux mais au gracieux profil, qui aurait été complètement perdu si Simon, son aîné, n'avait pas été là pour s'occuper de lui et le protéger. Il ne s'y entendait guère pour compter son argent, il ne pouvait demander son chemin sans s'attirer des ennuis et, surtout, il était totalement incapable de trouver un travail, voire de comprendre quelque chose aux documents officiels et même aux journaux. Il était au bord de la catatonie comme un de ses frères (qui avait été son idole, soit dit en passant) actuellement dans une institution.

Faute de Simon et d'Irwin pour le remorquer, le défendre, le nourrir et lui trouver un toit, il se serait fait ramasser sur-le-champ. Non que ce fût un crétin ou qu'il manquât d'intelligence : c'était, en fait, un garçon extrêmement brillant. J'ai vu des lettres qu'il écrivait à quatorze ans avant sa récente période de silence : elles étaient tout à fait normales, supérieures à la moyenne, pleines de sensibilité et c'était bien meilleur que tout ce que j'avais pu écrire au même âge lorsque j'étais moi-même un monstre innocent et introverti. En ce qui concerne sa marotte, le dessin, il surclassait la plupart des artistes contemporains, et j'ai toujours su qu'il était en réalité un grand artiste feignant d'être ailleurs pour que les gens lui fichent la paix et n'exigent pas qu'il trouve du travail. Je le savais pour avoir souvent vu cet étrange regard en coin qu'il me décochait, regard d'un compagnon ou d'un frère de conspiration dans un monde d'espions, si l'on veut...

Un regard qui semblait dire : « Je sais que tu sais ce que je fais, Jack, et tu fais pareil à ta manière. » Car, comme moi, Laz passait des après-midi entiers les yeux perdus dans le vague sans faire quoi que ce soit sinon, peut-être, se brosser les cheveux, écoutant simplement son âme comme s'il était, lui aussi, seul avec son ange gardien. En général, Simon s'agitait, mais lors de ses périodes « schizophréniques » semestrielles il se retirait également du monde et, à l'instar de son frère, il se calfeutrait chez lui sans rien faire. (Quand je vous dis que c'étaient de vrais frères russes.) (En partie polonais, à la vérité.)

La première fois qu'il avait rencontré Irwin, Simon s'était écrié en désignant les arbres : « Regarde ! Ils me font de grands gestes et ils s'inclinent pour me dire bonjour. » Même en faisant abstraction de ce bizarre et attachant mysticisme qui lui était naturel, c'était vraiment un ange, ce gosse. Ainsi, à peine entré chez Gaines, il entreprit de vider le seau, il le rinça même, et redescendit en souriant aux logeuses curieuses (groupées dans la cuisine, elles faisaient bouillir des marmites de haricots et cuisaient les tortillas). Ensuite, il prit balai et pelle à poussière pour nettoyer la chambre du vieillard, nous virant inexorablement, il essuya la table murale et demanda à Gaines (presque avec une révérence) s'il avait des commissions à faire. Avec moi, c'était pareil : il m'apporta (plus tard) deux œufs sur le plat en m'ordonnant : « Mange ! Mange ! » Comme je lui répondais que je n'avais pas faim, il se mit à hurler : « Mange, espèce de morveux ! Si tu n'y prends garde, on aura la révolution et tu travailleras en usine ! »

Avec Simon, Laz, Raphael et Irwin, il y avait tout le temps des scènes d'une cocasserie fantastique, en particulier quand nous nous rendîmes au grand complet chez la propriétaire pour discuter du loyer de leur nouvel appartement (il était situé au rez-de-chaussée et les fenêtres donnaient sur une cour carrelée).

La propriétaire était une Européenne, une Française, je crois, et comme je lui avais annoncé que des « poètes » allaient arriver, elle nous accueillit avec une certaine civilité, assise sur le divan, prête à se laisser impressionner. Peut-être imaginait-elle des Musset en cape ou d'élégants Mallarmé ? Elle se trouva en face d'une bande de truands ! Et Irwin lui fit rabattre ses prétentions de cent pesos ou quelque chose comme ça en arguant du manque d'eau chaude et du nombre insuffisant de lits. Elle me demanda en français :

— *Monsieur Duluo, est-ce que ce sont vraiment des poètes, ces gens-là ?*

Ce fut Irwin qui répondit :

— *Oui, madame, fit-il de son ton le plus amène, jouant ce qu'il appelait le rôle du « Hongrois de bonne compagnie ». Nous sommes des poètes dans la grande tradition de Whitman, de Melville et, surtout, de Blake.*

— *Mais ce jeune-là, (elle désignait Laz), c'est un poète ?*

— (Irwin) : *Mais certainement, dans sa manière.*

— *Eh bien ! Et vous n'avez pas l'argent pour louer à cinq cents pesos ?*

— *Comment ?*

Retour à l'anglais : *Five hundred pesos... Cinco ciente pesos.*

Et Irwin d'enchaîner en espagnol :

— Ah ! *Si pero el departamento* n'est pas assez grande *for the whole* lot.

Elle comprenait les trois langues et mit les pouces.

L'affaire réglée, nous nous ruâmes au-dehors pour aller explorer le Marché aux Voleurs mais à peine fûmes-nous dans la rue que quelques gosses mexicains qui buvaient des cocas poussèrent un sifflement grave et prolongé à notre vue. J'étais furieux, non seulement d'être l'objet de ce traitement maintenant que je me trouvais avec ma troupe excentrique et hétéroclite, mais parce que j'estimais que ce n'était pas juste. Mais Irwin me dit : « Ce n'est pas un sifflement qui s'adresse à des tantes ou à tout ce que tu peux imaginer dans ta paranoïa : c'est un sifflement d'admiration.

— D'admiration ?

— Certainement. »

Et, de fait, quelques jours plus tard, les Mexicains frappèrent à notre porte, du mescal plein les mains, dans l'intention de boire à notre santé. C'était une bande d'étudiants en médecine qui habitaient deux étages au-dessus de nous. (Mais j'anticipe.)

Pour notre première balade à Mexico nous prîmes la rue Orizaba. Je marchais devant, bavardant avec Irwin et Simon, Raphael (comme Gaines) se tenait à l'écart, tout seul, suivant le bord du trottoir, plongé dans ses sombres pensées ; et Lazarus avec sa lente démarche de monstre clopinait un demi-bloc derrière, examinant de temps à autre les centavos qu'il serrait dans sa main et se demandant où il pourrait trouver un ice-cream soda. Finalement, nous revînmes sur nos pas et le vîmes entrer dans une poissonnerie où il fallut aller le récupérer.

Il se tenait devant un groupe de Mexicaines gloussantes et brandissait ses centavos : « Ice crime suda, je veux ice crime suda », murmurait-il, le regard innocent, avec son drôle d'accent new-yorkais.

— *Pero, señor, no comprende.*

— Ice crime suda.

Irwin et Simon le tirèrent gentiment hors de la boutique et nous reprîmes notre promenade. À nouveau, Laz se laissa distancer. Raphael sanglotait maintenant : « Pauvre Lazarus qui s'interroge sur les pesos ! Perdu au Mexique et s'interrogeant sur les pesos ! Qu'advient-il donc du pauvre Lazarus ? C'est triste, triste, la vie, la vie, qui pourra jamais la supporter ? »

Mais Irwin et Simon allaient joyeusement vers de nouvelles aventures.

C'en était donc fait de la tranquillité que j'avais trouvée à Mexico mais je n'y attachais pas trop d'importance car j'avais écrit ce que j'avais à écrire pour le moment. Cependant, je trouvai qu'Irwin dépassait les bornes quand, le lendemain matin, alors que je dormais paisiblement sur mon toit solitaire, il surgit dans ma chambre en brailant :

— Debout ! On va à l'université !

— L'université, je m'en balance ! Laisse-moi dormir !

— Abruti, me lança-t-il – et ce fut l'une des rares fois où il laissa échapper l'opinion qu'il avait réellement de moi –, comment peux-tu dormir toute la journée et ne jamais rien voir ? À quoi ça sert, d'être vivant ?

— Invisible con, je vois parfaitement à travers toi.

— C'est vrai ? demanda-t-il avec un intérêt soudain en s'asseyant sur mon lit. Et à quoi ça ressemble ?

— On dirait des tas de petits Garden qui se dirigent vers la tombe en papotant. Ils causent de prodiges.

C'était notre vieux débat entre le Samsara et le Nirvana quoique la pensée bouddhique la plus haute insiste sur le fait qu'il n'y a pas de différence entre le Samsara (notre monde) et le Nirvana (le néant), ce qui est peut-être vrai. Heidegger, ses « essences » et son « rien ».

— Et si c'est le cas, poursuivis-je, je me rendors.

— Mais Samsara n'est rien d'autre que le X du mystère sur la surface du Nirvana. Comment peux-tu rejeter ce monde, l'ignorer comme tu essayes de le faire – et de façon minable, à la vérité – alors qu'il est l'enveloppe de ce que tu désires et que tu devrais l'étudier ?

— Je devrais donc voyager dans des bus déglingués pour me rendre dans une université à la noix avec un stade en forme de cœur ou je ne sais quoi ?

— Mais c'est une grande et illustre université internationale, pleine de minus et d'anarchistes. Il y a des étudiants qui viennent de Delhi et de Moscou...

— Eh bien, merde à Moscou !

Sur ces entrefaites, Lazare s'amène avec une chaise et un gros paquet de livres tout neufs qu'il s'est fait payer la veille par Simon (à qui ils ont coûté

très cher) (des livres sur le dessin et des ouvrages d'art). Il s'installe au soleil sur sa chaise au milieu de la terrasse tandis que les lavandières pouffent de rire et il se met à lire. Mais, alors que, dans ma cellule, nous sommes encore en train de discuter du Nirvana, Irwin et moi, il se lève et redescend l'escalier, abandonnant sa chaise et ses livres qu'il n'ouvrira plus jamais.

Je m'exclame : « C'est de la folie ! Je veux bien t'accompagner pour te montrer les pyramides de Teotihuacan ou quelque chose d'intéressant mais ne m'entraîne pas dans cette situation ridicule... »

Mais je finis par y aller malgré tout parce que j'ai envie de voir ce qu'ils feront exactement ensuite.

Au fond, « Qu'est-ce qui est arrivé après ? » – voilà la seule raison d'être de la vie ou d'une histoire.

13

En dessous, dans leur appartement, c'était le bazar. Irwin partageait avec Simon le lit à deux places de l'unique chambre à coucher, Lazarus dormait sur le divan-galette du salon (entièrement entortillé dans un drap, comme une momie, selon son habitude) et Raphael occupait un autre divan, encore plus court, à l'autre bout de la pièce, couché en chien de fusil, tout habillé, en un petit tas triste et digne.

Quant à la cuisine, elle était déjà jonchée de tout ce que nous avons acheté la veille dans les marchés de Mexico : mangues, bananes, oranges, pois chiches, pommes, choux et marijuana.

Je m'installai tout le temps là pour les observer, un verre de bière à la main. N'empêche que quand je roulais une pipe d'herbe, tout le monde venait tirer une touche sans mot dire.

— Je veux du roastbeef ! braila Raphael en se réveillant. Où est-ce qu'il y a de la viande, ici ? Est-ce que le Mexique tout entier n'est que de la viande morte ?

— On va d'abord à l'université.

— Je veux d'abord de la viande ! Je veux de l'ail !

— Raphael, hurlai-je, quand on rentrera de l'université chère à Irwin, je t'emmènerai chez Kuku où tu pourras manger une énorme entrecôte et jeter les os derrière toi comme Alexandre le Grand.

— Je veux une banane, dit Lazarus.

— Tu les as toutes bouffées cette nuit, espèce de maniaque, répliqua Simon tout en retapant le lit de son frère et en tirant sur les draps.

— C'est ravissant, déclara Irwin qui surgit de la chambre avec le carnet de notes de Raphael. Et il cita à haute voix : « Amoncellement de feu, univers de fourrage se ruant pour extirper fastueusement l'encre des fraudeurs. » Foutre ! C'est grandiose ! Est-ce que vous réalisez comme c'est beau ? L'univers est en flammes et un grand escroc comme ce filou de Melville écrit l'histoire de l'incendie sur une mousseline inflammable ou je ne sais quoi mais avec une encre qui s'efface toute seule, c'est le bouquet, un grand mystificateur qui carotte tout un chacun comme des magiciens qui créent des mondes et les laissent disparaître d'eux-mêmes.

Je demande :

— C'est ce qu'on enseigne à l'université ?

Mais on y va quand même. On prend un bus, on roule des milles et des milles et il ne se passe rien. On déambule en bavardant sur un grand campus aztèque. La seule chose dont je me souviens clairement, c'est d'avoir lu dans la bibliothèque un article de Cocteau dans un journal de Paris. Le seul événement c'est donc ce magicien de mousseline qui s'auto-disparaît.

De retour à Mexico, je conduis les copains chez Kuku, à l'angle de Coahuila et d'Insurgentes. Hubbard (dont j'ai déjà parlé) m'avait recommandé l'établissement il y avait bien des années de ça parce que c'était un restaurant autrichien fort intéressant (dans une ville indienne) tenu par un Viennois haut en couleur et plein d'ambition. On y servait pour cinq pesos une soupe avec tout ce qu'il fallait dedans pour nourrir un homme une journée entière et, bien sûr, d'énormes entrecôtes garnies qui coûtaient l'équivalent de quatre-vingts cents. On mangeait ces steaks gigantesques à la lumière douce des chandelles en buvant des chopes d'excellente bière tirée au tonneau. À l'époque dont je parle, le blond propriétaire viennois débordant de zèle et de vitalité se précipitait dans la salle pour s'assurer que tout allait bien. Mais j'y suis retourné pas plus tard qu'hier soir (c'était en 1961). Il dormait sur une chaise dans la cuisine, le garçon a craché dans un coin de la salle à manger, il n'y avait pas d'eau dans les toilettes et on m'a apporté un vieux steak mal cuit qui disparaissait sous les frites. Pourtant, en ce temps-là, la viande était encore bonne. Les copains minaudaient en essayant de la couper avec des couteaux à beurre. Je me suis écrié : « Faites comme Alexandre le

Grand, mangez avec les doigts, je vous l'ai dit », et après avoir jeté quelques coups d'œil furtifs dans la pénombre de la salle, ils ont empoigné leurs steaks à pleine main et les ont déchirés à belles dents. Mais ils avaient tous l'air humble parce que c'était dans un restaurant !

Le même soir, chez eux, tandis que la pluie clapotait dans la cour, Laz a soudain eu de la fièvre et il est allé se coucher. Le vieux Gaines est venu pour sa visite quotidienne, ayant enfilé la meilleure de ses vestes de tweed volées. Laz était victime d'un étrange virus qui s'en prenait souvent aux touristes américains. Ce n'était pas exactement une crise de dysenterie mais quelque chose d'indéterminé.

— Il n'y a qu'un seul remède sûr, dit Gaines : une bonne piqûre de morphine.

Après une discussion angoissée, Irwin et Simon décidèrent de tenter le coup. Laz était malade comme un chien : il transpirait, il avait des crampes et des nausées. Gaines s'assit au bord du lit, lui ligatura le bras et lui administra un seizième de grain. Le lendemain matin, après une bonne nuit, Lazarus, parfaitement rétabli, bondit sur ses pieds et se précipita dehors pour s'offrir un ice cream soda. Ce qui prouve que l'interdit jeté sur les drogues (ou *médecines*) en Amérique vient des médecins qui ne veulent pas que les gens guérissent.

Amen Anslinger...

14

Et ça a été le jour grandiose où nous avons visité les pyramides de Teotihuacan. D'abord, nous nous sommes fait photographier dans le parc de Mexico, le Prado. — On a posé, très fiers, Irwin, Simon et moi debout (aujourd'hui je suis stupéfait de voir la carrure que j'avais alors), Raphael et Laz à genoux devant nous. Comme une équipe de joueurs de base-ball.

Ah ! Quelle tristesse ! On dirait les vieilles photos jaunies de mon grand-père maternel et de la famille posant, droits comme des i, dans le New Hampshire en 1890. Les moustaches, la lumière sur les têtes. Ou comme les vieux clichés de 1860 que l'on retrouve dans le grenier d'une ferme abandonnée du Connecticut représentant un bébé dans un berceau, un bébé qui est déjà mort. Et vous, vous êtes déjà mort, vraiment mort. Mais notre

photo à nous ressemble à celle des vieux de la vieille du temps de la guerre de Sécession, les fiers Confédérés prisonniers toisant les Yankees mais avec tant de douceur dans leur regard flamboyant qu'on n'y décèle presque pas de colère, rien que la douceur du vieux Whitman qui le faisait pleurer et le transformait en infirmière...

On saute dans un bus ferrailant et en avant direction les pyramides, vingt, trente milles à franchir, des champs d'agaves (dont on tire le pulque) entr'aperçus au passage. Lazarus contemple d'étranges Lazares mexicains qui le regardent avec la même et divine innocence sauf qu'ils n'ont pas les yeux bleus mais marron.

Arrivés à destination, on se met en marche vers les pyramides, toujours en ordre dispersé – Irwin, Simon et moi bavardons devant, Raphael flâne à l'écart et, cinquante mètres derrière, Laz nous suit de la démarche pesante du monstre de Frankenstein. Nous entreprenons de gravir les degrés de pierre de la Pyramide du Soleil :

Tous les adorateurs du feu ont rendu un culte au Soleil ; s'ils lui sacrifiaient une personne dont ils dévoraient le cœur, c'était le Soleil qu'ils mangeaient. Voilà la Pyramide des horreurs. Là, la victime était renversée sur une auge de pierre, un ou deux coups de tranchoir et on arrachait son cœur palpitant que l'on élevait vers le Soleil pour s'en repaître ensuite. Prêtres monstrueux, même pas assez à la coule pour se contenter d'un symbole. (Aujourd'hui, dans le Mexique moderne, les enfants croquent des cœurs et des crânes en sucre le jour de la Fête des Morts.)

Votre épouvantail indien est une vieille féerie thuringienne...

Quand nous atteignîmes le sommet de la pyramide, j'allumai une cigarette de marijuana pour que nous puissions tous étudier les réactions de nos instincts en ces lieux. Lazarus, rigide, tendait les bras vers le soleil, pourtant nous ne lui avons dit ni ce qui se passait ici ni ce qu'il fallait faire. Il avait beau avoir l'air d'un dadaïste dans cette posture, je compris qu'il en savait plus long qu'aucun de nous.

Les bras raides et haut brandis, il agriffa effectivement le soleil pendant trente secondes. Moi, je pense que je suis au-delà de tout ça, que je suis un grand Bouddha accroupi tout là-haut, je baisse la main et aussitôt je sens une piqûre : « Bon Dieu, j'ai quand même fini par être mordu par un scorpion ! » Mais je regarde ma main qui saigne, ce n'est qu'un morceau de verre cassé laissé par un touriste. Alors je m'enveloppe la main dans mon foulard rouge.

Mais assis là-haut à méditer, je commençai à apercevoir quelque chose de l'histoire du Mexique que je n'avais jamais trouvé dans les livres. Les coureurs pantelants arrivent pour annoncer que tout Texcoco s'est peint à nouveau du rouge de la guerre. À l'horizon sud, le lac Texcoco scintille comme un avertissement et, à l'ouest, le monstre tapi sur lui-même laisse deviner le grand royaume que recèle son cratère : le royaume des Aztèques. Ow ! Les prêtres de Teotihuacan apaisent des millions de dieux qu'ils inventent au fur et à mesure. À trente milles à peine, deux monstrueux empires, visibles à l'œil nu au sommet de leur propre bûcher funéraire branlant. Alors, dans leur effroi, ils tournent leur face vers le nord, vers la montagne idéalement lisse qui domine les pyramides dont la cime est tapissée d'un gazon sans défaut et où sans aucun doute (je m'en rends subitement compte) un vieux sage vivait dans une hutte, le vrai roi de Teotihuacan. Le soir, ils grimpaient jusqu'à la hutte pour lui demander conseil, et lui, faisait onduler une plume comme si le monde était dépourvu de toute signification en disant « Oh ». Ou plus vraisemblablement « Oops ! ».

Lorsque j'eus raconté cela à Raphael, il mit en visière au-dessus de ses yeux sa main de général à la vue perçante et observa le miroitement du lac. « Bon Dieu, tu as raison, ils devaient chier dans leurs frocs, là-haut. » Mais quand je lui parlai de la montagne qui se dressait derrière et du Sage, il grommela : « Un vague Œdipe excentrique qui gardait les chèvres. » Pendant ce temps Lazarus essayait toujours d'accrocher le soleil.

Des gamins surgirent pour nous vendre des souvenirs authentiques, affirmaient-ils, retrouvés sous terre – de petites têtes et des figurines de pierre. Il y avait des artisans qui fabriquaient des imitations à l'aspect admirablement érodé dans le village où, au crépuscule, les garçons jouaient – quelle tristesse – au basket-ball. (Mince ! Juste comme Durrell et Lowry !)

— Allons visiter les grottes ! brama Simon.

Sur ces entrefaites se pointe une touriste américaine qui nous dit de ne pas bouger, elle veut nous photographier en couleurs. Je m'assieds en croisant les jambes avec ma main bandée et je me tourne vers Irwin qui agite le bras et sourit aux copains pendant qu'elle appuie sur le déclic. Plus tard, elle nous a envoyé la photo de Guadalajara (on lui avait donné l'adresse).

On descend explorer les grottes, les galeries sous la pyramide. Simon et moi nous nous cachons dans une chambre sans issue en pouffant et quand Irwin et Raphael entrent à tâtons, on pousse un grand cri. Mais Lazarus qui

va et vient en silence est dans son élément. On ne lui ferait pas peur avec un voile de dix pieds dans sa salle de bains. La dernière fois que j'ai joué au fantôme, c'était pendant la guerre au large des côtes d'Islande.

Enfin, on a quitté les souterrains et quand on a traversé un champ près de la Pyramide de la Lune où il y avait des centaines de grands villages de fourmis, chacun nettement délimité par un monticule, centre d'une activité débordante, Raphael a planté une brindille dans une de ces Sparte et tous les guerriers se sont précipités pour l'enlever afin qu'elle ne dérange pas le Sénateur sur son banc brisé.

On remet une autre brindille plus grosse et ces fourmis cinglées l'enlèvent à son tour. On reste une heure à observer ces villages de fourmis en fumant de la marijuana. Sans faire de mal à un seul de leurs citoyens. « Regardez celle qui cavale avec ce fragment de scorpion mort pour le mettre dans le trou à l'extérieur de la ville... » Et hop ! Au fond du trou où sont entreposées les provisions de viande pour l'hiver. « Si on avait un pot de miel, est-ce qu'elles penseraient que c'est l'Apocalypse ?

— Il y aurait de grands prêtres mormons priant devant les colombes.

— Et elles construiraient des tabernacles qu'elles aspergeraient de pisse de fourmis.

— Vraiment, Jack ! (C'est Irwin.) Peut-être qu'elles mettraient tout simplement le miel en réserve et se ficheraient totalement de toi.

— Est-ce qu'il y a des hôpitaux de fourmis sous le dôme ? »

On était tous penchés sur le village des fourmis et on se posait des questions. Quand on s'est mis à construire de petites buttes, les fourmis se sont aussitôt attelées à la tâche subventionnée par le grand État, consistant à les raser.

— Rien qu'avec le pied, on pourrait écraser tout le village, remplir leurs assemblées de rage et de terreur !

— Quand les prêtres de Teotihuacan faisaient leurs simagrées, ces fourmis commençaient juste à creuser un vrai supermarché souterrain.

— Il doit être gigantesque maintenant.

— On pourrait prendre une pelle et explorer toutes leurs galeries... Quelle pitié Dieu doit-il éprouver pour ne pas avoir marché dessus !

Pas plutôt dit que fait. En nous quittant pour revenir vers les grottes, Lazarus avait laissé distraitemment l'empreinte de ses souliers monstrueux, une ligne toute droite rencontrant une demi-douzaine de consciencieux villages

romains.

Nous le rejoignons en contournant avec soin les villages de fourmis. Je dis à Irwin :

— Laz n'a pas entendu ce qu'on raconte sur ces fourmis depuis une heure ?

— Oh si (ton guilleret), mais maintenant il pense à autre chose.

— Enfin, il a marché en plein sur leurs villages et sur leurs têtes...

— Oui.

— ... avec ses chaussures gigantesques !

— Oui mais il pense à une chose ou à une autre.

— A quoi ?

— Je n'en sais rien. S'il avait été en bicyclette, ç'aurait été pire.

On a aperçu Laz qui piétinait le Champ de la Lune sans s'écarter d'un pouce de son chemin pour aller s'asseoir sur un rocher qu'il avait repéré. Je m'exclamai :

— C'est un monstre !

— Toi aussi tu es un monstre quand tu manges de la viande. Songe à toutes les joyeuses petites bactéries qui doivent entreprendre cet horrible voyage à travers la caverne de tes entrailles pleines d'acide.

— Et elles se transforment en ganglions poilus, ajoute Simon.

15

Et à l'instar de Lazarus piétinant les villages, Dieu piétine nos vies, et comme les ouvrières et les soldats, nous nous hâtons de réparer les dégâts le plus vite possible, quoique tout ce travail soit vain en définitive. Car le pied de Dieu est plus grand que celui de Lazarus, que tous les Texcoco et les Texaco et les Mañanas de demain. Au crépuscule, on regarde les petits Indiens qui jouent au basket à côté de l'arrêt de l'autobus, on est debout sous un vieil arbre à un croisement de routes boueux, giflés par la poussière que souffle le vent venu des plaines du Haut Plateau Mexicain et ce n'est peut-être pas moins sinistre que dans le Wyoming en octobre – fin octobre.

P.S. – La dernière fois que je suis allé à Teotihuacan, Hubbard m'a demandé : « Tu veux voir un scorpion, mon gars ? » et il a soulevé une pierre. En dessous, il y avait un scorpion femelle près du squelette de son compagnon. Hubbard a hurlé « Yaaaah ! », il a pris un énorme rocher et il a

écrabouillé le tout (et bien que je ne sois pas comme Hubbard, cette fois-là il m'a fallu être d'accord avec lui).

16

Le monde réel est inimaginablement lugubre quand, après avoir rêvé de joyeuses rues à putains et de joyeux cabarets, on se retrouve face aux froids et épineux moellons de la nuit comme ça nous est arrivé le seul soir où nous étions sortis seuls, Irwin, Simon et moi. Il a beau y avoir peut-être du néon au fond de l'impasse, l'impasse est d'une tristesse pas croyable – impossible même.

On s'était mis en route, habillés plus ou moins sport, traînant Raphael derrière nous, pour aller danser au *Club Bombay* mais dès que le cafardeux Raphael eut respiré cette odeur de chien crevé, vu les uniformes souillés des chanteurs *mariachi* anémiques, entendu la plainte de cette gabegie d'horreur folle qu'est une rue nocturne dans nos villes modernes, il a pris un taxi et il est rentré en disant : « Je chie sur tout ça ! À moi Eurydice et la trompette de Perséphone ! Je ne veux pas patauger dans ce merdier... »

Irwin manifeste une gaieté sardonique et tenace qui le pousse à nous entraîner, Simon et moi, vers les lumières encrassées. Au *Club Bombay*, il y a une douzaine de Mexicaines déjetées à un peso la danse, le pelvis collé contre l'homme qu'elles tiennent parfois par le pantalon. Un orchestre d'une invraisemblable mélancolie exhale des blues sortis tout droit du kiosque à musique des douleurs. Les trompettistes sont inexpressifs, le batteur de mambos s'ennuie, le chanteur se prend pour Nogales donnant la sérénade aux étoiles alors qu'il est seulement enseveli au fond du plus sordide des bouges sordides à agiter la fange qui nous sort des lèvres. Juste au coin gluant du *Bombay*, des putains aux lèvres de boue, alignées devant les murs grêlés, grouillant de punaises et de cafards, hèlent les processions de vicieux qui rôdent, avides de voir à quoi ressemblent les filles dans la nuit. Simon, qui arbore une somptueuse veste de sport fauve, s'incline devant ses brunes cavalières et parcourt la piste de bout en bout avec âme, il en veut pour ses pesos.

— N'est-ce pas qu'il a l'air romantique ? soupire Irwin au fond du box où nous buvons du Dos Equis.

— Il n'est pas exactement conforme à l'image du jovial touriste américain qui fait la bombe à Mexico...

— Pourquoi ? fait Irwin contrarié.

— Le monde est tellement cinglé partout – imagine-toi à Paris avec Simon et qu'il n'y ait que des imperméables, des Arcs de Triomphe illuminés de tristesse et que vous passiez votre temps à bâiller devant les arrêts d'autobus.

— En tout cas, Simon prend du bon temps.

Mais lorsqu'on vadrouille dans la sombre rue aux putains, il frissonne quand il aperçoit entre des loques roses la crasse au fond des taudis, et il ne peut me donner entièrement tort. Pas question qu'il monte avec une fille, on est obligés d'y aller, Simon et moi. Je tombe sur tout un groupe de putes assises devant une porte comme en famille, les vieilles chaperonnant les jeunes. Je fais signe à la plus jeune, quatorze ans. On entre tandis qu'elle crie « *Agua caliente !* » à l'adresse de la putain auxiliaire chargée de l'eau chaude. Derrière d'inconsistants rideaux on entend grincer les châlits de bois pourri sur lesquels sont jetés de minces matelas. Une humidité funèbre suinte des murs. Une Mexicaine émerge d'un rideau et pose les pieds par terre dans un envol de cuisses noires et de soie artificielle, ma petite putain me pousse en avant, s'accroupit et entreprend de se laver sans cérémonie. « *Très pesos* », dit-elle, sévère, et il faut qu'elle ait ses vingt-quatre cents en main avant qu'on ne commence. On s'y met mais elle est si étroite que pour trouver l'entrée, il faut au moins une minute d'exploration. Enfin, le lapin s'élance, c'est comme les étudiants américains qui font un mile à la minute... la seule façon pour la jeunesse, en réalité. Mais ça ne l'intéresse pas outre mesure et je me trouve en train de décharger en elle sans qu'une once de responsabilité bien stylée me fasse me retirer, je me sens « un animal totalement libre dans un miteux bouge d'Orient », alors j'y vais, tout le monde s'en moque.

Pendant ce temps Simon, en Russe excentrique qu'il est, a choisi une grosse et vieille catin délabrée de Juarez qui est sans doute sur le tas depuis l'époque de Diaz, il passe par-derrière avec elle et on entend (du trottoir) de bruyants gloussements parce que, évidemment, Simon plaisante avec toutes les dames. Dans les trous du mur scintillent des icônes de la Sainte Vierge. Des trompettes au coin de la rue, une odeur atroce de vieilles saucisses frites, de briques, de briques humides, de boue, de pelures de banane – et on voit les étoiles au-dessus d'un mur crevé.

Une semaine plus tard, ce malheureux Simon avait une blennorragie et il a

fallu lui faire de la pénicilline. Il n'avait pas pris comme moi la précaution de se nettoyer avec la pommade spéciale.

17

Mais il ne le savait pas quand nous avons quitté la rue aux putains pour draguer dans Redondas, le grand centre de la vie nocturne de Mexico, croupissante (et misérable). Un étonnant spectacle nous est apparu soudain. Un jeune pédéraste d'environ seize ans, tout pomponné, nous a brusquement dépassés, tenant par la main un petit Indien de douze ans, pieds nus et en loques. Comme ils se retournaient sans cesse, j'en fis autant : des policiers les observaient. Les deux fuyards se sont vivement engouffrés dans une rue latérale pour se dissimuler dans l'ombre d'un porche.

Irwin était en extase. « Avez-vous vu le plus âgé ? Exactement Charlot et le Kid détalant, la main dans la main, amoureusement, et poursuivis par le gros flic plein de soupe. Allons leur parler ! »

Mais à notre approche, l'étrange couple décampa, terrifié, et force fut à Irwin de battre le pavé jusqu'à ce que nous retombions sur les deux garçons. Les flics étaient hors de vue. Discernant de la sympathie dans le regard d'Irwin, l'aîné s'arrêta et commença par demander des cigarettes en espagnol pour engager la conversation. Irwin comprit plus ou moins qu'ils étaient amants mais n'avaient pas de toit, que la police les persécutait systématiquement pour des raisons à la noix, un flic jaloux peut-être. Ils dormaient dans les terrains vagues enveloppés dans des journaux ou dans des affiches arrachées aux palissades. Le plus âgé n'était qu'un gosse pomponné mais sans rien de l'exubérance et de l'affectation de ses homologues américains. Il était gravé et simple, affichant son homosexualité avec une sorte de professionnalisme appliqué de coryphée. Son compagnon était un pauvre petit Indien, probablement orphelin qui ne demandait rien d'autre à Pichi que de lui procurer une tortilla de temps en temps et un abri pour dormir. Pichi était maquillé, paupières fardées en violet et tout, très voyant, mais il ressemblait plus à un acteur en scène qu'à n'importe quoi d'autre. Soudain les flics réapparurent et les deux enfants prirent leurs jambes à leur cou et détalèrent pour plonger dans l'ombre bleue de la venelle tortueuse, se hâtant vers le noir cloaque du marché, fermé à cette heure, à côté d'eux Irwin

et Simon avaient l'air de gens ordinaires.

Entre-temps des bandes entières de *hipsters* mexicains tournent en rond, moustachus pour la plupart, tous fauchés, quelques-uns d'origine italienne ou cubaine. Certains écrivent des poèmes, je le découvris par la suite, et leurs rapports sont les rapports classiques de Maître à Disciples, exactement comme en Amérique ou à Londres : on voit le chef de file en paletot expliquer quelque obscur point d'histoire ou de philosophie aux autres qui l'écoutent en fumant. Pour griller de l'herbe, ils s'enferment jusqu'à l'aube en se demandant pourquoi ils ne peuvent pas dormir. Mais, contrairement aux *hipsters* américains, il faut qu'ils aillent au travail quand vient le matin. Tous sont voleurs mais ils ne volent apparemment que les objets insolites que leur dicte leur fantaisie à l'inverse des voleurs et pickpockets professionnels qui rôdent eux aussi dans Redondas. Une rue infecte, une rue à vomir en vérité. La musique des trompettes qui retentit partout la rend encore plus atroce.

Bien qu'il n'existe qu'une seule définition du *hipster* (la personne capable de se poster au coin d'une rue déterminée dans n'importe quelle grande ville étrangère et de trouver une filière pour se procurer de la marijuana ou tout autre stup sans connaître la langue du pays), tout cela vous donne envie de retrouver l'Amérique au nez et à la barbe de Harry Truman.

18

C'était ce à quoi aspirait déjà Raphael qui souffrait plus qu'aucun d'entre nous. « Seigneur, sanglotait-il, c'est comme un vieux chiffon sale que quelqu'un a utilisé pour essuyer les glaviots dans un urinoir ! Je vais repartir pour New York en avion, je *crache* sur tout ça ! Je vais aller en ville et m'installer dans une luxueuse chambre d'hôtel pour y attendre mon argent. Je ne vais pas passer mon existence à étudier les garbanzos dans une poubelle ! Je veux un château avec des douves, je veux un capuchon de velours sur ma tête de Léonard. Je veux mon vieux fauteuil à bascule à la Benjamin Franklin ! Je veux des tentures de velours ! Je veux sonner pour le maître d'hôtel ! Je veux le clair de lune dans mes cheveux ! Je veux Shelley et Chatterton dans mon fauteuil ! »

C'était après notre retour qu'il nous racontait cela en faisant ses paquets. Tandis que nous déambulions dans les rues, il était rentré, il avait papoté

toute la nuit avec le pauvre vieux Bull et avait eu droit à un petit coup de morphine (« Raphael est le plus malin de vous tous », nous dit le lendemain le vieux Bull avec satisfaction). Lazarus, lui, était resté à la maison, tout seul dans sa chambre à faire Dieu sait quoi – écouter, probablement, écouter et regarder. Il suffisait de jeter un regard à ce pauvre gosse pris au piège de ce monde crasseux et déglingué pour se demander ce qui nous arriverait à nous, à nous tous, quand nous serions finalement jetés aux chiens de l'éternité.

— Je veux mourir d'une mort plus agréable, continuait Raphael que nous écoutions attentivement. Pourquoi ne suis-je pas en train de composer des hymnes sur un orgue dans une vieille église en Russie ? Pourquoi faut-il que je sois le commis de l'épicier ? C'est abominable. Je ne vais pas me perdre. Je trouverai ce que je veux. Tout même, quand j'avais pissé au lit et que j'essayais de camoufler les draps pour que ma mère ne les voie pas, je savais que ça allait être abominable. Les draps tombaient dans la rue abominable et je les regardais, mes pauvres draps, atterrir sur une abominable bouche d'incendie.

Maintenant, on riait aux éclats. Raphael s'échauffait pour pondre son poème du soir.

— Je veux des plafonds mauresques et du rosbif ! Depuis qu'on est ici, on n'a pas mangé une seule fois dans un restaurant chic. Pourquoi ne peut-on même pas sonner les cloches de la cathédrale à minuit ?

— D'accord, dit Irwin. On ira demain à la cathédrale de Zocalo et on demandera à carillonner.

(Ce qu'ils firent tous les trois le jour suivant. Le bedeau leur donna la permission. Ils empoignèrent les grosses cordes et, balançi-balança, lancèrent à tous les échos de fracassantes chansons que j'entendis probablement sur mon toit solitaire où je lisais le Soutra du Diamant au soleil – mais je n'étais pas là-bas et je ne sais pas exactement ce qui arriva d'autre.)

Raphael se lance à présent dans son poème, il s'est tu brusquement quand Irwin a allumé une bougie, on s'est tous assis et tandis qu'on est là à parler à voix basse, détendus, on entend les griffures délirantes de la plume qui court sur le papier. On *entend* réellement le poème pour la première et la dernière fois. Ces grincements sont tout à fait comme les cris de Raphael, même rythme protestataire, mêmes grandiloquentes explosions de lamentation. Mais on perçoit aussi dans ce grattement grinçant la naissance passablement miraculeuse de mots anglais dans la tête d'un Italien des bas quartiers de

l'East Side qui n'a commencé à parler anglais qu'à sept ans. Raphael a un vaste esprit, riche et profond, sécrétant d'étonnantes images qui nous frappent chaque fois qu'il nous lit son poème du jour. Par exemple, la veille, après avoir lu *l'Histoire* de Wells, il s'était immédiatement mis à la tâche, tous les noms historiques se bousculaient dans sa tête et il les avait fait délicieusement résonner – quelque chose à propos des pattes des Parthes et des Scythes qui vous faisait *sentir* l'histoire, pattes, griffes et tout, au lieu de vous la faire seulement comprendre. Quand il griffonnait ses poèmes dans cette chambre à la lumière de la bougie, nous gardions le silence et je découvrais quel groupe d'ahuris nous étions – par ahuris, j'entends étrangers à ce que devait être la façon de vivre selon les autorités. Cinq Américains adultes et ça grince et gratte dans une chambre éclairée par une bougie. Mais quand il avait fini, je disais :

— Allez... lis-nous ce que tu as écrit.

— « Oh ! Culottes avachies d'Hawthorne, irréparable trou... »

Et vous voyiez le pauvre Hawthorne vêtu de nippes, encore qu'il portât son incommode couronne, dans quelque calamiteux grenier de la Nouvelle-Angleterre (ou d'ailleurs), bref, peut-être que ça ne stupéfie pas le lecteur mais ça nous stupéfiait, nous, ça stupéfiait même Lazarus et nous aimions Raphael. Nous étions tous dans le même bateau – pauvres, en terre étrangère, notre art plus ou moins rejeté, extravagants, naïfs au bout du compte. (Ce n'est que par la suite que nous devînmes célèbres et que l'on fit injure à notre naïveté – mais plus tard.)

Là-haut, juste au-dessus de la cour, on entendait les ravissantes harmonies des étudiants mexicains fous qui sifflaient à notre passage, chantant des chansons d'amour populaires avec guitares et le reste, soudain ils s'essayaient à un rock'n'rol confus, sans doute à notre intention. En guise de réponse, Irwin et moi entamions *Eli Eli* d'une voix douce, lente et grave. Irwin est vraiment un grand chanteur juif au timbre clair et vibrant. Son vrai nom est Avrum. Les Mexicains écoutaient dans un silence de mort. Au Mexique, les gens se réunissent en bandes pour chanter, même passé minuit, toutes fenêtres ouvertes.

Le lendemain, ultime tentative en vue de se remonter le moral, Raphael acheta au Super Mercado un énorme rosbif qu'il mit au four après l'avoir piqué de gousses d'ail. Un régal ! Gaines lui-même vint manger avec nous. Mais voilà que, tout à coup, les étudiants mexicains frappent à la porte, des bouteilles de mescal plein les bras. Gaines et Raphael s'éclipsent, nous laissant à ces sinistres réjouissances. Le chef de file était un Indien sans malice, beau et vigoureux, il avait une chemise blanche et tenait à ce que tout se passe raisonnablement et à ce qu'on s'amuse. Il aurait fait un bon docteur. Plusieurs de ses camarades portaient la moustache caractéristique du *mestizo* de la classe moyenne. L'un d'eux, celui-là n'est sûrement jamais devenu docteur, qui tournait de l'œil à chaque verre, insistait pour qu'on aille au bordel mais quand nous y fûmes c'était trop cher. D'ailleurs, on le flanqua dehors pour cause d'ivresse. Et nous nous sommes retrouvés pêle-mêle dans la rue.

Nous avons donc déménagé Raphael dans son hôtel de luxe. Il y avait de grands vases, de la carpe, des plafonds mauresques et des touristes américains qui faisaient leur correspondance dans le hall. Le pauvre Raphael, assis dans un profond fauteuil de chêne, jetait des coups d'œil à la ronde en quête de la bienfaitrice qui l'installerait dans son appartement de Chicago. Nous l'avons laissé rêver dans le salon. Le lendemain, il prit un avion pour Washington, invité par la responsable du rayon poésie de la Bibliothèque du Congrès chez qui je devais le revoir étrangement vite.

J'ai cette vision de Raphael : le vent soulève la poussière en tourbillon à l'angle d'une rue, des yeux marron fichés entre des pommettes haut placées et une tignasse fauve coupée court, on dirait des cheveux de satyre, tout à fait la coiffure du gamin typique des villes américaines. Où Shelley ? où Chatterton ? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de bûchers funéraires, pas de Keats, pas d'Adonis, pas de chevaux et pas de chérubins ceints de guirlandes ? Dieu sait à quoi il pense ! (« à mes souliers qui me serraient », déclara-t-il plus tard à *Time Magazine*, mais ce n'était pas sérieux).

C'est par hasard que les choses prirent un tour nouveau pour Irwin, Simon et moi à la suite d'une journée délicieuse passée sur le lac Xochimilco, les

Jardins flottants du Paradis, dirais-je, où un groupe de Mexicains nous avait menés. Nous avons commencé par déjeuner au bord de l'eau. Au menu, dinde *molé*, c'est-à-dire de la dinde nappée de sauce au chocolat, c'est très bon. Le propriétaire vendait aussi du pulque brut et je me suis saoulé. Naturellement, il n'existe pas de meilleur endroit au monde pour se saouler que les Jardins flottants. Nous avons loué une barque qu'un homme conduisait à l'aide d'une perche et nous avons glissé le long des canaux langoureux pleins de fleurs et de petites îles qui dérivait alentour. D'autres embarcations nous dépassaient, pilotées par les mêmes gondoliers graves, chargées de familles entières célébrant des fiançailles ; j'étais assis, les jambes croisées, le pulque à mes pieds ; soudain une musique céleste s'élève et toute la noce défile devant moi au grand complet, des jolies filles, des enfants, des vieux aux moustaches en guidon de bicyclette. Des femmes nous abordaient pour nous vendre des fleurs, il y en avait tant qu'elles cachaient presque leurs petits canots plats. Il y avait des îlots de roseaux rêveurs derrière lesquels elles s'arrêtaient pour réarranger leurs bouquets.

Toutes sortes de cortèges de *mariachi* voguaient du nord au sud, les chants se fondaient dans l'air doux et dans le soleil. La barque était comme un lotus. La perche donne à la conduite d'un bateau plus de douceur que les rames. Ou le moteur. Le pulque (c'est du jus de cactus non raffiné, une espèce de lait vert épouvantable, un penny le verre) m'avait abruti mais je faisais de grands signes aux familles qui passaient. J'étais en état d'extase, j'avais l'impression d'être dans quelque royaume bouddhique de fleurs et de chansons. Xochimilo est le vestige du lac que l'on a comblé pour bâtir Mexico. Imaginez ce que ça devait être au temps des Aztèques, avec les barques pleines de courtisans et de prêtres sous la lune...

À la tombée de la nuit, on a joué au cheval dans la cour d'une église voisine. Simon était à califourchon sur mon dos et nous avons réussi à dégringoler sur Pancho qui portait Irwin.

Sur le chemin du retour, nous avons assisté au feu d'artifice du 16 novembre sur la Zocalo. Quand les Mexicains tirent des feux d'artifice, tout le monde reste sur place en hurlant *000* ! sous une pluie de gigantesques boules de feu, c'est dément. C'est comme la guerre. Personne ne s'en soucie. J'ai vu une roue enflammée tomber en tourbillonnant en plein sur la foule de l'autre côté de la place. Les hommes se précipitèrent en poussant des voitures d'enfants pour les mettre à l'abri. Les Mexicains ne cessaient d'allumer des

fougasses en carton de plus en plus extravagantes, de plus en plus grosses qui rugissaient, sifflaient et explosaient dans tous les sens. Enfin, ils tirèrent un dernier barrage de fusées merveilleuses qui s'acheva par le bouquet – et tout le monde rentra chez soi.

21

En retrouvant ma cabane sur le toit après ces journées frénétiques, je me couchai en soupirant. « Quand ils seront partis, ce sera à nouveau la bonne vie », boire tranquillement du chocolat à minuit, dormir longuement. Pourtant, d'un autre côté, je n'arrivais pas à imaginer ce que je ferais de plus. Irwin, qui m'avait toujours dirigé d'une certaine manière, le sentait.

— Jack, me dit-il, tu as eu toute la paix que tu voulais au Mexique et dans la montagne. Pourquoi ne viens-tu pas à New York avec nous, à présent ? Tout le monde t'attend. Ton livre finira bien par être publié d'ici un an. Tu reverras Julien, tu te trouveras un lit ou une chambre à l'Y.M.C.A. ou ailleurs. Après tout, conclut-il en hurlant, il est temps que tu t'y mettes !

— Que je me mette à quoi ?

— À te faire éditer, à rencontrer tout le monde, à gagner de l'argent, à devenir un grand écrivain international, à donner des autographes aux vieilles dames des beaux quartiers...

— Comment irez-vous à New York ?

— Tout simplement en cherchant dans le journal les propositions d'auto-stop. Il y en a une dans celui d'aujourd'hui. Peut-être même qu'on passera par La Nouvelle-Orléans...

— Qui a envie de voir cette ville sinistre ?

— Abruti ! se met-il à brailler. *Je n'ai jamais vu La Nouvelle-Orléans ! Je veux la voir !*

— Pour raconter aux gens que tu l'as vue ?

— Tu parles si je m'en balance ! Ah ! Jack, fait-il tendrement en posant sa tête contre la mienne. Pauvre Jacky torturé, détraqué, tout seul dans une cellule de vieille fille... Viens à New York avec nous, on visitera les musées, on retournera sur le campus de Columbia pour pincer l'oreille du vieux Schnappe... on présentera à Van Doren nos plans pour une nouvelle littérature universelle... On campera devant la porte de Trilling jusqu'à ce

qu'il nous rende ces vingt-cinq cents. (Il faisait allusion aux professeurs de l'université.)

— Toute cette histoire de littérature n'est que de la fumisterie.

— Oui, mais c'est également intéressant en soi, un gentil petit filon à exploiter. Où est ton ancienne curiosité à la Dostoïevsky ? Comme te voilà devenu pleurnichard ! On dirait un vieux camé malade enfermé dans sa chambre au milieu de nulle part. Il est temps que tu mettes des bérets et que tu secoues tous ceux qui ont oublié que tu es un grand écrivain international, une célébrité même. Nous pouvons faire tout ce que nous voulons ! lança-t-il d'une voix tonitruante. Tourner des films ! Aller à Paris ! Acheter des îles ! N'importe quoi !

— Raphael...

— Oui, mais Raphael ne geint pas comme toi sous prétexte qu'il a perdu sa voie, il l'a trouvée ! Tu te rends compte qu'il va être reçu à Washington maintenant, qu'il rencontrera des sénateurs dans les cocktails ? L'heure a sonné pour les poètes d'influencer la civilisation américaine !

Garden, à l'instar de certain romancier américain contemporain qui se proclamait gauchiste à tous crins et avait loué Carnegie Hall pour le faire savoir, s'intéressait finalement à la politique comme pas mal d'anciens de Harvard haut placés, bien qu'il insistât de façon mystique sur les visions de l'éternité qu'il avait eues.

— Irwin, si tu avais réellement une vision de l'éternité, tu te moquerais bien d'influencer la civilisation américaine.

— Mais c'est justement la question ! Là, je peux au moins parler avec quelque autorité au lieu de sortir des idées défraîchies et des lieux communs qui traînent dans tous les traités de sociologie. J'ai un message Blakéen pour le Molosse d'Airain Amérique !

— Whoopee ! Et qu'est-ce que tu feras quand tu l'auras délivré ?

— Je serai un grand et noble poète que l'on écouterait. Je passerai de calmes soirées en smoking avec mes amis, peut-être. J'achèterai tout ce que je voudrai au supermarché. *J'ai une voix au supermarché !*

— O.K. !

— Viens et on s'arrangera pour te faire publier illico, ces types incompetents piétinent par confusion et stupidité. *Sur la route* est un grand livre fou qui changera l'Amérique ! Ils pourront même lui faire rapporter de l'argent. Tu danseras tout nu sur le courrier de tes fans. Tu regarderas

Boisvert en face. Les Faulkner et les Hemingway deviendront rêveurs quand ils penseront à toi. Le moment est venu, comprends-tu ?

Il était debout, les bras levés comme un chef d'orchestre, son regard hypnotique et dément braqué sur moi. (Un jour, bourré de marijuana, il m'avait dit sérieusement : « Je veux que tu écoutes mes discours comme si je parlais sur la place Rouge. »)

— Nous érigerons l'Agneau de l'Amérique ! Comment l'Orient peut-il respecter un pays qui n'a pas de poètes prophétiques ? Il faut ériger l'Agneau ! L'Oklahoma tremblant a besoin de poésie et de nudité ! Il faut que les avions aient une raison pour voler de cœur en cœur. Dans les bureaux, les traîne-savates minaudiers ont besoin que quelqu'un leur offre une rose ! Il faut envoyer du blé à l'Inde ! Il y aura de nouveaux numéros de danse du ventre classique aux arrêts d'autobus, à l'Amirauté, dans les pissotières de la 7^e Avenue, chez M^{me} Rocco ou je ne sais où...

Tout ça avec des balancements de hanches et des convulsions du cou de vieux *hipster* new-yorkais...

— Ben... peut-être que je vous accompagnerai.

— Possible même que tu te trouveras une fille à New York comme dans le temps. Le chiendent avec toi, Duluoz, c'est qu'il y a des années que tu vis sans fille. Pourquoi te figures-tu que tes mains noires et crasseuses ne doivent pas s'accorder à la peau blanche et satinée des mignonnes ? Toutes, elles veulent qu'on les aime, ce sont toutes de pauvres âmes tremblantes qui ont peur de toi à cause de la façon que tu as de les regarder d'un air mauvais, et tu les regardes comme ça parce que tu as peur d'elles.

Simon intervient d'une voix flûtée :

— C'est vrai, Jack ! Faut les peloter un peu, les filles, vieille cloche.

Il s'approche et me secoue les genoux. Je demande : « Est-ce que Lazarus viendra avec nous ?

— Bien sûr ! Il pourra faire de longues balades sur la Seconde Avenue et regarder les pains de seigle dans les vitrines ou aider les vieux messieurs à entrer à la Bibliothèque.

— Il pourra lire les journaux la tête en bas à l'Empire State Building, renchérit Simon qui rit toujours.

— Je pourrai ramasser du bois au bord du fleuve, dit Lazarus du fond du lit où il est couché, le drap ramené jusqu'au menton.

— Quoi ? »

On se tourne tous vers lui pour l'entendre encore parler : c'est la première fois qu'il ouvre la bouche depuis vingt-quatre heures.

— Je peux ramasser du bois au bord du Fleuve, conclut-il en détachant le mot « Fleuve » comme s'il avait proféré une affirmation définitive ne souffrant pas la moindre discussion. Il répète encore « .. au bord du Fleuve », ajoute « du bois » et, soudain, il me décoche son joyeux coup d'œil en biais qui signifie qu'il nous met en boîte mais ne veut pas l'avouer.

DEUXIEME PARTIE

New York

Le voyage fut épouvantable. On avait pris contact, ou, plus exactement, Irwin avait pris contact d'une manière parfaitement efficace et pratique avec un Italien de New York qui était professeur de langues à Mexico mais ressemblait trait pour trait à un habitué des casinos de Las Vegas ou à un truand de Mott Street – en fait, je me demandais bien ce qu'il fabriquait réellement au Mexique. Il avait fait passer une annonce dans le journal ; il avait une voiture, un passager portoricain avec lequel il avait déjà fait affaire et il restait assez de place pour nous caser avec nos bagages empilés sur le toit. Trois devant et trois derrière, genoux contre genoux, et cinq mille kilomètres en perspective ! Mais c'était le seul moyen...

Le matin du départ (j'ai oublié de préciser que Gaines avait eu plusieurs malaises et nous avait expédiés en ville lui chercher de la drogue, commission difficile et dangereuse...), le matin du départ, donc, Gaines était malade et nous essayâmes de décamper sans nous faire remarquer. Naturellement, j'avais envie de lui dire au revoir mais la voiture attendait et il m'aurait demandé d'aller lui trouver de la morphine (il était encore à sec), c'était couru d'avance. À huit heures, quand nous sommes passés devant la fenêtre aux tristes rideaux roses, il toussait et je n'ai pas pu résister : j'ai collé ma tête contre le trou de la vitre.

— Eh, Bull... On s'en va. Nous nous reverrons à mon retour... Je reviendrai bientôt...

— Non ! Non ! s'est-il écrié de cette voix chevrotante et cacochyme qu'il avait quand, souffrant du manque, il tentait de s'assommer aux barbituriques et n'était plus alors qu'un amas confus de peignoir et de draps pleins de pisse partout. Non ! Je voudrais que tu ailles faire une course pour moi en ville. Ça ne te prendra pas longtemps...

Irwin s'efforça de le calmer mais Gaines commença à pleurer.

— Vous ne pouvez pas abandonner de cette façon un vieil homme comme moi. Je suis si malade que je suis incapable de lever la main pour trouver mes cigarettes...

— Mais vous étiez bien, avant que Jack et moi n'arrivions, vous allez vous remettre...

— Non, non ! Appelle Jack ! Ne me laissez pas comme ça ! Rappelez-vous les bons moments qu'on a passés ensemble, toutes les fois où j'ai mis des choses au clou pour vous dépanner, tout l'argent que j'ai claqué pour vous ! Si vous m'abandonnez, je vais *mourir* ! beugla-t-il.

On ne le voyait pas, on l'entendait seulement. Irwin appela Simon pour qu'il lui parle et nous nous sommes misérablement enfuis avec nos paquets, honteux et atterrés. Simon, très pâle, nous regardait nous éloigner. Dans notre désarroi, nous avons fait volte-face. Mais le taxi auquel on avait fait signe nous attendait et la seule chose à faire était de nous y engouffrer lâchement pour foncer direction New York. Simon nous a rejoints et a sauté dans l'auto avec un soupir de soulagement. Je n'ai jamais su comment Gaines a récupéré ce jour-là. Toujours est-il qu'il a récupéré. Mais vous verrez ce qui est arrivé plus tard...

Quand nous fûmes tous installés dans sa bagnole, Norman nous avertit que les amortisseurs flancheraient avant New York, peut-être même avant le Texas. Six hommes. Six hommes plus un monceau de valises et de sacs à dos arrimés sur le toit avec une corde. Encore une lamentable scène de la vie américaine. Norman mit le moteur en marche, l'emballa et la voiture démarra à la manière de ces camions de dynamite qu'on voit dans les films sur l'Amérique du Sud : d'abord 1 mille à l'heure, puis 2, puis 5, et on retenait son souffle, bien sûr, mais ça continuait, 20 milles, 30, l'autoroute, 40, 50 et, d'un seul coup, on a senti que ça y était, qu'on filait pour une longue randonnée dans une bonne vieille mécanique américaine.

On s'est donc préparé au voyage en commençant par se rouler des pipes d'herbe que le jeune passager portoricain, Tony, qui se rendait à Harlem, n'a pas refusées. Le plus étonnant c'est que, tout en conduisant, ce gros gangster de Norman se mit soudain à chanter des arias d'une voix perçante de ténor et ça n'a pas arrêté jusqu'à Monterey que nous atteignîmes le soir. Irwin, assis à l'arrière à côté de moi, l'imitait, il entonnait des morceaux que je ne savais pas qu'il connaissait, des fragments de la Toccata et Fugue de Bach. Toutes ces années de voyages et de mélancolie m'avaient tellement embrumé le cerveau que j'avais presque oublié qu'on écoutait souvent la Toccata et Fugue, avec un casque individuel, tous les deux, à la bibliothèque de Columbia.

Lazarus est devant, le Portoricain entreprend de l'interviewer et Norman finit par comprendre quel gosse bizarre il est. Quand on arrivera à New York

trois jours et trois nuits plus tard, il lui conseillera sévèrement de faire beaucoup d'exercice, de boire du lait, de se tenir droit en marchant et de s'engager dans l'armée.

Mais au début, l'ambiance est hostile dans la voiture. Norman qui nous considère comme une bande de poètes pédés nous rudoie. A Zimapa où commencent les montagnes, on est tous dans les vapes et, n'importe comment, ça nous rend méfiants. Mais Norman aggrave encore les choses :

— À présent, il va falloir que tout le monde admette que je suis le capitaine et le maître absolu de ce vaisseau. Pas question de me laisser tout le travail ! J'exige votre coopération ! Quand il y aura un virage à gauche, nous nous pencherons tous à gauche et vice versa dans les virages à droite. Vu ?

D'abord, je ris, trouvant que c'est drôle (c'est aussi très pratique pour les pneus, comme Norman nous l'a expliqué) mais au premier lacet, tout le monde se penche à gauche sauf Norman et Tony qui se marrent. « Maintenant, à droite ! », ordonne le premier, et on recommence cette manœuvre idiote.

Je m'exclame :

— Eh ! Comment se fait-il que tu ne te penches pas ?

— Moi, je dois penser à conduire. Allons, les gars, faites ce que je vous ai dit et tout ira bien – on arrivera à New York.

Ça l'exaspère un peu que quelqu'un ait haussé le ton. Au commencement, il me faisait peur. Dans la paranoïa que provoque l'herbe, je soupçonnais Tony et lui d'être des truands qui nous attaqueraient en route pour nous voler ce que nous possédions, c'est-à-dire pas grand-chose. À mesure qu'on roulait, il devenait de plus en plus grincheux et c'est Irwin (lui qui ne se bagarre jamais) qui a finalement laissé tomber : « Oh ! Ta gueule ! »

Dès lors, il n'y a plus eu de problèmes.

23

Le voyage devint même agréable et, au poste frontière de Laredo, ce fut presque une rigolade quand nous dûmes étaler l'incroyable bazar attaché sur le toit de la voiture, y compris la bicyclette de Norman, sous les yeux des douaniers à lunettes d'acier qui comprirent qu'ils n'avaient aucun espoir de visiter en détail tout ce bric-à-brac.

Un vent aigre balayait la vallée du Rio Grande, je me sentais merveilleusement bien. C'était à nouveau le Texas – ça se sentait. La première chose que je fis fut de commander des ice-creams pour tout le monde, personne ne souleva la moindre objection. Et nous roulâmes vers San Antonio dans la nuit. C'était le Thanksgiving Day. Dans tous les bistrotts de la ville, de mornes pancartes annonçaient qu'il y avait de la dinde au dîner. Mais nous ne nous sommes pas arrêtés : l'idée de se relaxer ne serait-ce qu'une minute panique les pétulants trimardeurs américains. A dix heures, trop épuisé pour continuer, Norman immobilisa la voiture à côté du lit d'une rivière à sec pour faire un somme sur le siège. Irwin, Laz, Simon et moi sortîmes nos sacs de couchage et les étendîmes sur le sol glacé (il faisait – 5°) tandis que Tony s'allongeait sur la banquette arrière. Irwin et Simon s'insérèrent, je ne sais comment, dans le duvet tout neuf que le premier avait acheté au Mexique – un léger duvet bleu de fabrication française avec cagoule qui était trop court pour eux. Moi, je partageai mon sac à viande de l'armée avec Lazarus. Je le laissai y entrer, puis m'y glissai à mon tour de façon à pouvoir manœuvrer la fermeture éclair. Impossible de se tourner sans avertir l'autre. Les étoiles étaient froides et sèches. Armoises couvertes de givre, odeur hivernale de bouses de vache... Mais cet air, cet air divin des plaines ! Je m'endormis en le humant. Au beau milieu de notre sommeil je me retournai et Lazarus suivit le mouvement. C'était étrange. Inconfortable aussi car on ne pouvait bouger qu'ensemble. Cependant, nous nous arrangeâmes de cette situation et ce furent Norman et Tony qui, ayant trop froid dans la voiture, nous réveillèrent à trois heures du matin pour reprendre la route, chauffage allumé.

Aube bigarrée de Fredericksburg ou de je ne sais quel bled semblable à mille autres que j'avais déjà traversés.

24

Longues étapes vrombissantes d'un bout à l'autre d'un État. Les uns dorment, d'autres parlent, d'autres mangent les sandwiches du désespoir.

Dans ces randonnées, quand je sors du sommeil, c'est toujours avec le sentiment d'être conduit au ciel par le Chauffeur Céleste, quel qu'il soit. Une personne qui pilote la voiture tandis que les autres rêvent, ayant remis leur

vie dans sa main ferme, ça a quelque chose d'étrange. Quelque chose de noble qui remonte au passé de l'humanité, quelque chose de l'antique confiance que l'on voue au Bon Patriarche. On était sur un toit à poursuivre un rêve somnolent entre les draps et on se retrouve filant à cent à l'heure au milieu des landes de pins de l'Arkansas, on se demande pourquoi et on regarde le chauffeur, le chauffeur grave, immobile, solitaire à son volant.

Arrivée dans la soirée à Memphis. Enfin un bon repas au restaurant. Irwin a eu une algarade avec Norman et j'ai eu peur que celui-ci ne s'arrête pour se bagarrer en pleine route. Irwin prétendait que Norman était une véritable plaie ce qui, franchement, n'était plus vrai. Alors je lui ai dit : « Tu ne peux pas lui parler sur ce ton, il a le droit de se fâcher. » Je me suis du coup affirmé comme un fort en gueule gonflé de son importance, qui ne voulait de bagarre à aucun prix. Mais ce n'était pas à moi qu'en avait Irwin et Norman a laissé tomber. Je ne me suis battu réellement qu'une fois dans ma vie, quand un type martelait mon pote Steve Wadkovsky contre la voiture, une nuit ; Steve, plié en deux, était inerte mais l'autre, un gros, continuait de le cogner. Je me suis précipité, j'ai frappé du droit et du gauche, parfois je faisais mouche mais ce n'étaient que des petites tapes légères qui lui effleuraient le dos. Son père, épouvanté, m'a entraîné de force. Je suis incapable de me défendre moi-même, je ne peux défendre que les amis. C'est pourquoi je ne voulais pas qu'Irwin et Norman se battent. Un jour (en 1953), je me suis mis en colère contre Irwin et je l'ai menacé de lui botter les fesses, mais il m'a répondu : « Je te vaincrai par ma force mystique », ce qui m'a fait peur. En tout cas il n'admet pas que quelqu'un lui manque tandis que moi, fidèle à mon « vœu de douceur » bouddhique (prononcé dans la solitude des bois), j'encaisse les avanies avec une colère rentrée qui n'explose jamais. Un homme ayant appris que le Bouddha (mon héros) (mon *autre* héros, le premier est le Christ) ne répondait pas aux injures, s'est approché du Bhagavat soupirant pour lui cracher au visage. On rapporte que le Bouddha lui répondit : « Puisque je ne peux utiliser ton outrage, je te le rends. »

À Memphis, les frères Simon et Laz se sont soudain mis à faire du rentrededans sur le trottoir de la station-service. Lazarus, contrarié, a envoyé d'une seule poussée Simon rouler au milieu de la rue, il est fort comme un bœuf. Une puissante bourrade de Patriarche Russe qui m'a sidéré. Laz mesure un mètre quatre-vingts mais, je l'ai déjà dit, il marche le dos voûté comme un vieux *hipster* de 1910, un peu à la manière d'un croquant qui est monté à la

ville.

Dans la Virginie de l'Ouest, à l'aube, Norman m'a brusquement dit de prendre le volant. « Tu le peux, ne t'inquiète pas, roule pendant que je me repose. » C'est ce matin-là que j'ai vraiment appris à conduire. Une main au bas du volant, j'ai réussi à la perfection toutes sortes de virages à droite et à gauche, parmi les voitures des salariés allant au boulot, qui se pressaient sur une étroite route à deux voies. Pour les tournants à droite, la main droite, pour les tournants à gauche, la main gauche. J'étais ébahi. À l'arrière tout le monde dormait. Norman et Tony bavardaient.

J'étais si fier de moi que, le soir, à Wheeling, j'achetai une bouteille de porto. Ce fut la grande nuit du voyage. On était tous bourrés, on chantait simultanément un million de chansons tandis que, la mine farouche, Simon (ex-chauffeur d'ambulance) conduisait. À l'aube, on atteignit Washington par une super-autoroute qui traversait les bois. Quand on est entré dans la ville, Irwin a poussé des hurlements et a secoué Laz pour le réveiller afin qu'il voie la capitale.

— Je veux dormir, grogna Laz.

— Non ! Réveille-toi ! Tu ne reverras sans doute jamais plus Washington. Regarde ! Ce grand dôme blanc dans la lumière, c'est la Maison Blanche ! Cette grande aiguille dans le ciel, c'est le monument à Washington... C'est ici que vit le Président des États-Unis, c'est ici qu'il médite sur tout ce que fera l'Amérique à la prochaine étape. Réveille-toi ! Regarde... Voilà les grands bureaux du département de la Justice où officient les maîtres de la censure...

Lazarus regarda au-dehors en hochant la tête.

Je dis :

— Il y a de grands nègres affamés debout devant les boîtes à lettres.

— Où est l'Empire State Building ? demanda Laz. Il croit que Washington se trouve dans New York.. En fait, il se figure probablement que le Mexique est un cercle qui nous enveloppe.

Et on file vers l'autoroute de New Jersey dans le matin à l'œil sec, dans l'horreur transcontinentale motorisée qui, du fourgon des pionniers à Ford,

est toute l'histoire de l'Amérique. À Washington, Irwin avait téléphoné à la spécialiste du département poésie de la Bibliothèque du Congrès pour s'enquérir de Raphael qui n'était pas encore arrivé (il a réveillé le mari de la dame aux aurores, mais la poésie, c'est la poésie). On roule sur l'autoroute. À l'avant Tony et Norman exhortent chaudement Laz et l'abreuvent de conseils, ils lui expliquent comment il faut qu'il vive maintenant, comment ne pas faire l'andouille, comment se prendre en main une bonne fois. En ce qui concerne l'armée, Laz répond : « Je ne veux pas qu'on me dise ce que je dois faire » mais Norman insiste : on a tous besoin qu'on nous dise ce que nous devons faire. Moi, je ne suis pas d'accord parce que j'éprouve les mêmes sentiments que Lazarus à l'endroit de l'armée comme de la marine (tâcher de s'en tirer en plongeant dans la nuit de l'être et s'en remettre uniquement à son Ange gardien). A présent, Irwin et Simon sont totalement et définitivement épuisés. Ils sont assis très droits à l'arrière à côté de moi (qui suis frais comme un gardon) mais leur tête torturée, luisante de sueur, tombe sur leur poitrine, ah ! rien que de les voir ! gluants de fatigue, barbus, moites de transpiration, un rictus hagard leur retroussant les lèvres... Ah ! c'est alors que je me rends compte que cela valait quand même la peine de renoncer à la paix de mon Toit Mexicain au Clair de Lune pour m'enfoncer avec eux dans les affres d'un monde violent et démentiel, en route vers une absurde mais divine destination dans une autre partie du Saint Esprit. Bien que je ne partage pas leurs idées sur la poésie et sur la paix, je ne peux m'empêcher d'aimer leurs visages douloureux et luisants de sueur, leurs cheveux broussailleux aussi hirsutes que ceux de mon père le jour où je l'ai retrouvé mort dans le fauteuil – le fauteuil de la maison. J'étais alors résolument incapable de croire à l'existence d'une chose comme la mort de papa et encore moins à la mienne. Des années plus tard, deux garçons fous, la tête penchée comme mon père mort (avec lequel j'avais aussi eu d'âpres querelles. Oh ! Pourquoi ! Et pourquoi pas, puisqu'il faut bien que les anges gueulent contre quelque chose ?) – Pauvre Irwin, pauvre Simon, ensemble dans le monde, *compañeros* d'une Espagne intérieure, de lugubres parkings sous leur front, de la graisse plein le nez... philosophes inquiets et sans os... haute assemblée de saints et d'anges du passé où j'occupais le poste de chérubin céleste – La chute, je tombe avec Lucifer et avec Norman aussi, la chute, la chute dans la voiture...

Que sera la mort d'Irwin ? La mort de mon chat, une griffe dans la terre.

Irwin..., une mâchoire ? Simon, une arcade sourcilière ? Des crânes hilares dans toutes les autos ? C'est pour ça que Lazarus doit rejoindre l'armée ? Les mères de tous ces hommes séchant sur pied dans l'ombre des salons ? Les mains calleuses des pères enterrés la pelle sur la poitrine ? Les doigts noircis d'encre des typos serrant le rosaire tombal ? Et leurs ancêtres ? Les chanteurs d'arias dévorant la terre à pleines bouchées ? Maintenant ? Le Portoricain avec sa canne de roseau dans la tombe herbue du héron ? Le vent léger de l'aube au large des Caraïbes bruissant sur le pétrole frémissant du Camacho ? Les visages burinés des Canadiens français, leur regard figé à jamais dans le sol ? Les chanteurs de l'aube au Mexique pendus au *corazón* (cœur), close la haute fenêtre barrée où l'on donnait la sérénade aux filles, le mouchoir pressé sur les lèvres ?

Non.

Si.

26

J'allais maintenant tomber sur une petite gerbe de blé qui devait me faire oublier la mort pendant quelques mois. Elle s'appelait Ruth Heaper.

Voici comment c'est arrivé.

Nous débarquâmes à Manhattan par un matin glacé de novembre. Norman nous dit au revoir et nous restâmes tous les quatre plantés sur le trottoir à tousser comme des tubars à cause du manque de sommeil et de la tabagie résultante. En fait, j'étais sûr d'être bacillaire. Je n'avais jamais été aussi maigre de ma vie, je pesais dans les soixante-dix kilos (contre quatre-vingt-dix aujourd'hui), j'avais les joues creuses et mes orbites étaient de véritables cavernes. Et ce qu'il pouvait faire froid à New York ! L'idée me vint brusquement que, tandis qu'on était là, en train de tousser sur le trottoir, les poches vides, avec tous nos paquets, à regarder les revêches affluant des quatre points cardinaux qui cavalaient vers le boulot histoire de gagner la réparatrice pizza du soir, on allait tous crever.

Manhattan... cerné par le miroitement des marées... Le VEEP ou le VEEM des sirènes des péniches encombrant le chenal ou le port. Dans les confiseries des concierges quinteux, les yeux caves, qui se rappellent d'anciennes splendeurs... d'ailleurs.

— Irwin, qu'est-ce qu'on va foutre ?

— Ne t'inquiète pas, on va sonner chez Phillip Vaughan. C'est à deux blocs d'ici, dans la 14^e Rue.

Phillip Vaughan n'est pas là...

— On aurait pu camper sur le tapis de ses traductions françaises jusqu'à ce qu'on ait trouvé des chambres, elles recouvrent le plancher. Je connais deux filles dans le coin... essayons.

Le programme est alléchant quoique je m'attende à tomber sur un couple de gousses rouquines au cœur de pierre, méfiantes et indifférentes. Elles habitent à Chelsea, un quartier adorable avec des fenêtres à la Dickens. On se met à crier (de nos bouches s'échappe un nuage de vapeur dans l'air glacé et lumineux), deux ravissantes brunes sortent la tête et se penchent pour voir quatre clochards entourés de tout un capharnaüm d'où monte une fatidique odeur de sueur.

— Qui est-ce ?

— Irwin Garden !

— Bonjour, Irwin !

— On arrive tout droit du Mexique où on donne comme ça la sérénade aux dames en pleine rue.

— Chante donc une chanson au lieu de rester à tousser.

— On voudrait monter passer quelques coups de téléphone et se reposer une minute.

— O.K.

Une minute, bon...

On grimpe les quatre étages en soufflant, on entre dans l'appartement, le plancher de bois est craquelé, il y a une cheminée. La fille numéro un, Ruth Erickson, nous accueille et soudain je la remets : c'était l'ex-amie de Julien avant son mariage, il disait que la boue du Missouri ruisselait dans sa chevelure, entendant par là qu'il aimait sa chevelure, qu'il aimait le Missouri (il y était né) et qu'il aimait les brunes. Elle a les yeux noirs, la peau blanche, les cheveux noirs et des seins plantureux : quelle môme ! J'ai l'impression qu'elle a minci depuis la nuit où je me suis saoulé avec Julien, elle et sa copine de chambre. Mais Ruth Heaper, encore en pyjama, émerge de l'autre pièce, des cheveux châains et soyeux, des yeux noirs, une petite moue... et qui êtes-vous et qu'est-ce que c'est ? Quelle tournure ! Faites au tour.

Jusque-là ça va mais quand elle se jette sur un fauteuil de telle façon que je

vois son fond de culotte, je deviens fou. Il y a aussi quelque chose dans sa physionomie que je n'ai encore jamais rencontré ailleurs – un étrange visage de gamin espiègle, malicieux ou gâté mais avec des lèvres féminines et les joues douces, une vraie parure du matin.

On se présente.

— Ruth Heaper ? je fais. Ruth-la-glaneuse ?

— En personne, répond-elle (enfin, je crois qu'elle m'a répondu ça, je ne m'en souviens plus).

Entre-temps, Erickson est descendue chercher les journaux. Irwin se lave dans la salle de bains, on lit tous le journal mais je ne peux pas penser à autre chose qu'aux douces cuisses de Heaper qui est juste en face de moi, en pyjama.

Erickson est une fille qui a une importance énorme dans notre Manhattan d'à présent où l'on acquiert une influence formidable à force de coups de téléphone, de rêves, de conspirations devant un verre de bière en vue d'allumer la convoitise des gens et de donner aux hommes une conscience coupable. Dans ce domaine (culpabiliser les hommes) elle a une ouverture d'esprit à laquelle il n'y a rien à redire mais, d'entrée de jeu, je la soupçonne d'avoir de noirs motifs. Heaper a des yeux pervers, elle aussi, mais c'est seulement parce qu'elle a été pourrie par son grand-père, un self made man, coupable de lui offrir des postes de télévision comme cadeaux de Noël pour meubler son appartement, ce qui la laisse parfaitement froide. Plus tard, j'ai appris qu'elle se baladait dans Greenwich avec des bottes, un fouet à la main. Je vois bien que c'est pour une raison congénitale.

Les quatre affreux clochards qui toussaient devant la porte essayent à qui mieux mieux de la séduire mais il est clair que je pars grand favori, il me suffit de la regarder avec mon air de rustre sensuel et affamé qui dit « Je te veux » et qui est d'ailleurs aussi authentique que ma culotte. Je la veux drôlement ! La fatigue et les stups me mettent la tête à l'envers – Erickson m'apporte une bière, un délice – Si je ne fais pas l'amour avec Heaper, je vais crever – Elle le sait – Cependant elle se met à chanter, et à la perfection, tous les airs de *My Fair Lady* en imitant à s'y méprendre Julie Andrews, accent cockney et tout – Je comprends maintenant que ce petit Cockney était un garçon dans mon existence antérieure, un petit maquereau voleur, à Londres – Elle m'est revenue.

Ainsi qu'il en va toujours, on se succède tous les quatre dans la salle de

bains pour prendre une douche et se récurer à peu près convenablement, on va jusqu'à se raser. On passera une joyeuse soirée à chercher quelques vieux amis de Simon dans le Village en compagnie des deux Ruth toutes guillerettes, on se promènera amoureusement dans l'adorable vent froid de New York. Oh ! Les gars !

Quelle façon de terminer cet atroce voyage !

27

Où est ma « paix » ? Là, dans cette gerbe de blé en pyjama. La sale gosse aux yeux noirs qui pétillent sait que je l'aime. On déambule dans les rues du Village, on cogne aux fenêtres, on découvre « Henry », on fait le tour du Washington Square Park, à un moment donné je fais une démonstration de mon meilleur jeté battu chorégraphique à Ruth qui en est emballée. – On marche derrière les autres en se donnant le bras. J'ai l'impression que Simon est un peu déçu que ce ne soit pas lui qu'elle ait choisi. Donne-moi quelque chose, Simon, pour l'amour de Dieu ! Brusquement, Ruth décide qu'on va remonter tous les deux écouter tout l'album de *My Fair Lady*. On rejoindra la bande plus tard. On s'éloigne bras dessus bras dessous, je tends la main vers les fenêtres de mon délirant Manhattan et je déclare :

— Je veux écrire pour raconter tout ce qui se passe derrière chacune de ces fenêtres !

— Sensationnel !

Dans sa chambre, quand elle s'agenouille sur le plancher pour mettre l'électrophone en marche, je me contente de l'embrasser, là, par terre, comme un ennemi – et elle réagit comme un ennemi en disant que si elle fait l'amour, ce ne sera pas par terre. Et maintenant dans l'intérêt de la littérature 100 %, je décrirai notre amour.

28

C'est comme un grand dessin surréaliste de Picasso où ceci et cela tendent vers ceci ou cela – même Picasso ne veut pas être trop précis. C'est le Jardin d'Éden et tout ce qui s'ensuit. Je suis incapable de concevoir quelque chose

de plus beau dans la vie (et de plus esthétique) que l'instant du baiser préliminaire quand je serre dans mes bras une fille nue dans un lit. Dos de velours, chevelure où roulent les flots de l'Obis, du Parañas et de l'Euphrate. La nuque de l'être originel qui, chassée du Jardin, est devenue une Ève serpentine dont on sent effectivement palpiter l'âme animale, des muscles et pas de sexe – mais, oh le reste... si doux, si incroyable. Si les hommes étaient aussi doux, je les aimerais pareillement – Dire qu'une femme douce désire un homme rude et velu ! Cette idée me stupéfie. Où est la beauté ? Mais Ruth m'explique (je lui ai posé la question, c'est émoustillant) qu'elle a fini par en avoir assez de cette douceur excessive, qu'elle en est écœurée et que c'est pour cela qu'elle a envie de rudesse – elle y voit de la beauté par contraste – et c'est tellement comme un Picasso à nouveau et comme dans un Jardin de Jean Muller, nous avons humilié Mars avec nos échanges de dur et de doux – et quelques petits trucs en supplément, politesse viennoise – aboutissant à une nuit haletante de délices amoureuses à l'état pur où le temps s'abolit et puis c'est le sommeil.

Nous nous dévorâmes l'un l'autre, nous nous labourâmes avidement.

Le lendemain, elle dit à Erickson que c'était la première fois de son existence qu'elle avait connu l'extase. Quand, prenant le café, Erickson me rapporta ce propos, j'en fus heureux mais sans le croire vraiment. Je m'en fus acheter un sweater rouge à fermeture à glissière dans la 14^e Rue et, le soir, on est allé chercher des chambres avec Irwin et les copains. À un moment, j'étais sur le point d'en prendre une pour Laz et moi à l'Y.M.C.A. mais j'ai fait machine arrière en me rendant compte qu'avec les quelques dollars qui me restaient, c'aurait été une trop lourde charge. Finalement, on a dégotté une piaule froide et lugubre dans une pension de famille portoricaine et on y a lugubrement laissé Lazarus. Irwin et Simon se sont installés chez Phillip Vaughan, un riche intellectuel. Cette nuit-là, Ruth Heaper m'a dit que je pouvais coucher avec elle, vivre avec elle, dormir toutes les nuits avec elle dans sa chambre, taper à la machine tous les matins quand elle travaillerait à son agence, bavarder tout l'après-midi avec Ruth Erickson en buvant du café ou de la bière et, à la fin de la journée, quand elle rentrerait, j'oindrais d'onguents sa nouvelle peau irritée.

Ruth Erickson avait un énorme chien, Jim, un policier allemand géant (ou un berger) (ou un chien-loup) qui adorait faire de la lutte avec moi devant la cheminée. Il aurait suffi d'un ordre pour qu'il dévore des troupes entières de mauvais garçons et de poètes mais il savait qu'Erickson m'avait à la bonne. Elle l'appelait son amoureux. De temps en temps, je lui mettais sa laisse et à la place de sa maîtresse j'allais le promener pour qu'il fasse son pipi-caca sur le trottoir, mais il était si costaud qu'il était capable de vous entraîner sur une distance d'un demi-bloc pour suivre une piste. Un jour, il vit un autre chien et je dus m'arc-bouter sur mes talons pour le retenir. Je dis à Ruth Erickson que c'était cruel de garder un monstre pareil à l'attache dans un appartement ; elle m'apprit alors que, tout récemment, il avait failli mourir et qu'elle l'avait sauvé en le soignant pendant vingt-quatre heures. Elle l'aimait vraiment. Il y avait une cheminée dans sa chambre et des bijoux sur la commode. Une fois, un Canadien français de Montréal en qui je n'avais aucune confiance (il m'a emprunté cinq dollars qu'il ne m'a jamais rendus) embarqua une de ses bagues de prix. Elle me demanda qui avait bien pu commettre le larcin. Ce n'était pas Laz, ce n'était pas Simon, ce n'était pas Irwin et, bien sûr, ce n'était pas moi. « C'est ce tordu de Montréal. » Elle voulait que je sois en un sens son amant mais elle aimait Ruth Heaper, donc pas question. On passait des après-midi entiers à bavarder en se regardant dans le blanc des yeux. Quand Ruth Heaper rentrait du travail, on se faisait des spaghetti et on dînait aux chandelles, des repas terribles. Chaque soir, un nouvel amant putatif venait voir Erickson mais elle les rembarrait tous (il en défilait des dizaines) sauf le Canadien français qui ne l'a jamais baisée (peut-être qu'il réussit quand même à coucher avec Ruth Heaper en mon absence) et McCaffrey qui se l'envoya avec ma bénédiction, affirmait-il. McCaffrey (jeune journaliste de l'équipe de *Newsweek*, coiffé à la James Dean) était venu en personne me demander si j'étais d'accord, apparemment envoyé par Erickson qui voulait me mettre en boîte.

Qui pourrait imaginer quelque chose de mieux ? Ou de pire ?

Pourquoi « de pire » ? Parce que, pour un homme torturé, le don de loin le plus agréable qui nous soit accordé sur terre, féconder une femme, aboutit à

des enfants qui implorent miséricorde quand ils sont arrachés à la matrice comme si on allait les jeter aux Crocodiles de la Vie – dans le Fleuve des Vivants – voilà ce que c’est la naissance, Mesdames et Messieurs de la gente Écosse. J’ai écrit un jour : « Les bébés qui naissent en hurlant dans cette ville sont les pitoyables exemples de ce qui se passe partout. » J’ai aussi écrit : « L’ombre des petites filles sur le trottoir est plus courte que l’ombre de la mort en cette ville. » Les deux Ruth avaient été des petites filles qui étaient nées en hurlant, mais à quatorze ans, elles avaient soudain éprouvé la perfide et sexuelle démangeaison d’en faire brailler et piailler d’autres. C’est abominable. « Plus de renaissance » était la doctrine essentielle du Seigneur Bouddha, mais ce précepte a été confisqué, caché, obscurci, retourné et vilipendé dans le Zen, invention de Mara le Tentateur, Mara le Fou, Mara le Démon. On publie aujourd’hui de gros livres intellectuels qui traitent du « Zen », lequel n’est autre chose que la guerre personnellement menée par le Diable contre l’enseignement fondamental du Bouddha qui disait à ses mille deux cent cinquante garçons quand la courtisane Amra et ses filles s’approchaient chargées de présents : « Elle est belle et douée, mais mieux vaudrait que vous tombiez tous dans la gueule d’un tigre que dans le filet de ses machinations. » Ce qui veut dire qu’avec tous les Clark Gable, tous les Gary Cooper qui naissent et la prétendue gloire qui les accompagne (Hemingway) viennent aussi la maladie, la décrépitude, l’affliction, les lamentations, la vieillesse, la mort, la corruption. Que chaque adorable petit bout d’homme sur lequel une mère se penche en fredonnant est une viande pourrie que les vers détruisent à petit feu dans les sépulcres de cette terre.

31

Mais la nature a rendu les femmes si follement désirables aux yeux des hommes que la roue de la naissance et de la mort, l’incroyable roue à laquelle il est impossible de croire effectivement, tourne, tourne comme si c’était un Démon en personne qui la faisait tourner, suant sang et eau pour essayer d’imprimer quelque part dans le vide du Ciel la marque d’horreur de l’humanité souffrante. Comme si n’importe quoi, même une affiche de Pepsi-Cola avec des avions à réaction, pouvait s’imprimer là-haut – sauf l’Apocalypse... La diabolique nature a fait tant et si bien que les hommes

désirent les femmes et que les femmes visent à faire des bébés pour les hommes. Quelque chose dont on était fier au temps des seigneurs, mais dont aujourd'hui la pensée nous donne envie de vomir, les portes électroniques qui s'ouvrent toutes seules dans les supermarchés devant les femmes enceintes afin qu'elles puissent acheter la nourriture pour nourrir d'autres morts. Qu'on coupe ce passage, agence U.P.I.

L'homme est revêtu de tout ce tissu frémissant que les Hindous appellent *Lila* (Fleur) et il ne peut rien en faire, sinon entrer dans un monastère où, d'ailleurs, des mâles horriblement pervers l'attendent parfois. Alors, pourquoi se prélasser dans l'amour de mon petit tas de blé ? Je savais que la fin approchait.

Irwin avait tout à fait raison quand il parlait de la nécessité d'aller tirer les sonnettes des maisons d'édition pour me faire publier et trouver de l'argent. J'ai reçu mille dollars d'à-valoir payables par mensualités de cent et les éditeurs penchèrent leurs belles têtes sur ma prose sans défaut, préparèrent le manuscrit pour le sortir avec un million de faux pas dus à l'humaine ogritude (quoi ?) – Aussi j'envisageais sérieusement de me marier avec Ruth Heaper et de m'installer dans le Connecticut.

D'après sa sœur en esprit, Erickson, c'était à cause de mon arrivée et parce que nous faisons l'amour qu'elle avait la peau irritée.

32

Nous parlions à longueur de journée, Ruth Erickson et moi, et elle me confiait son amour pour Julien – Julien, mon meilleur ami peut-être, avec qui je partageais une soupente dans la 23^e Rue à l'époque où j'avais fait la connaissance de Ruth Erickson. Il était follement épris d'elle en ce temps-là, mais c'était un amour à sens unique (ce qui n'aurait pas dû être le cas). Maintenant qu'il avait épousé la femme la plus charmante qui soit au monde, Venessa von Salzburg, mon spirituel pote et confident, oh ! maintenant, elle le voulait Julien ! Il allait jusqu'à lui téléphoner du Middle West autrefois, sans résultat. Le Missouri dans ses cheveux, tu parles ! Plutôt le Styx ou Mytilène.

Le revoilà, mon vieux Julien, qui rentre du bureau, jeune cadre sur le chemin de la réussite, cravate et moustache, lui qui dans ses jeunes années,

assis avec moi dans les flaques d'eau, se versait de l'encre sur la tête en braillant des yahoos mexicains (missouriens, une fois). Dès qu'il arrive, il se laisse choir au fond du splendide fauteuil de cuir que la châtelaine a acheté avant tout le reste, avant les plumards, et il reste là à se tirer la moustache devant le feu qui pétille – « Rien d'autre à faire qu'à élever des mômes et à se tirer la moustache », dit Julien qui m'a expliqué qu'il était le nouveau Bouddha captivé par la re-naissance ! Le nouveau Bouddha voué à la Souffrance !

J'ai souvent été lui rendre visite au bureau pour le regarder travailler, attentif à son style professionnel (« Eh, connard ! Amène-toi voir ! ») et à ses aphorismes (« Qu'est-ce qui te prend ? La moindre petite vieille qui se suicide en Virginie de l'Ouest, ça vaut dix tonnes de charbon ou John Lewis ! »)

— Il s'arrangeait pour que les histoires d'amour les plus importantes (à ses yeux) soient diffusées par l'Associated Press : il était dans les petits papiers de ce baiseur de Joe le Malabar qui chapeautait le service des dépêches. Son appartement où je passais tous les après-midi, sauf quand je tenais la jambe à Erickson en buvant du café, était le plus chic de Manhattan selon le goût de Julien, avec un petit balcon dominant les néons, les arbres et la circulation de Sheridan Square, un réfrigérateur plein de cubes de glace et de cocas pour aller avec son Partners Choice Whiskeyboo. Je bavardais avec Nessa l'Épouse et les gosses, qui nous disaient de nous taire quand Mickey Mouse apparaissait à la télé, et le Julien rappliquait en complet, col déboutonné, cravate, s'écriant : « Merde ! Rentrer chez soi après une dure journée de boulot pour trouver ce McCarthyste de Duluoz ! » – Des fois, il était accompagné d'un de ses rédacteurs, Joe Scribner ou Tim Fawcett – Tim Fawcett qui était sourd et portait un appareil était un catholique tourmenté ce qui ne l'empêchait pas de bien aimer Julien le tourmenté. Floc ! Julien s'affale dans son fauteuil de cuir devant le feu préparé par Nessa et il se tortille la moustache. Selon la théorie d'Irwin, partagée par Hubbard, il la laissait pousser pour paraître plus vieux et plus laid qu'à l'état de nature. « Il y a quelque chose à manger ? » il demande, et Nessa lui apporte un demi-poulet rôti qu'il grignote avec désinvolture, il prend un café et suggère que je descende chercher une autre bouteille de Partners Choice.

— J'en paierai la moitié.

— Vous payez toujours la moitié, vous autres, Kanooks⁽¹⁾.

Du coup on descend ensemble avec Potchki, l'épagneul noir, en laisse, mais avant d'aller chez le marchand de liqueurs on rentre dans un bar où on se jette quelque rye-cocas en regardant la T.V. avec les autres New-Yorkais à triste figure.

— Mauvais sang, Duluoz, mauvais sang.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Brusquement, il empoigne ma chemise et tire dessus, faisant sauter deux boutons.

— Pourquoi est-ce que tu déchires tout le temps mes chemises ?

— Ah ! Ta mère n'est pas là pour les recoudre !

Et il continue de tirer, d'arracher ma pauvre chemise, puis il me regarde tristement, le regard triste de Julien est un regard qui dit :

« Merde de merde à tes petits connards d'horaires serrés et aux miens pour que la journée ait vingt-quatre heures de discipline chronométrée. Quand on sera au ciel, on ne saura même pas pourquoi on soupirait tant ni à quoi on ressemblait. »

Un jour j'ai rencontré une fille et j'ai dit à Julien : « Une fille aussi belle, c'est triste » et il a répondu : « Ah ! Tout le monde est beau et triste.

— Pourquoi ?

— Tu ne comprendrais pas, espèce de Kanook au sang pourri...

— Pourquoi dis-tu tout le temps que j'ai du sang pourri ?

— Parce qu'il vous pousse des queues dans ta famille. »

C'est le seul type au monde qui peut insulter ma famille, vraiment, parce qu'il insulte la famille de la terre.

— Et ta famille à toi ?

Il répond sans même écouter :

— Si tu avais une couronne sur la tête, il faudrait qu'ils te pendent encore plus tôt.

De retour à l'appartement, il commence à exciter la chienne en l'émoustillant : « Oh ! ce cul noir qui se trémousse... »

Dehors souffle le blizzard de décembre. Ruth Erickson arrive comme prévu. Nessa et elle se mettent à papoter. Nous disparaissions discrètement dans la chambre de Julien et filons par l'escalier d'incendie, en pleine tempête de neige, pour retourner au bistrot nous envoyer encore un peu de rye-coca.

Je le vois sauter lestement au-dessous de moi et je saute tout aussi

lestement. Seulement, lui, ce n'est pas la première fois. L'échelle s'arrête à trois mètres du sol, je m'en rends compte en tombant mais il est déjà trop tard, je bascule dans ma chute et je me reçois sur le crâne. Crac ! Julien me relève, la tête en sang. « Tout ça rien que pour cavalier après les femmes ? Tu es mieux quand tu saignes, Duluoz. »

Arrivé au bar, il ajoute : « C'est le mauvais sang qui s'en va. » Mais il n'y a rien de cruel chez Julien, il est juste. « Dans la vieille Angleterre, on saignait les cinglés dans ton genre. » Voyant mon expression peinée, il s'apitoie :

— Ah ! mon pauvre Jack (son visage pressé contre le mien, comme Irwin, pour les mêmes raisons et pourtant pour des raisons différentes), tu aurais dû rester où tu étais... »

Il demande au barman du mercurochrome pour nettoyer la plaie. « Mon vieux Jack. » Il y a aussi des moments où il est d'une totale humilité en ma présence, il veut savoir ce que je pense réellement ou ce qu'il pense réellement lui-même. « Maintenant, tes opinions ont de la valeur. » Quand j'ai fait sa connaissance en 1944, il m'avait fait l'effet d'un jeune fourbe malintentionné et la seule fois où je me suis envoyé en l'air à la marijuana devant lui, j'ai senti qu'il m'en voulait mais comme on était toujours saouls... Et pourtant... Avec ses yeux verts en amande, son corps viril mince et nerveux à la Tyrone Power, il m'a à l'estomac. « Allons voir ta mère. » On prend un taxi et on se rend sous la neige chez Ruth Heaper mais on est à peine entrés qu'elle se rend compte que je suis givré, elle m'agrippe à pleines mains par les cheveux, en arrache plusieurs à l'endroit important réservé au peigne et entreprend de me bourrer la figure de coups de poings, sous les yeux de Julien qui l'appelle « la battante ». Alors on repart.

— La battante ne t'a pas à la bonne, vieux, me lance-t-il d'une voix joyeuse dans le taxi.

On retourne auprès de sa femme et d'Erickson toujours en train de bavarder. Bon Dieu ! Le plus grand écrivain du monde sera une femme.

Comme c'est l'heure du dernier programme à la T.V., je vais avec Nessa dans la cuisine confectionner de nouveaux rye-cocas, puis on tire nos chaises

devant l'écran pour voir Clark Gable et Jean Harlow dans un film des années 30, ça parle plantations de caoutchouc, il y a une cage avec un perroquet, Jean Harlow qui la nettoie dit à Perroquet : « Qu'est-ce que tu manges ? Du ciment ? » On en hurle de rire.

— Ils ne font plus de films comme ça, dit Julien en vidant son verre et en se tirillant la moustache.

Passe ensuite un film sur Scotland Yard. Julien et moi on regarde notre passé dans le plus grand silence tandis que Nessa rigole. Tout ce dont elle avait à s'occuper dans sa vie antérieure, c'était de voitures d'enfants et de daguerréotypes. Le Loup-Garou du Lloyd de Londres entrouvre la porte, le regard filtrant.

— Ce sagouin ne te donnerait pas deux cents pour ta propre mère ! s'écrie Julien d'une voix tonitruante.

— Même avec un châlit ! je renchéris.

La visite de types du bureau vient interrompre nos rêveries cinématographiques. À la fin, tout le monde est ivre. Je vais coucher dans la chambre de Julien qui s'installe avec Nessa sur le divan transformable, j'ouvre la fenêtre au blizzard et je m'endors sous le portrait à l'huile du grand-père de Julien, Gareth Lovie, qui est enterré à côté de Stonewal Jackson⁽²⁾ à Lexington, eh Virginie. Le matin, quand je me réveille, il y a deux pieds de neige sur le plancher et sur une partie du lit. Julien est dans le living, pâle, malade. Il ne veut même pas toucher un verre de bière, il faut qu'il aille travailler. Il ne prend qu'un œuf à la coque, point à la ligne, noue sa cravate et, frémissant d'horreur, part pour le bureau. Je descends rechercher de la bière et je passe la journée à discuter avec Nessa et à jouer au cheval avec les gosses. Le soir, Julien rentre avec deux whiskies de mieux dans le ventre et il se remet à boire. Nessa sert des asperges, des côtelettes et du vin. Dans la soirée, toute la bande (Irwin, Simon, Laz, Erickson et quelques écrivains du Village dont plusieurs Italiens) débarque pour regarder la T.V. avec nous. Il y a une superproduction avec Perry Como et Guy Lombardo qui se châtignent. « Merde, fait Julien dans son fauteuil de cuir, verre en main, sans même tirer sur sa moustache, tous ces Ritals rentrent chez eux pour bouffer des ravioli et ils dégobillent jusqu'à ce qu'ils en crèvent. »

Je suis le seul à rire (à part Nessa qui se marre en douce) parce que Julien est le seul type à New York qui dit ce qu'il a en tête à l'instant où ça lui vient et quoi que ça puisse être, c'est pourquoi je l'aime – Un Seigneur, messires

(que les Ritals nous pardonnent).

34

Un jour, j'ai vu chez sa mère une photo de Julien à quatorze ans et j'ai été éberlué que quelqu'un puisse être aussi beau. Blond avec une vraie auréole de lumière autour de la tête, des traits accusés et secs, des yeux d'Oriental. Je me suis dit : « Merde ! Est-ce que j'aurais aimé Julien quand il avait quatorze ans et cette allure ? » Mais je n'avais pas plutôt dit à sa sœur que c'était une photo admirable qu'elle l'a cachée ; un an plus tard, comme nous étions passés par hasard chez elle (elle habitait Park Avenue), je lui ai demandé : « Où est cette admirable photo de Julien ? », la photo n'y était plus. Planquée ou détruite. Pauvre Julien, sur les blonds cheveux duquel je vois le sinistre regard de l'Amérique des parkings ! En définitive, un petit garçon triste, que je comprends parce que j'ai connu beaucoup de petits garçons tristes dans le Canada français, de même qu'Irwin en a connu, j'en suis sûr, parmi les juifs de New York. Un petit garçon trop beau pour le monde mais qui a été finalement sauvé par sa femme, cette brave vieille Nessa, qui m'a dit un jour : « Quand tu dormais sur le divan, j'ai remarqué que ton pantalon brillait ! »

Un jour j'ai dit à Julien : « Nessa, je vais l'appeler "Jambes" parce qu'elle a de jolies jambes » et il m'a répondu :

— Si je te prends à faire du plat à Nessa, je te tuerai !

Et il le pensait.

Ses fils s'appelaient Peter et Gareth, et celui qui était en route sera prénommé Ezra.

35

Julien m'en voulait parce que j'avais fait l'amour avec une de ses anciennes petites amies, pas avec Ruth Erickson. Un jour où il y avait une soirée chez les Ruth, on avait lancé des œufs pourris dans la fenêtre d'Erickson et j'étais descendu pour enquêter. Une semaine auparavant, Simon et moi avions été pris à partie par une bande de jeunes voyous armés de bouteilles cassées, uniquement parce qu'on les avait regardés devant un

hall d'attractions (d'attractions !). Et voilà que je retrouvais les mêmes gosses.

— Qui a lancé ces œufs pourris ?

— Où est le chien ? dit le plus jeune en faisant un pas en avant.

— Il ne te fera pas de mal. C'est toi qui as lancé les œufs ?

— Quels œufs ?

Tout en discutant, je remarquai qu'ils avaient envie de sortir leurs couteaux pour me poignarder. J'ai eu peur. Mais ils firent demi-tour et je lus le mot « Power » sur le blouson du jeunot.

— Ne lance plus d'œufs, Johnny Power, dis-je.

Il se retourna et me dévisagea. « Johnny Power, c'est un nom formidable », j'ajoutai. Cela mit plus ou moins fin à l'aventure.

Entre-temps, Irwin et Simon avaient organisé une rencontre avec Salvador Dali. Mais il faut d'abord que je vous parle de mon pardessus et, avant ça, de Tony, le frère de Lazarus.

J'ai déjà dit que les deux frères de Simon et de Lazarus étaient internés. L'un d'eux était un catatonique incurable qui refusait les soins et devait regarder les infirmiers en pensant : « J'espère que ces types ne vont pas m'obliger à les toucher, je suis plein de serpents électriques désespérés. » L'autre frère était seulement un schizoïde (avancé) qui espérait encore se défendre, et bien, dans ce monde. Simon en personne ne lésina pas sur le mensonge pour lui faire quitter son institution grâce à une combinaison aussi bien tramée que les machinations des truands français dans *le Rififi*. À présent, Tony était donc dehors et il ramassait les quilles (ce que j'avais fait moi-même quand j'étais gosse ! incroyable !) dans un bowling où on est allé le voir dans l'exercice de ses fonctions. Le lendemain soir, comme j'étais chez Phillip Vaughan à lire Mallarmé, Proust et Corbière en français, on sonne à la porte. Je vais ouvrir et je les vois tous les trois, Irwin, Simon et, entre eux, petit, blond et boutonneux – Tony. « Je te présente Jack. » Mais à cause de mon visage, de mes yeux, de mon corps ou de je ne sais quoi, Tony fait volte-face et détale. Je ne l'ai jamais revu.

Je suppose que c'était parce que je ressemblais à son frère le catatonique, c'est en tout cas ce que m'a dit Lazarus.

Plus tard, j'ai été rendre visite à mon vieil ami Déni Bleu.

C'est un type inouï avec qui j'habitais sur la côte ouest au temps où je trimardais, qui volait tout ce qui lui tombait sous les yeux mais qui distribuait

quelquefois son butin aux veuves (*bon cœur**)⁽³⁾. À présent, il vivait – plutôt médiocrement – dans un appartement de la 13^e Rue près des quais pourvu d'une glacière (où il continuait quand même à entreposer son consommé de poulet confectionné selon une recette spéciale). Coiffé d'une toque de cuisinier, il faisait rôtir d'énormes dindes tout entières le jour du Thanksgiving et il invitait les hipsters et les beatniks du Village qui se débinaient en douce, un pilon planqué sous la veste. Tout ça uniquement parce qu'il voulait rencontrer une nana de Greenwich Village dans le vent. Pauvre Déni. Qui avait le téléphone, une glacière bien garnie et se faisait piller par ces ploucs. Parfois, quand il partait en week-end, les ploucs laissaient toutes les lumières brûler, l'eau couler et la porte ouverte. Trahi par tout le monde, y compris par moi, disait-il, ce Français de cent dix kilos, noir de poil (qui avait été voleur mais ne barbotait plus, maintenant, que ce qui lui était dû) : « Duluoz, tu as beau faire des efforts, tu m'as toujours mis dans le pétrin. Aujourd'hui, j'ai pitié de toi. » Il sort des bons du Trésor avec une photo de lui et ces mots écrits à l'encre rouge : *J'aurai toujours les moyens de m'offrir du consommé et de la dinde*. Il n'habitait qu'à un bloc des Ruth. « Tu as l'air tellement décavé, tellement triste, tellement à la côte, tellement perdu, incapable de te payer un verre ou même de dire : “Déni, tu m'as nourri bien souvent mais est-ce que tu ne peux pas me prêter, etc., etc.” parce que tu ne m'as jamais au grand jamais demandé de te prêter de l'argent. » (Entre deux voyages, il travaillait comme marin ou comme déménageur, c'était un vieux copain d'école, mon père l'avait connu et il lui avait plu !) (mais Julien dirait qu'il avait des mains et des pieds trop petits par rapport à son corps gigantesque et puissant) (mais qui écouteriez-vous ?) « Alors, je vais te donner ce manteau en authentique vigogne dès que j'aurai décousu avec cette lame de rasoir la doublure de fourrure qui a une très grande importance.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Où je l'ai trouvé, ça ne te regarde pas, mais puisque tu insistes, que tu cherches à trouver un moyen de me flanquer dans le pétrin, sache que je l'ai trouvé dans un entrepôt vide où j'enlevais quelques meubles. Ayant appris que le propriétaire de ce manteau était mort, je l'ai pris, est-ce que tu comprends, Duluoz ?

— Ouais !

— *Ouais !* Tout ce qu'il trouve à dire alors que je m'apprête à lui faire cadeau d'un manteau de deux cents dollars, c'est *ouais !* » (Ce n'est qu'un an

plus tard qu'allait éclater à Washington le scandale des manteaux de vigogne en veau mort-né) (il a commencé par découdre la doublure de fourrure). Il était immense, ce paletot, si long qu'il me tombait jusqu'aux pieds.

— Tu te figures que je vais me balader dans les rues de New York avec un pardessus qui me bat les chevilles ?

— Non seulement j'y compte, répondit-il en m'enfonçant jusqu'aux oreilles un bonnet de ski en laine, mais je compte aussi que tu vas touiller ces œufs comme je t'ai montré à le faire.

Il cassa six œufs, ajouta cent grammes de beurre, du fromage et des épices, mit le tout à feux doux et je dus tourner avec une cuiller pendant qu'il passait au presse-purée des pommes de terre avec du beurre pour une collation de minuit. Un régal ! Il me montra d'infimes éléphants d'ivoire sculpté (à peu près de la taille d'un grain de poussière) (qui venaient de l'Inde) d'une telle finesse, m'expliqua-t-il que, lors du dernier réveillon de la Saint-Sylvestre, dans un bar, un plaisantin les avait fait s'envoler en soufflant dessus. Il sortit également une bouteille de bénédictine qui nous fit la nuit. Il voulait être présenté aux Ruth, mais je savais que ça ne collerait pas. Déni est un Français de la vieille école, un *raconteur*, un *bon vivant**, à qui il faudrait une épouse française et qui ne devrait pas traîner ses bottes dans le Village pour lever ces mêmes frigidés et esseulés. Comme toujours il me tint la jambe, me débitant ses dernières histoires qu'il répéta le soir où je l'invitai à prendre un verre chez Julien et Nessa. À cette occasion, il télégraphia à sa fille favorite, qui n'éprouvait qu'indifférence à son égard, qu'on allait boire des cocktails chez « *le grand journaliste** Julien Love » mais elle ne se montra pas. Quand il eut sorti toutes ses bonnes histoires, Nessa y alla des siennes et Déni rit tellement qu'il en chia dans son caleçon. Alors, il alla dans la salle de bains (il va me tuer !), le lava, l'accrocha pour le faire sécher, revint en rigolant toujours et, distrait, l'oublia. Le lendemain, quand nous nous réveillâmes, Nessa, Julien et moi, l'œil vitreux et du vague à l'âme, nous nous esclaffâmes à la vue de ce caleçon monstrueux suspendu à la pomme de la douche. « Comment peut-il y avoir quelqu'un d'assez colossal pour laver ça ? »

Mais Déni n'était pas un pouacre.

Irwin et Simon me conduisirent dans le vent mordant de décembre au Russian Tea Room pour y rencontrer Salvador Dali. Je portais le gigantesque manteau de vigogne de Déni et le bonnet de ski qui me couvrait les oreilles.

Dali était installé avec sa femme à une table, le menton posé sur le pommeau de céramique bleue et blanche, délicatement travaillé, de sa canne. Il avait de petites moustaches effilées et cirées. Au garçon qui lui demandait ce qu'il voulait, il répondit : « Un pamplemousse... rrose ! » Et il avait de grands yeux bleus, des yeux de bébé, un véritable Espagnol *oro*. On n'est pas un grand artiste si on ne gagne pas d'argent, nous affirma-t-il. Pensait-il à Ucello, à Ghianondri, à Franca ? Nous ne savions même pas ce que c'était réellement, l'argent, ni ce qu'on pouvait en faire. Dali avait lu un article sur les « beats insurgés » et cela l'intéressait. Quand Irwin lui dit (en espagnol) que nous voulions rencontrer Marlon Brando (qui fréquentait l'établissement), Dali agita trois doigts dans ma direction et déclara : « Il est plus beau que M. Brando. »

Je me demandai pourquoi il racontait cela. Il était probablement en bisbille avec ce vieux Marlon. Mais ce qu'il voulait dire, c'était que mes yeux étaient bleus comme les siens, mes cheveux noirs comme les siens et quand nous nous regardions les yeux dans les yeux, nous ne pouvions pas supporter tant de tristesse. En fait, quand nous nous regardions dans la glace, Dali et moi, c'était d'une intolérable tristesse. Pour lui, la tristesse est belle. « Politiquement, je suis royaliste, disait-il. Je voudrais voir renaître le trône d'Espagne, Franco et les autres dehors... Hier soir, j'ai terminé ma toute dernière toile en me servant d'un poil pubien pour la touche finale.

— Vraiment ? »

Sa femme ne prêta absolument aucune attention à cette information, comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit, et ce l'était certainement. Quand on est marié avec Dali et sa canne pubienne, *ah quoi !**. Je suis devenu très ami avec sa femme tandis qu'il discutait dans un franco-espagnol haché avec un Garden déchaîné qui feignait de comprendre ses discours (et il les comprenait !).

— *Pero qu'est-ce que vous pensez de Franco ?*

— *C'est nes pas d'mon affaire, mon homme, entientes ?*

Le lendemain, mon vieux Déni, pas Dali en personne, mais c'était aussi bien, me propose de gagner quatre dollars en livrant une cuisinière à gaz au sixième. On plie les doigts, on bande les muscles du poignet, on soulève la

cuisinière et on la monte chez des pédés. L'un d'eux s'aperçoit que ma main saigne et il me met gentiment du mercurochrome.

37

Noël approche, Ruth Heaper est furieuse après son grand-père qui lui a envoyé une télévision portative. Je pars chez ma mère. Ruth me donne amoureusement le baiser d'adieu. En chemin, je décide de passer voir Raphael chez Varnum Random, le mari de la préposée à la poésie à la Bibliothèque du Congrès. Quelle salade ! Mais ce que ça a été marrant ! Même Varnum doit s'en souvenir avec une joie horrifiée. À la sortie de la gare, je prends un taxi qui me dépose dans la banlieue de Washington.

Une maison formidable, vue dans la pénombre nocturne. C'est Raphael qui vient répondre à mon coup de sonnette.

— Tu ne devrais pas être ici, mais c'est moi qui t'ai dit où j'étais, alors, te voilà.

— Ça ennuie Random ?

— Non, bien sûr que non. Mais à l'heure qu'il est, il dort avec sa femme.

— Est-ce qu'il y a de l'alcool ?

— Il a deux grandes filles ravissantes, tu les verras demain. Mais ce n'est pas du mouron pour ton serin. On ira au zoo dans sa Mercédès Benz.

— Tu as de l'herbe ?

— Il m'en reste encore que j'ai ramenée du Mexique.

On allume le grand salon vide où il y a un piano et Raphael se couche sur le canapé, moi je dors sur le petit divan à ciel de lit que les Random ont installé au sous-sol à son intention.

Une fois en bas, en pleine vape, je tombe sur des tubes de couleur, du papier à dessin et je peins deux tableaux avant de dormir, l'« Ange » et le « Chat ».

Le matin, l'horreur de tout ça m'apparaît, horreur à laquelle j'ajoute d'ailleurs par mon importune présence (mais je voulais voir Raphael). Tout ce que je me rappelle, c'est que cet incroyable Raphael, et moi qui ne le suis pas moins, nous nous imposions à cette aimable et paisible famille dont le chef, Varnum, doux jésuite barbu (je suppose que c'était un jésuite) supportait tout avec une élégance virile et aristocratique. Est-ce que je ferai

comme lui plus tard ? Il savait que Raphael était un grand poète et, l'après-midi, il l'a emmené à un cocktail. Pendant ce temps-là, je faisais le joli cœur dans le salon à écrire des poèmes et à discuter avec les deux filles Varnum, quatorze et dix-huit ans, tout en me demandant où était caché le bourbon Jack Daniels maison. Je l'ai trouvé ultérieurement.

Voilà Varnum Random, le grand poète américain, qui suit le *Mud Bowl* à la télé par-dessus son *London Literary Supplément*, il me semble que les jésuites ont inévitablement la passion du football. Il me montre ses poèmes qui sont aussi beaux que ceux de Merton et aussi techniques que ceux de Lowell. Les écoles littéraires limitent les hommes, même moi. S'il y avait eu quelque chose de sombre dans les saints avions de la dernière guerre, j'aurais ajouté la dernière touche de noir. Si tous les habitants de la Terre mouraient quand ils rêvent de coqs, comme disait Hsieh An, tout le monde mourrait au lever du soleil au Mexique, en Birmanie, dans l'Univers... (et dans l'Indiana). Mais de pareilles choses n'arrivent pas dans le monde réel, pas même à Montmartre quand Apollinaire gravit la Butte en escaladant des piles de briques pour rejoindre sa chambre d'ivrogne sous les rafales de février. Bénie soit sa promenade.

38

Ce dingue de Raphael, armé d'un clou énorme et d'un énorme marteau, est en train de percer le mur coquettement décoré pour accrocher son tableau, une huile sur bois représentant le David de Michel-Ange. La maîtresse de maison tressaille. Raphael pense apparemment que son œuvre restera à jamais là, sur le mur, offerte à la vénération en compagnie du piano à queue Baldwin et de la tapisserie T'ang. Par-dessus le marché, il réclame son breakfast. Je me dis que je ferais mieux de m'esbigner, mais Varnum Random me demande de rester un jour de plus, de sorte que je passe tout l'après-midi dans le salon, carburant à la benzédrine, à composer des poèmes que j'intitule *Washington D.C. Blues*. Random va chercher le Jack Daniels dans la cuisine et s'exclame : « Comment peut-on introduire des pensées subtiles et bien mûries dans une effusion jaculatoire spontanée comme vous dites ? Ça ne peut aboutir qu'à du charabia. » Et ce n'était pas un mensonge harvardien.

— Si c'est du charabia, c'est du charabia, je réponds. Quand, dans un bar, un type raconte une histoire sans interruption, sans une seule pause, il y a un certain contrôle.

— Cela deviendra probablement un truc qui aura de la vogue, mais je préfère considérer ma poésie comme un art.

— L'art c'est l'art.

— C'est-à-dire ?

— Que c'est artificieux. Comment votre âme artificieuse peut-elle se confesser artistiquement ?

Raphael se range du côté de Random.

— Quand Shelley allait écrire *L'Alouette*, il ne se souciait pas de théorie pour savoir comment s'y prendre ! hurle-t-il. Duluoz, tu es aussi bourré de théorie qu'un vieux prof, tu crois que tu sais tout (et tu crois que tu es le seul, ajoute-t-il pour lui-même).

Triomphalement, il monte avec Random dans la Mercedes Benz pour aller voir Carl Sandburg ou je ne sais qui. La grande scène du « Comment réussir », selon Irwin.

Je leur crie de loin :

— Si je dirigeais une université de poésie, savez-vous ce qui serait gravé au-dessus de la porte ?

— Non, quoi ?

— Apprenez ici que Science est Ignorance ! Ne m'échauffez pas les oreilles, messieurs ! La poésie traîne sur les grands chemins. Je le prophétise ! Je dirigerai des écoles en exil ! Je m'en fous !

Il n'était pas question qu'ils me fassent rencontrer Carl Sandburg dont j'avais d'ailleurs fait la connaissance sept ans plus tôt, je l'avais vu à plusieurs soirées, il se tenait debout devant la cheminée en smoking et parlait des trains de marchandises de l'Illinois en 1910. Et il me prenait à bras-le-corps en s'exclamant : « Ha, ha, ha ! Vous êtes exactement comme moi ! »

Pourquoi est-ce que je raconte tout ça ? Je me sentais abandonné, perdu, même quand nous allâmes au zoo avec Raphael et la femme de Random et que je vis une guenon faire une fleur à un singe mâle (ce qu'on appelle un *poontang* dans le Lower East Side). « Regardez-les pratiquer la fellation », dis-je. La femme rougit et Raphael me sermonna : « Ne parle pas comme ça. Ils n'ont jamais entendu ce mot. »

Nous fîmes quand même un bon dîner en ville et les Washingtoniens

regardèrent en ouvrant de grands yeux ce barbu enveloppé dans un gigantesque manteau de vigogne (je l'avais échangé à Random contre un blouson de cuir à col de fourrure de l'Air Force), escorté de ses deux ravissantes filles, d'une élégante épouse, d'un Raphael dépenaillé et échevelé qui portait un album de Boito et un de Bagrielli, plus moi (en jeans) s'installer à une table du fond pour boire de la bière et manger du poulet, le tout s'étant miraculeusement extrait d'une unique et minuscule Mercedes Benz.

39

Je pressentais un renouveau de lugubre dans toute cette excitation littéraire. Ce soir-là, j'appelai un taxi pour me rendre à la gare routière. Je l'attendis assis sur un tabouret de cuisine et descendis une demi-bouteille de Jack Daniels tout en croquant l'aînée des deux ravissantes qui allait partir pour le Sarah College afin d'apprendre tout et le reste sur Erich Fromm. Je lui fis cadeau du dessin, assez ressemblant, persuadé qu'elle le conserverait toujours comme le Michel-Ange de Raphael. Mais, un mois plus tard, de retour à New York, nous reçûmes un gros colis contenant tous nos tableaux, nos dessins et nos T-shirts dépareillés sans plus d'explication, autrement dit « Loué soit Dieu, vous êtes partis ! ». Je ne les blâme pas, j'ai encore honte de m'être invité chez eux en intrus. Je n'ai jamais refait le coup depuis et ne le referai jamais.

Je me rendis donc à la gare avec mon sac à dos et engageai étourdiment la conversation (la faute au Jack Daniels) avec des marins qu'un type en voiture accepta de conduire dans les bas quartiers de la ville à la recherche d'une bouteille illégale à cette heure tardive. On était en train de marchander avec un intermédiaire nègre quand un flic noir surgit avec l'intention de nous fouiller. Mais il était en état d'infériorité numérique. Je regagnai tout bêtement la gare, sac au dos, grimpai dans le car et m'endormis, mon sac sur le siège à côté du chauffeur. Quand je me réveillai à l'aube, à Roanoke Rapids, le sac avait disparu. Quelqu'un l'avait pris à Richmond. Je laissai ma tête tomber sur le siège dans cette clarté féroce qui n'est nulle part aussi brutale qu'en Amérique quand on a une gueule de bois stupide qui vous donne un sentiment de culpabilité. Un nouveau roman (*Les Anges de la*

Désolation), un recueil de poèmes et les derniers chapitres d'un autre roman (à propos de Tristessa), mes toiles, sans parler de mon matériel, tout ce que je possédais au monde (sac de couchage, polo, sweaters providentiels, équipement idéalement simple, fruit de longues années de réflexion) : tout était envolé. Je me mis à pleurer. Levant les yeux je contemplai les pins sinistres et les sinistres usines de Roanoke Rapids avec un désespoir définitif, le désespoir de celui à qui il ne reste plus d'autre issue que de quitter la terre à jamais. Des soldats attendaient le car en fumant. De vieux Nord-Caroliniens obèses regardaient, les mains croisées derrière le dos. C'était un dimanche matin, j'étais dépouillé de mes petits trucs destinés à rendre la vie vivable. Un orphelin aux mains vides au pays de nulle part, malade et qui pleure. Comme un agonisant, je revis mon passé en un éclair, les efforts de mon père pour faire de l'existence quelque chose d'intéressant et pour aboutir à quoi ? À la mort, la mort toute bête dans le clinquant de l'âge automobile, l'ère des cimetières de voitures, d'immenses parkings-cimetières, partout. Je revoyais les visages mornes de ma mère, d'Irwin, de Julien, de Ruth s'acharnant tous à faire des projets pour continuer sans espoir à croire. Il y avait de joyeux étudiants dans le fond du car et ça me rendait encore plus malade de penser à leurs projets roses qui finiraient le moment venu dans un bureau d'assurances pour cimetières de voitures – pour rien. Où est-elle, la vieille mule enterrée sous les pins de la lande ? À moins que les buzzards ne l'aient simplement dévorée ? Caca ! Caca le monde entier ! Je me souvenais du désespoir terrible de mes vingt-quatre ans, quand je me claquemurais toute la journée durant chez ma mère tandis qu'elle travaillait à la fabrique de chaussures, assis devant le fauteuil où mon père était mort, les yeux dans le vide comme un buste de Goethe. De temps en temps, me levant et plaquant une sonate au piano, une sonate spontanément improvisée, puis me jetant sur le lit en pleurant. Regardant par la fenêtre les automobiles qui scintillaient dans Crossbay Boulevard. Courbant la tête sur mon premier roman, trop accablé pour continuer. Me demandant comment Goldsmith et Johnson rotaient leur tristesse devant la cheminée pendant une trop longue existence. C'était ce que mon père m'avait dit la veille de sa mort : « La vie est trop longue. » Aussi je me demandai si Dieu est un Dieu personnel effectivement et directement responsable de tout ce qui arrive à chacun d'entre nous. Qui nous condamne à ces tourments ? Au temps ? À l'horreur hurlante de la naissance et à l'impossible oubli de la mort promise ? Pourquoi ? Parce que nous sommes

les anges déchus qui ont dit dans les Cieux « Le Ciel est grand ; de toute façon, il vaudrait mieux qu'il existe », et alors ce fut la chute ? Mais est-ce que je me rappelle, est-ce que vous vous rappelez avoir fait une chose pareille ?

Tout ce que je me rappelle, c'est que, avant de naître, c'était la félicité. Je me souviens réellement du sombre pullulement de béatitude de 1917 quoique je sois né en 1922 ! Les premiers de l'an succédaient aux premiers de l'an et tout n'était que félicité. Mais quand je jaillis de la matrice de ma mère, bleu, bébé bleu, on m'a crié « Réveille-toi », on m'a giflé et depuis lors, je n'ai pas arrêté d'être châtié, perdu pour de bon. Personne ne me giflait au temps de la félicité. Dieu est-il tout ? S'il est tout, alors c'est Lui qui m'a giflé. Pour des raisons personnelles ? Faut-il que je traîne ce corps en prétendant qu'il m'appartient ?

À Raleigh, un grand Sudiste aux yeux bleus m'a annoncé que l'on avait expédié mon sac à Winter Park, mon lieu de destination. « Dieu vous bénisse », ai-je dit à l'homme qui n'a pas eu l'air de très bien comprendre.

40

Ma mère, il n'y en a pas deux pareilles au monde, vraiment. M'a-t-elle porté pour avoir un petit enfant qui lui réchauffe le cœur ? Son souhait a été exaucé.

Elle était à présent à la retraite après avoir passé toute son existence (elle avait commencé à travailler à quatorze ans) à monter des chaussures dans les usines de la Nouvelle-Angleterre et, plus tard, de New York. Elle touchait sa pension de la sécurité sociale et habitait chez ma sœur mariée, faisant plus ou moins office de dame de compagnie, sans rechigner pour autant à jouer la bonne à tout faire, un travail tout à fait naturel pour elle. Canadienne française, elle était née en 1895 à Saint-Pacôme lors d'un voyage que sa mère, enceinte, faisait au Canada, venant de New Hampshire. Sa mère avait accouché de deux jumelles. Mais l'autre, la joyeuse petite sœur dodue était morte (Oh ! à quoi aurait-elle ressemblé ?) et ma grand-mère mourut aussi, de sorte que, d'emblée, l'avenir de ma mère se trouva compromis. Son père mourut en 98. Elle fut employée par divers oncles et tantes jusqu'à ce qu'elle rencontrât mon père qui s'insurgea contre la façon dont on la traitait. Après la

mort de celui-ci – moi je traînais la savate –, elle fit encore des ménages pour des parents bien que, au temps de sa splendeur (pendant la guerre, à New York), elle gagnât cent vingt dollars par semaine dans les fabriques de chaussures de Canal Street et de Brooklyn, et quand j'étais trop mal en point ou trop écœuré pour m'installer chez les amis en puissance d'épouse, je venais à la maison et elle m'entretenait intégralement pendant que j'écrivais mes livres (sans aucun espoir de les voir jamais éditer, juste pour l'amour de l'art). En 1949, mon premier roman me rapporta dans les mille dollars (d'à-valoir) mais les choses n'allèrent jamais bien loin. Ma mère vivait donc maintenant chez ma sœur, on la voyait devant la porte, dans la cour où elle vidait la poubelle, devant le fourneau pour faire cuire le rôti, devant l'évier à laver la vaisselle, en train de repasser ou de manier l'aspirateur, toujours guillerette. Maladivement méfiante, elle me mettait en garde contre Irwin et Julien, démons qui me conduiraient à la ruine, disait-elle (ce qui était probablement vrai), elle n'en était pas moins presque tout le temps débordante de gaieté. Tout le monde l'adorait. Mon père n'eut qu'une seule fois un motif de se plaindre de cette paysanne enjouée : le jour où elle l'agonit d'injures parce qu'il avait perdu tout son argent au jeu. Quand il mourut (à cinquante-sept ans) il dit à Mémère, comme mon neveu l'appelait (diminutif de *grand-mère*) : « Angie, je n'ai jamais compris quelle femme formidable tu es. Est-ce que tu me pardonneras jamais tout le mal que je t'ai fait, mes escapades, l'argent que j'ai joué, ces malheureux dollars avec lesquels j'aurais pu te payer je ne sais quels chapeaux ridicules ?

— Tu as toujours rapporté à la maison l'argent nécessaire pour la nourriture et le loyer, Emil.

— Oui, mais j'en ai perdu bien davantage sur les champs de course et aux cartes, sans compter tout ce que j'ai donné à des tas de feignants. Ah ! Et voilà que je vais mourir, je crois bien. Et toi tu travailles à l'usine de chaussures, et Jackie est là qui s'occupe de moi, et je ne mérite pas tout ça. C'est maintenant que je me rends compte de ce que j'ai gâché pendant toutes ces années... » Un soir, il me dit qu'il avait envie de cuisine chinoise, alors Mémère m'a donné cinq dollars et j'ai été à Chinatown par le métro pour acheter des cartons de plats chinois. Papa a tout mangé jusqu'au bout mais ensuite il a rendu (il avait un cancer du foie).

Quand on l'a enterré, ma mère a exigé un cercueil de luxe, ce qui m'a flanqué dans une rage noire, mais elle ne s'en est pas tenue là, elle a fait

transporter le corps du bon vieux dans le New Hampshire (ce coup-là, je ne me suis pas mis en rogne) pour qu'il soit inhumé aux côtés de son premier fils, Gérard, mon saint frère, de sorte qu'aujourd'hui, tandis que l'orage gronde sur Mexico où j'écris ces lignes, ils sont là-bas, tout près l'un de l'autre dans la terre, respectivement depuis trente-cinq et quinze ans, mais je ne suis jamais retourné sur leurs tombes, sachant que, en réalité, il n'y a là-bas ni papa ni Gérard, rien que putréfaction. Car si l'âme ne peut s'évader des corps, donnez le monde à Mao Tsé-toung.

41

Mais, là, je ne suis pas client. Dieu doit être un Dieu personnel, parce que j'ai appris des tas de choses qui n'étaient pas dans les livres. Quand j'étais à l'université de Columbia, tout ce qu'ils essayaient de m'apprendre, c'était Marx, comme si ça m'intéressait. Je séchais les cours et restais chez moi à dormir entre les bras de Dieu. (Ce que les matérialistes dialectiques appellent « tendances angéliques » et les psychanalystes « tendances schizoïdes ».) Demandez donc à mon frère et à mon père dans leurs tombes ce qu'ils pensent des tendances.

Je les vois tendre vers l'éternité, là où tout est restauré à jamais, où tout ce qu'on aime est véritablement fondu en une seule Essence. L'Unique.

Pour le réveillon de Noël, toute la famille se réunit devant la télé en buvant des martinis. Le pauvre petit Davey, le chat gris qui me suivait dans les bois de la Caroline du Nord lorsque je m'y enfonçais pour méditer en compagnie des chiens, qui se cachait au-dessus de moi dans un arbre et faisait tomber de temps à autre une branche ou une feuille pour que je le remarque, était maintenant un matou pelé, amateur de bamboches et de bagarres, même qu'il s'était fait piquer par un serpent. J'essayai de l'installer sur mes genoux mais il ne se souvenait plus de moi. (Il est vrai que mon beau-frère s'acharnait à le flanquer dehors.) Quant à mon vieux chien Bob qui me guidait dans la forêt le long des sentiers de minuit aux reflets blancs dans la nuit, il était mort. Je crois que Davey s'ennuyait de lui.

Je sortis mon carnet de dessin pour faire un croquis de Ma assoupie dans son fauteuil pendant la messe de minuit transmise de New York. Plus tard, j'ai montré son portrait à une amie. Elle a dit que ma mère faisait très

médiéval – des bras puissants, le visage endormi aux traits sévères, la sérénité de la foi.

Un jour, à Mexico, j'ai emmené chez moi cinq fumeurs de « thé » qui me vendaient la camelote, mais ils se révélèrent être des voleurs. Ils me chipèrent mon couteau scout pendant que j'avais le dos tourné. Je ne dis rien, bien que je m'en fusse aperçu. À un moment donné, le chef est resté trente secondes bien sonnées derrière moi sans ouvrir la bouche et l'idée m'est alors venue qu'il allait probablement me poignarder avec mon propre couteau afin de pouvoir retourner le logement tout à loisir pour mettre la main sur l'argent qui y était caché. Je n'avais même pas peur, je restais assis, indifférent, envapé. Quand enfin mes voleurs déguerpirent à l'aube, l'un d'eux exigea que je lui donne mon imperméable, un imper de cinquante dollars. Bien sûr, je répondis « Non », à haute et intelligible voix, ajoutant que ma mère me tuerait : « *Mi madre, pan !* » avec, à la clé, simulacre d'un coup de poing à la pointe du menton. Sur quoi l'étrange chef de bande s'exclama en anglais : « Tu as quand même peur de quelque chose ! »

Sur la véranda de la maison, il y avait mon vieux bureau à cylindre contenant mes manuscrits non publiés et le divan où je dormais. C'était triste de s'asseoir, l'œil fixe, devant ce vieux bureau. Tout ce que j'avais écrit là-dessus – quatre romans, d'innombrables rêves, des poèmes, des notes... Je m'aperçus soudain que je travaillais aussi dur que n'importe qui, alors qu'est-ce que j'avais à me reprocher, intérieurement ou pas ? Saint Paul dit dans l'Épître aux Corinthiens : *C'est pourquoi j'écris ces choses étant absent, de crainte que, présent, je n'use de rudesse car c'est pour édifier et non pour détruire que je dois me servir de l'autorité que Dieu m'a donnée.*

Quand je repartis après que Ma eut préparé une énorme et succulente dinde pour le réveillon de fin d'année, je lui annonçai que je reviendrais en automne afin de l'installer dans une petite maison bien à elle, supposant que le livre qui venait d'être accepté me rapporterait assez d'argent. Elle s'exclama, presque en larmes : « *Oui, Jean. Oh ! Oui, je voudrais ma petite maison à moi !* » Et lorsque je lui donnai le baiser d'adieu, elle ajouta : « Ne te laisse pas entraîner par ces bons à rien, à New York. » Parce qu'elle était convaincue que Garden avait juré ma perte, ainsi que mon père l'avait prédit je ne sais pour quelle raison : « Angie, dis à Jack que cet Irwin Garden cherchera un jour ou l'autre à le détruire. Hubbard aussi. Julien, lui, ça va. Mais Garden et Hubbard le détruiront. » Comment feindre d'ignorer

l'avertissement, puisqu'il l'avait proféré juste avant de mourir d'une voix calme et prophétique comme si j'étais une sorte d'important saint Paul ou même un Jésus entouré de Judas et d'ennemis dans le Royaume des Cieux ? « Ne les fréquente pas, reste avec la petite qui t'a envoyé les cigares ! » s'écria Ma, allusion à la boîte de cigares dont Ruth Heaper m'avait fait cadeau pour Noël. « Si tu les laisses faire, ils te détruiront. Ils ont un drôle d'air qui ne me plaît pas ! »

Or, c'est étrange, je retournai à New York emprunter deux cent vingt-cinq dollars à Irwin pour aller à Tanger rendre visite à Hubbard !

Terrible !

42

À New York, pendant ce temps, Irwin et Raphael posaient chez Ruth Heaper pour des photos inquiétantes, Irwin avec un sweater noir à col roulé, Raphael coiffé d'une casquette de gouape et Ruth (avec qui il faisait visiblement l'amour) en pyjama.

Dans le train qui roulait vers New York, je vis devant un cimetière une femme enceinte poussant une voiture d'enfant. Un monde !

La première chose que j'appris tandis que je déballais mes affaires dans la chambre de Ruth Heaper fut que *Life Magazine* allait nous photographier dans le magasin de graveur de Gérard Rose, à Greenwich Village, c'était Irwin qui avait organisé ça. Gérard Rose ne m'avait jamais porté dans son cœur et cette idée ne l'enthousiasmait pas du tout. C'était un type secret, cafardeux, aussi beau que Gérard Philipe, mais si pessimiste, si tourmenté que Hubbard, après avoir fait sa connaissance, eut ce commentaire : « Je nous vois tous les deux dans un bar à l'arrivée des Mongols à New York – Gérard, la tête entre les mains, disant : Des Tartares partout ! »

Mais naturellement je l'aimais bien et quand, enfin, mon livre fut publié, cet automne, il me lança : « Oh oh ! Le Playboy de la Beat Generation ! Tu veux t'acheter une Mercédès ? » (comme si j'en avais les moyens à l'époque, ou même maintenant).

Donc, pour les opérateurs de *Life*, je bus, je m'envapai, je me peignai et me fis photographier debout sur la tête. « Dites à tout le monde que c'est la meilleure façon de se passer du docteur. » Ils ne rirent même pas. Ils firent

d'autres photos de Raphael, d'Irwin, de Simon et de moi assis par terre, nous interviewèrent, prirent des notes, partirent en nous invitant à une soirée et ne publièrent jamais ni les photos ni les papiers. Le bruit court que le plancher de la salle des chutes de *Life Magazine* disparaît sous un bon pied de « Visages perdus ». Cela n'était pas de nature à détruire mes potentialités d'artiste et d'écrivain, mais c'était une effrayante perte d'énergie et, en un sens, une sale blague.

43

Oui, ce n'était encore que le début mais les choses étaient toujours affreusement drôles en ce temps-là. Ainsi, Raphael se faisait de l'argent en peignant au ripolin une fresque sur le mur d'un bar, au coin de la 14^e Rue et de la 8^e Avenue, tenu par de gros gangsters italiens armés de pétards. Vêtus d'amples complets, ils faisaient cercle autour de Raphael en train de broser d'énormes singes.

— Plus je regarde, plus ça me plaît, s'exclama un truand, et de se précipiter sur le téléphone qui sonnait, pour noter un pari sur une fiche qu'il glissa dans la coiffe de son chapeau.

Le barman n'était pas aussi catégorique.

— Je ne sais pas trop. J'ai l'impression que Raphael ne sait pas où il veut en venir.

Raphael fit volte-face, le pinceau en bataille.

— Écoutez voir, les gars ! La beauté, vous n'y connaissez rien ! Vous n'êtes qu'une bande de gros durs qui se demandent où la beauté se cache ! Elle se cache en Raphael.

Ils s'enquérèrent avec une vague inquiétude :

— Pourquoi en Raphael ?

Ils se grattent sous les bras, repoussent leurs chapeaux en arrière et continuent de prendre des paris au téléphone.

Assis devant un verre de bière, je me demande ce qui va se passer. Mais Raphael se met à les incendier et je vois soudain qu'il aurait fait un merveilleux gangster, le gangster le plus convaincant de New York ou même de la mafia tout entière.

— Regardez cette peinture : elle est la beauté.

— Est-ce que je suis dedans ? fait Rocco, le barman, en levant angéliquement les yeux vers la fresque pour faire rire les autres.

— Bien sûr que oui ! Tu es le singe du bout, le noir. Ce qui manque, ce sont des cheveux blancs.

Raphael plonge son pinceau dans un seau de peinture blanche et le voilà qui asperge la tête du singe d'une cataracte de blanc.

— Eh ! s'écrie Rocco, franchement étonné. Je n'ai pas les cheveux blancs. Ils ne sont même pas longs.

— Si, maintenant que j'en ai décidé ainsi, j'ai décrété que tu es la Beauté Velue.

Et Raphael barbouille toute sa fresque de peinture blanche, la bousille complètement en souriant de son étroit sourire, comme s'il refoulait le grand rire qui lui remplit la gorge. Là, je l'ai réellement aimé parce que les gangsters ne lui faisaient pas peur, en fait il en était un lui aussi et les gangsters le savaient.

Sur le chemin de l'appartement de Ruth où nous devons manger des spaghetti, il me lança avec colère :

— Je crois que je vais laisser tomber la poésie. C'est une combine qui ne mène nulle part. Je veux me saouler avec des nanas sur ma terrasse, je veux une villa à Capri ou en Crète, je ne veux pas être forcé de discuter avec des corniauds de joueurs et de voyous, je veux connaître des comtesses et des princesses !

— Un fossé, tu veux, des douves !

— Un fossé en forme de cœur, comme Dali. Quand je rencontrerai Kirk Douglas, je ne veux pas avoir à m'excuser.

À peine arrivé chez Ruth, il se met à l'ouvrage, il jette dans une friteuse des crustacés en conserve, fait cuire des spaghetti, y verse les coquillages, touille le tout, prépare une salade, allume une bougie et ça fait un parfait souper italien de pâtes aux fruits de mer. Surgissent des chanteurs d'opéra d'avant-garde qui se mettent à entonner avec Ruth Erickson de jolies mélodies de Blow et Purcell. Raphael voudrait bien embrasser Ruth Heaper, mais comme je suis présent il va se chercher une fille au bar de Minetta Lane, une boîte à la clientèle mixte, noire et blanche, qui n'existe plus à présent.

Le lendemain, Simon, Raphael et moi nous nous entassons dans un bus sous la houlette d'Irwin pour aller à Rutherford, dans le New Jersey, rendre visite au vieux William Carlos Williams, le grand poète américain du siècle.

C'est un médecin généraliste, son bureau est le cabinet même où, quarante ans durant, il a examiné ses patients et réuni la matière de beaux poèmes à la Thomas Hardy. On lui lit nos textes, poésie et prose, tandis qu'il regarde fixement la fenêtre. Il s'ennuie. Qui ne s'ennuierait à soixante-douze ans ? Il est encore grand et mince, l'allure juvénile. A la fin, il va chercher une bouteille de vin à la cave pour nous dérider ! « Continuez d'écrire comme ça », me dit-il. Il est emballé par les poèmes de Simon. Par la suite, il dira dans un article que Simon est vraiment le plus intéressant des jeunes poètes d'Amérique. (Simon écrit des vers comme : « La bouche d'incendie verse-t-elle autant de larmes que moi ? » ou « J'ai une étoile rouge sur ma cigarette. »)

— Mais, comme de juste, c'est Irwin, originaire de la localité voisine de Paterson, que le Dr Williams préfère en raison de ses hurlements tonitruants uniformément grandioses, qui échappent en un sens à la critique (comme Dizzy Gillespie à la trompette : tous deux s'expriment en vagues de pensée, pas en phrases). Laissez Irwin ou Dizzy s'échauffer et les murs s'écroulent, en tout cas ceux de votre pavillon auditif. Irwin parle des larmes dans une grande plainte éplorée, le EH Williams est assez vieux pour le comprendre. C'est une rencontre historique : quand finalement nous lui demandons, minables poètes que nous sommes, un dernier conseil, il se lève, se plante devant les rideaux de mousseline du living et, contemplant les autos qui passent dans la rue, il déclare :

— *Il y a des tas de salauds dehors.*

Je n'ai cessé de m'interroger depuis sur le sens de cette phrase.

J'ai passé le plus clair du temps à bavarder avec sa femme, une charmante vieille dame de soixante-cinq ans, qui m'expliquait combien son mari était beau dans sa jeunesse.

Voilà un homme pour vous.

Harry Garden, le père d'Irwin, est venu nous prendre chez le Dr Williams pour nous conduire en voiture chez lui, à Paterson, où on doit dîner et parler longuement de poésie. Il est poète lui aussi (il publie plusieurs fois par an de mélancoliques poèmes d'amour aux rimes irréprochables dans le *Times* et

dans *Tribune*). Mais c'est un fondu du calembour.

À peine entré chez le Dr Williams, il s'écrie : « Vous buvez du vin ? Quand mon verre est plein je le vide et quand il est vide je le plains... ah ! ah ! ah ! » Ce qui n'est pas tellement mauvais comme jeu de mots. Mais Irwin m'adresse un regard consterné comme s'il vivait une impossible scène sociale à la Dostoïevsky. « Une cravate avec des taches de graisse peintes à la main, ça vous tenterait ? »

Harry Garden, qui a dans les soixante ans, est professeur de collège et il approche de la retraite. Il a des yeux bleus et des cheveux d'un roux pâle comme Léonard, son fils aîné, qui est avocat, alors qu'Irwin a les cheveux et les yeux noirs de Rebecca, sa ravissante mère, morte depuis, et qui a inspiré certaines de ses œuvres.

Harry roule allègrement, déployant dix fois plus d'énergie que des garçons qui pourraient être ses petits-fils. On s'installe dans sa cuisine décorée de papier peint aux motifs tourbillonnaires et je me givre au pinard tandis qu'il lit et fait des astuces en buvant du café. Puis on gagne son bureau et je commence à déclamer cet absurde poème tiré par les cheveux que j'ai écrit à Mexico, plein de grognements, de *grrrr* et de *frrrrt* pour décrire le bruit de la rue.

Raphael s'écrie : « Mais ce n'est pas de la poésie ! » Le vieux pose sur nous son regard bleu débordant de sincérité et dit :

— C'est la bagarre, les enfants ?

Je repère le bref coup d'œil d'Irwin. Simon est neutre, au Paradis.

La bagarre avec Raphael le gangster se prolonge dans le bus qui nous ramène à New York, je saute dedans, je paye ma place, Simon aussi (Irwin est resté chez son père) mais Raphael hurle : « Je n'ai pas d'argent, pourquoi tu ne payes pas pour moi, Jack ? » Je refuse. Simon banque – c'est l'argent d'Irwin – et Raphael se met à m'engueuler, disant que je suis un sale pingre de Kanook. Quand on arrive à l'Amirauté, je suis pratiquement en larmes.

— Tout ce que tu fais, répète-t-il, c'est de cacher de l'argent sous ta beauté, ça te rend laid. Tu mourras en serrant ton fric dans ton poing et tu demanderas pourquoi les Anges ne t'emportent pas là-haut !

— Si tu n'as pas d'argent, toi, c'est parce que tu passes ton temps à le dépenser.

— Oui ! Je le dépense ! Et pourquoi pas ? L'argent est mensonge alors que la poésie est vérité. Est-ce que je peux payer mon ticket de bus avec de la

vérité ? Est-ce que le chauffeur comprendrait ? Non ! Parce qu'il est comme toi, Duluoz, c'est un sale grippe-sou, le cochon, il a les fesses à zéro et de l'argent planqué dans ses chaussettes de prisunic. Tout ce qu'il veut c'est MOURIR !

J'aurais pu lui rétorquer pas mal d'arguments. Pourquoi a-t-il gaspillé son fric en prenant l'avion alors qu'il aurait pu rentrer du Mexique avec nous dans la même guimbarde, par exemple, mais je ne peux rien faire d'autre que d'essuyer mes yeux pleins de larmes. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'il a raison, que tout a été dit et que tout a été fait, que nous avons tous donné notre bel argent pour nos funérailles – Oh ! Tous les enterrements qui m'attendent et pour lesquels il faudra que je mette une cravate ! L'enterrement de Julien, l'enterrement d'Irwin, l'enterrement de Simon, l'enterrement de Raphael, l'enterrement de Ma, l'enterrement de ma sœur – et j'ai déjà mis une cravate et cafardé en regardant la terre à celui de mon père ! Fleurs et enterrements, affaissement des épaules carrées... Finies les semelles qui sonnent allègrement sur un trottoir menant quelque part, plus qu'une lugubre bataille dans la tombe comme dans un film français, la croix ne peut même pas rester plantée debout dans cette soie et cette merde... Ô Talleyrand !

— Raphael, il faut que je te dise que je t'aime (information portée avec chaleur, le lendemain, à la connaissance d'Irwin en présence de Simon qui en vit toute l'importance). Mais ne me casse pas les pieds avec l'argent. Tu affirmes tout le temps que tu n'en as pas besoin, mais c'est la seule chose que tu désires. Tu es esclave de l'ignorance, ça au moins, je veux bien l'admettre. Mais je t'aime.

— Tu peux le garder, ton argent, je vais partir pour la Grèce et j'aurai des visions. Les gens me donneront du fric et je le gaspillerai. Je dormirai sur le fric. Je transformerai mes rêves en argent.

Il neigeait. Raphael m'accompagna chez Ruth Heaper où nous étions en principe attendus pour dîner et il lui narra notre entrevue avec William Carlos Williams. Je remarquai l'étrange regard de Ruth. Erickson avait le même.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Dans sa chambre, ma bien-aimée Ruth m'explique alors que son psychanalyste lui a conseillé de me flanquer à la porte et de me dire de me trouver une piaule, parce que notre cohabitation ne vaut rien ni pour sa psyché ni pour la mienne.

— C'est que cet enfoiré veut te baiser lui-même.

— Baiser est le mot juste. Il m'a dit que tu profites de moi, que tu es irresponsable, tu me fais du mal, tu te saoules, tu amènes des copains ivres à n'importe quelle heure de la nuit – je ne peux pas me reposer.

J'emballe mes affaires et je sors avec Raphael dans la tempête de neige qui souffle de plus en plus fort.

Cette histoire l'a rendu triste, maintenant. Il m'embrasse sur les deux joues quand nous nous séparons (il va dîner chez une fille) en disant : « Pauvre Jack ! Pardonne-moi, Jackie. Moi aussi je t'aime ! »

Et je me retrouve seul dans la neige. Alors, je vais chez Julien, on se poivre encore un coup en regardant la télé. Au bout du compte, Julien se fiche en rogne, il déchire ma chemise, mon maillot de corps même, l'arrache et je m'endors par terre dans le living, fin saoul pour ne me réveiller qu'à midi.

Le lendemain, je prends une chambre au Mariton, un hôtel de la 8^e Rue, et je commence à taper le manuscrit que j'ai écrit à Mexico, proprement, à double interligne, pour mon éditeur. Il y a des milliers de dollars enfouis dans ce tas de papiers.

45

Je descends au drugstore au coin de la 5^e Avenue avec les dix dollars qui me restent pour acheter un paquet de pipes, avec dans l'idée de faire plus tard l'emplette d'un poulet rôti que je mangerai cette nuit en tapant (c'est Ruth Heaper qui m'a prêté sa machine).

— Comment ça va à Glacamora ? me demande le préposé. Vous habitez le secteur ou dans l'Indiana ? Vous savez ce que le vieux con a dit quand il a cassé sa pipe...

De retour dans ma chambre, j'ai constaté qu'il m'avait rendu la monnaie sur cinq dollars au lieu de dix. Le coup fourré classique. Je redescends, mais le gars avait fini son service et le patron me regarde d'un air soupçonneux.

— Votre employé m'a empilé. Je n'ai pas envie de faire d'histoires mais je veux mon argent. J'ai faim !

Je n'en ai jamais revu la couleur. Je suis remonté taper en me contentant de boire du café. Plus tard, j'ai appelé Irwin qui m'a conseillé de téléphoner à la copine de Raphael, peut-être que je pourrai m'installer chez elle : elle en a

déjà marre de lui.

— Pourquoi en a-t-elle marre ?

— Parce qu'il passe son temps vautré sur le divan à répéter : Nourris Raphael ! Tu te rends compte ? Je crois que tu lui plairas. Sois brave... appelle-la.

Je l'ai appelée, Alyce Newman, c'était son nom, je lui ai expliqué que j'avais faim, que je l'attendais chez Howard Johnson dans la 6^e Avenue, est-ce qu'elle me paierait deux frankfurters ? Elle a répondu banco, qu'elle était petite, blonde et porterait un manteau rouge. À huit heures, elle est entrée dans la boutique.

Elle m'a payé les hot-dogs que j'ai aussitôt engloutis. Je l'avais déjà détaillée. Je lui ai dit :

— Vous ne pourriez pas me permettre de rester chez vous ? J'ai plein de trucs à taper et ils m'ont escroqué dans un drugstore tout à l'heure, ils m'ont refait de tout mon argent.

— Si vous voulez.

46

Ainsi débuta ce qui fut peut-être ma plus belle aventure amoureuse, car Alyce était un personnage intéressant, c'était une juive, une petite bourgeoise élégante, l'air triste, et qui était à la recherche de quelque chose. Le type polonais 100 pour 100, des jambes de paysanne, les fesses basses, les cheveux (blonds) roulés en macarons, des yeux mélancoliques au regard plein, de compréhension. Elle est plus ou moins tombée amoureuse de moi. Mais seulement parce que je ne me suis pas véritablement imposé à elle. Quand, à deux heures du matin, je lui réclamais des œufs au bacon et de la compote de pommes, elle me les préparait avec joie parce que je le lui avais demandé d'un cœur sincère. Sincère ? En quoi le « Nourris Raphael » était-il insincère ?

Cette brave Alyce (vingt-deux ans) me dit quand même :

— Je suppose que tu vas devenir une grande idole littéraire et que tout le monde te bouffera, alors il faut que tu me laisses te protéger.

— Comment fait-on pour bouffer les idoles littéraires ?

— En les harcelant. On les grignote, on les grignote jusqu'à ce qu'il n'en

reste plus rien.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai lu des livres, j'ai connu des écrivains. Moi-même j'écris un roman... tu veux que je t'en lise un chapitre ?

D'un coup d'un seul, j'étais dans un paisible foyer, sous la lampe, avec une fille calme qui, c'était visible, se révélerait une lionne au lit, mais Seigneur !
Je n'aime pas les blondes !

— Je n'aime pas les blondes, je lui dis.

— Peut-être que tu m'aimeras, moi. Tu veux que je me teigne ?

— Les blondes ont une personnalité molle. J'ai des existences futures en masse pour affronter cette mollesse...

— Pour le moment, tu as envie de brutalité ? En réalité, Ruth Heaper n'est pas aussi formidable que tu le crois, après tout ce n'est qu'une grande bringue maladroite qui ne sait pas quoi faire.

J'avais une compagne et plus encore, je m'en suis rendu compte le soir où je me suis saoulé au White Horse (Norman Mailer installé au fond discourait sur l'anarchie, une chope de bière à la main, bon Dieu est-ce qu'on nous donnera de la bière quand il y aura la Révolution ?). J'étais noir et voilà que s'amène Ruth Heaper qui promenait le chien d'Erickson et elle entreprend de me convaincre de passer la nuit chez elle.

— C'est que j'habite avec Alyce, à présent...

— Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Tu m'as dit que ton toubib t'avait conseillé...

— Viens !

Seulement, il se trouve qu'Alyce rapplique au White Horse dont elle m'expulse de force, presque en me tirant par les cheveux, elle me fourre dans un taxi et on rentre chez elle, d'où je conclus qu'elle ne laissera personne lui piquer son jules, quel que soit l'intéressé.

J'étais tout fier. Pendant tout le trajet j'ai chanté *I'm a fool* de Sinatra tandis que le taxi filait le long des quais où étaient amarrés des navires de haute mer.

On était des amants merveilleusement sains, Alyce et moi. Elle ne voulait qu'une chose, être heureuse, et elle faisait tout ce qui était en son pouvoir

pour me rendre heureux aussi, et c'était suffisant.

— Tu devrais connaître plus de juives. Les juives ne se contentent pas de t'aimer, elles t'apportent du pain bis et du beurre avec le café du matin.

— À quoi ressemble ton père ?

— Il fume le cigare...

— Et ta mère ?

— Elle fait des napperons de dentelles pour le salon.

— Et toi ?

— Je ne sais pas.

— Comme ça, tu vas devenir une grande romancière ? Qui prends-tu pour modèles ?

Tous ses modèles étaient faux. N'empêche que j'étais sûr qu'elle pourrait réussir, qu'elle pourrait être la plus grande femme écrivain du monde mais je crois, je suppose, qu'en définitive, ce qu'elle voulait c'était quand même avoir des bébés. Elle était adorable. Je l'aime encore aujourd'hui.

On est restés ensemble un temps fou, des *années*. Julien l'appelait la même Extase. Les circonstances firent en sorte que Barbara Lipp, la meilleure amie d'Alyce, tomba amoureuse d'Irwin Garden. Irwin m'avait conduit dans un havre. Et dans ce havre je faisais l'amour avec Alyce mais, après, je passais dans l'autre chambre dont je laissais en permanence la fenêtre ouverte et le radiateur éteint et je dormais dans mon sac de couchage. C'est de cette façon que je me suis débarrassé de la toux tuberculaire que j'avais ramenée du Mexique. Je ne suis pas si fou que ça (c'est ce que disait tout le temps ma mère).

48

Les fameux deux cent vingt-cinq dollars en poche, Irwin m'accompagne d'abord au Rockefeller Center où je vais retirer mon passeport. Après on ira se balader en parlant un peu de tout comme à l'époque du collège.

— Alors, tu vas à Tanger pour voir Hubbard ?

— Ma mère prétend qu'il me détruira.

— Oh, peut-être qu'il essaiera mais il n'y arrivera pas, c'est comme moi.

Il pose sa joue contre la mienne et se met à rire. Sacré Irwin !

— Et tous les gens qui cherchent à me détruire, moi ? Mais je me penche

au-dessus du pont.

— Quel pont ?

— Le pont de Brooklyn. Le pont qui enjambe le fleuve Passaic à Paterson. Même ton pont sur le Merrimac plein de rires déments. N'importe quel pont. Je me penche n'importe quand sur n'importe quel vieux pont. Un négro qui appuie sa tête sur la cuvette d'un lavatory de la 7^e Avenue ou quelque chose comme ça. Je ne me bats pas avec Dieu.

— Qui est Dieu ?

— Un grand radar dans le ciel, j'imagine, ou des yeux morts qui voient.

Il citait un poème de jeunesse, « Des yeux Morts Voient ».

— Qu'est-ce qu'ils voient, les yeux morts ?

— Tu te rappelles cette grande bâtisse qu'on a remarquée dans la 34^e Rue un matin qu'on était défoncés ? On disait qu'il y avait un géant à l'intérieur.

— Oui... Avec « les pieds qui dépassaient. Ça remonte loin.

— Eh bien, les yeux morts voient ce Géant, rien que ça, à moins que l'encre invisible ne soit déjà invisible et que le Géant lui-même ne soit parti.

— Alyce, elle te plaît ?

— Elle est au poil.

— D'après elle, Barbara est amoureuse de toi.

— Oui, je crois bien.

Il n'aurait pas pu avoir l'air plus embêté.

— J'aime Simon, reprit-il, et je n'ai aucune envie de me marier avec une grosse juive qui m'engueulera pour que je fasse la vaisselle. – Oh ! regarde la sale gueule qui vient de passer.

Je me retournai et vis une dame qui s'éloignait.

— Une sale gueule, pourquoi ?

— Elle avait une expression de mépris et de désespoir, elle est partie à jamais.

— Est-ce que Dieu ne l'aime pas ?

— Relis donc Shakespeare ou ce que tu voudras, tu tombes presque dans la sensiblerie.

Mais il disait cela avec indifférence. Il regardait autour de lui. « Regarde qui vient là. »

C'était Barbara Lipp qui agita le bras dans notre direction et s'approcha de nous.

Brève conversation. On me délivra mon passeport et nous repartîmes à pied

en bavardant. À l'angle de la 4^e Avenue et de la 12^e Rue, nous croisâmes encore Barbara par le plus grand des hasards mais c'était vraiment très étrange. Elle nous fit signe.

— Eh bien, ça fait la seconde fois que je tombe sur vous aujourd'hui, dit-elle.

Le portrait craché d'Irwin, même œil noir, mêmes cheveux noirs, même voix grave.

— Nous cherchons le géant terrassé.

— Quel géant terrassé ?

— Un grand géant merdeux.

Et ils se lancent soudain tous les deux dans une grande conversation en yiddish (dont je ne comprends pas un mot) en rigolant – en gloussant, plutôt. Ah, ces oisives de Manhattan !

49

Vendredi. Une miteuse agence yougoslave m'a remis mon billet. J'embarque sur le *Slovenia* qui lève l'ancre dimanche.

Samedi matin, je fais irruption chez Julien, avec des lunettes de soleil parce que j'ai une gueule de bois qui se porte sur mes yeux, et une écharpe autour du cou à cause de ma toux. Je suis en compagnie d'Alyce, on vient faire notre dernière balade sur les quais de l'Hudson où on a vu la proue immense et effilée du *Liberté* et du *Queen Elizabeth* prêts à cingler vers Le Havre. Julien me regarde et s'exclame : « Fernando ! »

Il veut parler de Fernando Lamas, l'acteur mexicain. « Fernando, le vieux cabot international ! Tu vas enquêter à Tanger sur les musulmanes, hein ? » Nessa rassemble les gosses, c'est le jour de congé de Julien, on se rend tous au port, j'organise une réception d'adieu dans ma cabine, une cabine à deux couchettes pour moi tout seul puisque personne n'embarque jamais à bord d'un bateau yougoslave, sauf les espions et les conspirateurs. Émerveillement d'Alyce à la vue des mâts et du soleil sur les eaux du port. Julien n'a qu'une idée en tête : escalader le beaupré avec les mômes. Pendant ce temps, je prépare les verres dans ma cabine qui a déjà de la gîte du fait qu'on commence par charger le fret à bâbord. Le pont est de guingois. La douce Nessa a un cadeau d'adieu pour moi, *Danger à Tanger*, un mauvais roman

français où des Arabes bombardent à coup de briques le consulat britannique. Les hommes d'équipage ne comprennent même pas l'anglais, ils ne parlent que le slovène, ce qui ne les empêche pas de jeter à Nessa et à Alyce des coups d'œils péremptaires comme s'ils étaient capables de s'exprimer dans n'importe quelle langue. Avec Julien, on emmène les gamins assister aux opérations de chargement.

Imaginez – devoir voyager à travers le temps au fil des jours de votre vie avec votre propre visage et le faire ressembler à votre propre visage ! Fernando Lamas, en vérité ! Le pauvre Julien moustachu porte le sien sinistrement, interminablement, quoi qu'on puisse dire – philosophe ou pas. Tresser ce masque de sang et lui imprimer votre ressemblance pendant que votre foie gonfle, que votre cœur cogne, ce serait suffisant pour que Dieu pleure et s'écrie : « Mes enfants sont tous des martyrs et je veux leur rendre une totale sécurité ! D'abord pourquoi les ai-je créés, parce que j'ai eu envie de voir un film de chair ? » Les femmes enceintes et souriantes n'imaginent pas cela. Dieu qui est tout, le Déjà Ainsi, Celui que j'ai vu sur le mont de la Désolation, est aussi une souriante femme enceinte qui ne peut imaginer cela. Dois-je m'insurger contre la manière dont Clark Gable a été malmené à Shanghai, Gary Cooper à High Noon Town, ou dont je suis poussé à la folie par les vieilles routes collégiales perdues sous la lune, ah, clair de lune, clair de lune, clairdelunisez-moi ça clair de lune – Clairdelunisez-moi la clarté lunaire, adamantinisez-vous.

Julien continue de pincer les lèvres, Nessa exhibe des joues aux pommettes hautes sous seing privé, Alyce fait « Hum », tristesse échevelée, et même les enfants meurent. Fernando le Philosophe voudrait pouvoir dire à Julien quelque chose à transmettre à tout le monde par Fil Universel. Mais les arrimeurs de l'Étoile rouge yougoslave s'en balancent, du moment qu'ils ont du pain, du vin et des femmes. Bien que, peut-être, collés au mur, ils foudroient du regard Tito quand il passe. C'est cette nécessité de garder chaque jour votre visage vôtre, vous risquez de le laisser choir (comme Irwin essaie de le faire), mais à la fin une question angélique vous remplira d'étonnement. Nous mélangeons des breuvages de délire, Julien et moi, nous les buvons, au crépuscule il part avec Nessa et les gosses, ils descendent l'échelle de coupée, je reste inconscient sur ma couchette avec Alyce, à onze heures du soir le steward yougoslave frappe à ma porte et dit : « Vous demeurez à bord ? D'accord ? » et il disparaît pour se saouler à Brooklyn

avec l'équipage. Nous nous réveillons à une heure du matin, Alyce et moi, dans les bras l'un de l'autre au fond de cet effrayant navire. Un unique homme de garde dans la coursive. Tout le monde est en train de boire dans les bars de New York.

Je dis à Alyce : « On se lève, on se débarbouille et on prend le métro. On ira joyeusement prendre une bière dans le West End. » Mais qu'y a-t-il dans le West End sinon la mort ?

Alyce veut m'accompagner en Afrique. Nous nous habillons, nous descendons la passerelle la main dans la main, nous suivons le môle désert et traversons des places démesurées où grouille la pègre de Brooklyn. J'étreins dans mon poing une bouteille de vin en guise d'arme.

Je n'ai jamais vu quartier plus dangereux que les ensembles construits derrière le quai de Bush Terminal.

Nous atteignons enfin Borough Hall et nous plongeons dans le métro qui nous conduit directement à l'angle de la 110^e Rue et de Broadway d'où nous gagnons le bistrot où officie mon barman favori, Johnny.

Je commande du bourbon et du whisky. J'ai la vision de visages hagards, visages effroyables, sépulcraux, défilant l'un après l'autre dans le bar du monde, mon Dieu, c'est un train, un train sans fin qui roule sans fin vers le cimetière. Que faire ? J'essaie de dire à Alyce :

— Je ne vois rien qu'horreur et terreur... partout...

— C'est parce que tu as trop bu, tu es malade.

— Mais que faire avec l'horreur et la terreur qui m'entourent ?

— Dors, ça te passera, mon vieux.

— Le barman m'a adressé un regard d'une désolation totale – comme si j'étais mort.

— Tu l'es peut-être.

— Parce que je te quitte ?

— Exactement.

— C'est bien l'explication stupidement solipsiste qu'une femme peut donner de l'horreur partagée...

— Partageons en frères.

Le train sans fin dans le Cimetière sans fin, rempli de cafards, roule, roule dans le regard avide et ensorcelé de Johnny le Barman. « Tu ne vois pas, Johnny, que nous sommes tous voués à la perfidie ? »

Et j'ai soudain compris que je fabriquais des poèmes à partir de rien du

tout, comme toujours. Si j'étais une calculatrice Burroughs je ferais encore danser les chiffres pour moi. Tout, tout, pour la tragédie.

Et la pauvre Alyce ne comprenait pas le goy que j'étais.

Passons à la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Tanger, la France et Londres

Quelle image extravagante, peut-être celle de l'Américain type qui se ronge les doigts sur un navire en se demandant où aller réellement, que faire ensuite. Subitement, j'ai compris que je n'avais plus nulle part où aller.

Mais c'est au cours de ce voyage que ma vie prit son grand virage, une « volte-face totale » comme je l'ai écrit plus haut, passant d'un goût merveilleusement juvénile de l'aventure à un écœurement complet quant à l'expérience du monde en tant que telle, une *révulsion* dans tous les sens du terme. Et le premier signe de cette révulsion s'était manifesté, ainsi que je l'ai dit, au cours des deux mois de consolante solitude et de rêves que j'avais passés sur la montagne de la Désolation, avant l'épisode mexicain, puis j'avais retrouvé mes amis et les vieilles aventures, on l'a vu, et ce n'était plus aussi « délicieux » mais maintenant j'étais à nouveau seul. Alors j'éprouvai le même sentiment. Évite le Monde, il n'est que poussière et poids mort, il est au bout du compte dépourvu de signification. Mais que faire ? Et je me retrouvais là, en pleine mer, inexorablement poussé vers de nouvelles « aventures ». En vérité, ce fut à Tanger après une surdose d'opium que le déclic eut vraiment lieu et ce fut le virage. En l'espace d'une minute. Mais auparavant une autre expérience, une expérience maritime, avait, présage de mauvais augure, instillé la peur du monde en moi : une terrible tempête venue du Nord, des janviers et des pléniaires d'Islande et de la baie de Baffin qui s'abattit sur notre C-4. Pendant la guerre j'avais navigué dans les eaux arctiques mais seulement en été. Cette fois, mille milles plus au Sud, dans le vide lugubre des mers de janvier, des embruns gris, des lames hautes comme des maisons fondirent sur nous, des rivières se creusaient sous l'étrave, labourant le sillage. Furieuses et hurlantes ténèbres blakéennes, tonnerre des coups de boutoir, le navire ballotté, ruisselant, malade, qui saute comme un grand bouchon, pour rien, dans le désert en folie. La vieille connaissance bretonne de la mer que j'ai encore dans le sang frémit alors. Quand je vis la grise hécatombe de ces murailles liquides qui se succédaient sur des milles et des milles, mon âme hurla POURQUOI NE SUIS-JE PAS RESTÉ CHEZ MOI ? Mais il était trop tard. La troisième nuit, le tangage était tel que les Yougoslaves eux-mêmes se blottirent dans leurs oreillers et couvertures. Jusqu'au matin, la

cuisine fut en délire, les casseroles dégringolaient à grand bruit, pourtant elles avaient été assujetties. Entendre la Cuisine hurler de peur, voilà de quoi remplir un marin d'effroi. Au début, le steward avait disposé la vaisselle sur une nappe humide (le potage n'était évidemment pas servi dans des assiettes à soupe mais dans des bols profonds) mais même cette précaution était désormais insuffisante. Les hommes au surôit détrempe oscillaient sur leurs genoux en mastiquant des biscuits. Sur le pont où j'étais monté un instant, on risquait d'être précipité par-dessus le bastingage droit sur les remparts liquides, vlan ! Les camions qui y étaient arrimés geignaient, ils brisèrent les câbles qui les retenaient et se fracassèrent partout. C'était une tempête biblique semblable à un ancien rêve. Le soir, dans ma frayeur, je priai Dieu qui en ce moment de terreur frappait toutes les âmes à bord pour une raison connue de lui seul. Dans mon semi-délire, je crus voir une échelle d'une blancheur de neige descendre du ciel. Je vis Stella Maris scintiller sur la Mer comme une statue de la Liberté. Je songeais à tous les marins noyés. Oh ! l'accablante pensée, des Phéniciens vieux de trois mille ans aux pauvres petits adolescents d'Amérique de la dernière guerre (avec certains desquels j'avais navigué tout tranquillement). Les nappes d'eau d'un intense vert bleu qui s'abîment au milieu de l'océan avec leurs détestables motifs d'écume, c'est trop, trop à en étouffer, trop à en vomir même si l'on ne voit que la surface – et en dessous les milles et les milles froids du gouffre – tangage, roulis, fracassement, martèlement, tournoiement – pas un visage en vue ! Nouvel assaut ! Esquivé ! Le bateau (pas plus long qu'un Village) plonge dans la lame, les hélices folles barattent furieusement le vide, la coque tremble, une gifle, l'étrave se redresse, il pique du nez, les hélices rêvent très loin sous la surface, le navire n'a pas gagné trois mètres – c'est ainsi. Comme le gel sur ta face, comme la bouche froide des ancêtres, comme du bois qui craque dans la mer. Pas même un poisson en vue. C'est la tonnante jubilation de Neptune et son vent divin annuleur d'hommes. « Je n'avais rien d'autre à faire que rester chez moi, tout laisser choir, trouver une petite maison pour Ma et moi, méditer, vivre tranquille, lire au soleil, boire du vin sous la lune avec mes vieilles frusques, caresser mes animaux, dormir en faisant de beaux rêves – Et voilà le *pétrin* où je me suis fourré ! Oh ! Merde ! » (« Pétrin » est un mot français du XVI^e siècle). Mais Dieu décida de nous laisser la vie : à l'aube, le capitaine vira de bord pour s'éloigner peu à peu de la tempête, puis il mit à nouveau cap à l'est, cap sur l'Afrique et les étoiles.

J'ai le sentiment de m'être mal expliqué, mais il est trop tard, le doigt traversa la tempête et la tempête fut.

Suivirent dix jours paisibles, le vieux cargo poussif ahanant à travers la plus sereine des mers sans paraître arriver nulle part, je lisais un livre sur l'histoire du monde, je prenais des notes et faisais les cent pas sur le pont la nuit. (Avec quelle insouciance parle-t-on de la flotte espagnole qui sombra dans la tempête au large de l'Irlande, fichtre !) (ou même d'un petit pêcheur galiléen noyé pour l'éternité). Pourtant, si pacifique et simple que fût le fait de lire un ouvrage traitant de l'histoire universelle dans une cabine confortable glissant sur une mer confortable, tout suscitait en moi cette atroce répulsion – les actes démentiels accomplis au cours de l'histoire humaine, même avant nous, assez pour faire pleurer Apollon, assez pour qu'Atlas laisse tomber son fardeau, mon Dieu ces massacres, ces purges, les dîmes extorquées, les voleurs pendus, les bandits nommés empereurs, les sots prétorianisés, les gens assommés à coups de bancs, les bivouacs de nomades attaqués par les loups, les dévastations de Gengis Khan – têtes éclatées à la bataille, femmes violées dans la fumée, enfants livrés aux étrivières, poignards levés, os dispersés – Erreurs, erreurs partout ! L'odeur des vieux établissements humains, leur vaisselle, leurs monceaux de détritrus – Les Cardinaux pareils à « des bas de soie pleins de merde », les congressmen américains qui « brillent et puent comme merlans pourris au clair de lune » – Scalps de Dakota, scalps de Tamerlan. Et les yeux humains braqués sur la Guillotine et le bûcher de l'aube, et les ténèbres, les ponts, les brouillards, les pièges, les mains rugueuses et les vieilles flanelles moites portées par la pauvre humanité au cours de ces millénaires d' « histoire » (comme on l'appelle), rien qu'une terrible erreur. Pourquoi Dieu l'a-t-il faite ? Ou alors est-ce que la chute a vraiment eu un Diable pour promoteur ? Les âmes dirent dans les Cieux : « Nous voulons faire l'expérience de la vie mortelle, ô Dieu, Lucifer affirme que c'est sensationnel ! » Et bing ! c'est la chute, nous tombons et voici le résultat, camps de concentration, fours à gaz, fil de fer barbelé, bombes atomiques, meurtres à la télévision, famines en Bolivie, voleurs vêtus de soie, voleurs portant cravate, voleurs payant patente, gratte-

papier, bureaucrates, insultes, rage, épouvante, horreur, cauchemars terrifiés, mort secrète des gueules de bois, cancer, ulcères, strangulation, pus, sénilité, asiles de vieillards, béquilles, bouffissures de la chair, dents qui se déchaussent, peste, larmes et au-revoir. Qu'un autre écrive tout cela, moi je ne sais pas.

Alors comment vivre dans l'allégresse et la paix ? En errant avec armes et bagages d'un État à l'autre, chaque fois plus profondément plongé dans la nuit du cœur craintif ? Et le cœur n'est jamais qu'un tube battant, très subtilement vulnérable, avec des brimborions d'artères et de veines, des alvéoles qui se ferment, finalement quelqu'un le mange avec le couteau et la fourchette de la méchanceté – en riant. (En riant pendant un moment, en tout cas.)

Mais Julien dirait : « Tu ne peux rien y faire, alors laisse-toi t'enivrer, mon vieux. Cul sec de toutes les manières, Fernando ! » Je pense à Fernando, des yeux bouffis d'alcoolique comme les miens contemplant les sinistres palmiers à l'aube, grelottant sous son écharpe : au-delà de la dernière Colline de Frise, une grande faux sabre les marguerites de son espoir bien qu'on l'exhorte à fêter l'événement tous les 31 décembre à Rio ou à Bombay. À Hollywood, on glisse prestement le vieux metteur en scène dans sa crypte. Aldous Huxley à demi aveugle regarde brûler sa maison, soixante-dix ans et qu'il est loin l'heureux fauteuil en noyer d'Oxford. Rien rien rien. Oh rien au monde ne pourra plus m'intéresser une seule minute. Mais où aller ?

Une surdose d'opium exacerba à tel point tout ça que je pris mes cliques et mes claques pour regagner l'Amérique et trouver un foyer.

Ce fut par un après-midi ensoleillé de février 1957 qu'apparurent les pâles bigarrures des sables jaunes et des prairies vertes qui marquaient la côte indéfinie et lointaine. Elle grossit à mesure que s'étirait l'après-midi somnolent, tant et si bien qu'une tache blanche qui m'intriguait depuis plusieurs heures finit par se révéler être un réservoir de pétrole dans les collines. Et soudain, lente procession de musulmanes en blanc, ce furent les toits blancs posés dans l'anse du petit port de Tanger, à même l'eau. Ce rêve d'une Afrique tout de blanc vêtue sur la Mer bleue – terrible ! – qui l'avait

rêvé ? Rimbaud ! Magellan ! Delacroix ! Napoléon ! Ondolement de draps blancs sur les terrasses !

Brusquement, un petit bateau à moteur mais avec une haute poupe à balconnets en bois du Liban sculpté s'éloigna en dodelinant vers le sud, suivant la côte, pour la pêche vespérale sous l'étoile Stella Maris (qui s'était levée), Marie de la Mer qui protège tous les pêcheurs auxquels elle dispense la grâce de l'espérance dans le danger par le truchement de sa prière archangélique, la prière de la Sécurité. Et une Étoile de la Mer musulmane à eux pour les guider. Le vent agitait leurs vêtements, leurs cheveux, « les vrais cheveux de la vraie Afrique », me dis-je avec stupéfaction. (À quoi bon voyager sinon comme un enfant ?)

Tanger grandissait, on apercevait à gauche les sables arides de l'Espagne, le saillant de Gibraltar s'arquant autour de la Corne des Hespérides, site étonnant, portique de l'antique Atlantide méditerranéenne submergée par les calottes glaciaires ainsi qu'il est dit au Livre de Noé où elle est célébrée. Ici Monsieur Hercule souleva le monde grondant comme « de rugueux rocs grondants qui végètent » (Blake). Ici, bandeau sur l'œil, les trafiquants internationaux de pierres précieuses abordèrent armés de calibres 45 bleutés pour piller le harem de Tanger. Ici les Scipions extravagants débarquèrent pour étriller Carthage aux yeux bleus. Quelque part parmi ces sables au-delà de la chaîne de l'Atlas je vis mon Gary Cooper aux yeux bleus gagner le *Beau Geste**. Et une nuit à Tanger avec Hubbard !

Le navire jeta l'ancre dans le charmant petit port et se mit à pivoter lentement sur lui-même de sorte que, tandis que je faisais mes paquets pour quitter le bord, je pouvais voir par le hublot toutes sortes de panoramas de la ville et du promontoire. Sur le cap fermant la rade il y avait une balise tournoyant dans le crépuscule bleu, comme une sainte Vierge qui me confirmait que j'étais arrivé à bon port et qu'il n'y avait rien à craindre. La ville allume de féeriques petites lumières, la colline de la Casbah bourdonne, je voudrais déjà être en train d'arpenter les ruelles étroites de la Médina en quête de haschisch. Le premier Arabe que je vois est trop ridicule pour être vraisemblable : un rafiote de quatre sous accoste notre Échelle de Jacob, l'équipage est constitué de jeunes musulmans loqueteux qui portent des sweaters semblables aux sweaters mexicains mais, debout au milieu de l'embarcation, un Arabe obèse coiffé d'un fez rouge et crasseux, en complet bleu, cherche à vendre des cigarettes ou à acheter quelque chose, n'importe

quoi. Notre beau capitaine yougo leur crie de ne pas monter sur la passerelle. Vers sept heures, notre bateau se met à quai et je débarque. Des fonctionnaires – fez poussiéreux, pantalons bouffants – apposent de gros cachets aux lettres arabes sur mon innocent passeport tout neuf. Enfin, il est exactement semblable au Mexique, le Monde des Fellahs, c'est-à-dire le monde qui ne forge pas l'Histoire dans le présent : en la faisant, en la fabriquant dans un geyser de Bombes H et de Fusées pour aboutir à l'apothéose conceptuelle de l'Œuvre Suprême (à notre époque, l'« Occident » faustien de l'Amérique, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne par ordre décroissant).

J'ai pris un taxi pour me rendre chez Hubbard qui habite une rue étroite et montueuse dans le quartier européen dominé par la colline de la Casbah dont clignotent les lumières.

Le malheureux Bull a eu des pépins de santé, à neuf heures et demie quand je frappe à la porte du jardin, il dort déjà. Je n'en reviens pas de le voir en pleine forme, costaud et musclé, tout bronzé, lui que la drogue avait rendu squelettique. Il a quarante-quatre ans, mesure un mètre quatre-vingts, a des yeux bleus et des lunettes ; descendant d'une grande famille industrielle, il a été à moitié dépossédé de son héritage : il ne touche qu'une pension mensuelle de deux cents dollars qui sera bientôt réduite à cent vingt et, deux ans plus tard, la porte de la luxueuse résidence où ses parents se sont retirés en Floride lui sera définitivement fermée à cause du livre forcené qu'il a fait publier à Paris (*Le Festin nu*) – un livre qui a de quoi faire pâlir n'importe quelle mère, (j'y reviendrai plus loin.) Bull empoigne son chapeau. « Viens, dit-il, on va draguer dans la médina » (après que nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre) et, tel un philologue allemand fou en exil, il m'entraîne à grandes enjambées dans le jardin et nous gagnons la petite rue magique. « La première chose qu'on fera demain après le breakfast, ce sera une promenade en barque dans la baie. »

C'est un ordre. C'est la première fois que je revois mon « Vieux Bull » (un copain du « Vieux Bull » de Mexico, d'ailleurs) depuis l'époque où il vivait en Louisiane avec sa femme et ses gosses. Il n'a pas vieilli sauf qu'il ne se peigne plus avec autant de soin, je ne m'en suis aperçu que le lendemain dans sa chambre tandis qu'il était en train d'écrire, l'esprit ailleurs et complètement obnubilé par son travail, génie dément et échevelé ! Il a une chemise à poches, un chapeau de pêcheur et s'est muni d'un gigantesque

couteau à cran d'arrêt de trente centimètres de long. « Oui, mon pote, sans ce surin, je serais mort à l'heure qu'il est. Une nuit, une bande de biques m'a entouré. J'ai seulement sorti la lame et je leur ai dit : "Approchez voir, tas de salauds !" et ils se sont taillés.

— Est-ce que tu aimes les Arabes ?

— Il faut les faire dégager comme de sales petits cons qu'ils sont. »

Et le voilà qui fonce droit sur un groupe d'Arabes qu'il écarte, grommelant et agitant les bras dans un puissant mouvement de piston plein d'affectation, comme un roi du pétrole texan détraqué qui en étale en se frayant sa voie au milieu de la populace de Hong-Kong.

— Arrive, Bull, tu ne vas pas t'amuser à ça tous les jours.

— Quoi ? hurle-t-il d'une voix aiguë. Il faut qu'ils dégagent, mon vieux. On ne doit rien leur laisser passer à ces sales petits cons.

J'ai compris le lendemain que tout le monde était un sale petit con : moi, Irwin, Bull en personne, les Arabes, les femmes, les commerçants, le Président des U.S.A., Ali Baba lui-même – Ali Baba, ou quel que fût son nom, était un petit berger qui gardait un troupeau de moutons dans un champ, un agneau nouveau-né dans les bras, aussi ravissant que devait l'être saint Joseph enfant.

« Sale petit con ! » ce n'était chez Bull qu'une formule, l'aveu empreint de tristesse qu'il ne retrouverait jamais l'innocence du Berger – celle du sale petit con, quoi.

Comme nous gravissions les ruelles aux marches blanches de la colline, un rêve ancien me revint soudain en mémoire. Dans ce rêve, j'avais grimpé les mêmes escaliers et j'étais parvenu à la Cité Sainte de l'Amour. « Cela veut-il dire que ma vie va changer après tout ça ? » me demandai-je (tout haut). À cet instant précis, braoum ! (bruit d'un marteau sur de la tôle). Je scrutai la gueule béante et enténébrée d'un garage tangérois, et le rêve lumineux s'effaça aussitôt et pour de bon entre les bras maculés de cambouis d'un grand mécano arabe qui tapait comme un sourd sur des pare-chocs de Ford à la lueur huileuse et parcimonieuse d'une unique ampoule mexicaine. Je poursuivis avec lassitude l'ascension des marches sacrées qui me menaient à ma prochaine et atroce déception.

— Allez, grimpe ! me hurlait Bull. Un jeune comme toi ne peut donc même pas suivre l'allure d'un vieux comme moi ?

— Tu vas trop vite !

— Ils sont bons à rien, ces hipsters pleins de suif !

Nous dévalons presque au pas de course une pente couverte d'herbe et de blocs de pierre conduisant à une petite rue enchantée, bordée de maisons arabes et, là encore, mon vieux rêve féerique m'assaille en pleine face : « C'est ici que je suis né – ici dans cette rue. » Je lève même les yeux vers la fenêtre exacte pour voir si mon berceau est encore là. (Foutre ! on a pris du haschisch chez Bull – c'est extraordinaire comme les fumeurs américains ont maintenant essaimé dans le monde entier avec les fantasmagories les plus outrées bourrées de détails sirupeux, hallucinations, en fait, grâce auxquelles leur cerveau mécanisé laisse sourdre un peu de l'ancienne vie des hommes, Dieu bénisse donc les stups !) (J'ajoute *in petto* : « Si tu étais né dans cette rue, il y a longtemps que tu te serais noyé ! »)

Se pavanant et faisant des moulinets avec ses bras comme un nazi, Bull entre dans le premier bar de pédés qui se présente, écarte les Arabes. « Et alors ? » dit-il en se retournant vers moi. Je me demande comment il en est arrivé là mais j'apprendrai plus tard qu'il a passé une année entière dans cette petite ville, calfeutré dans sa chambre, chargé à bloc de morphine et autres drogues dont il prenait des doses énormes, à contempler te bout de ses chaussures, trop paniqué pour passer une seule fois sous la douche pendant huit mois. Aussi les Arabes, se rappelant le spectre maigre et grelottant qu'il était, le considèrent comme apparemment guéri et le laissent faire l'énergumène. Tout le monde semble le connaître.

Dans la pénombre de la boîte à tantes, qui est aussi l'endroit où les pédés de Tanger, européens et américains fauchés, se retrouvent pour déjeuner, Hubbard me présente au patron, un grand Danois adipeux entre deux âges qui menace de rentrer à Amsterdam s'il ne trouve pas un *poy* dans les plus brefs délais. Il se plaint aussi de la baisse du cours de la peseta. Je le vois comme si j'y étais gémissant au fond de son lit en quête d'amour ou de je ne sais quoi dans la pitoyable *internationale** de ses nuits. Des dizaines et des dizaines de bizarres expatriés qui, tous, échouent sur les galets du Maghreb – certains assis à la terrasse, lugubres mines d'étrangers lisant les journaux en diagonale devant un vermouth dont ils n'ont pas envie. D'ex-contrebandiers coiffés de casquettes de marin déambulent par petits groupes. Nulle part ne s'élève le son des joyeux tambourins marocains. Rue poussiéreuse. Les mêmes vieilles têtes de poisson partout.

Hubbard me présente son amant, un garçon de vingt ans au sourire doux et

triste, exactement le type de gars dont le pauvre Bull a toujours été amoureux, de Chicago à Tanger. Après avoir bu quelques verres, on retourne chez lui.

— Demain, la Française qui dirige cette pension te louera probablement une très belle chambre sur la terrasse avec salle de bains et patio, mon cher. Moi je préfère donner de plain-pied sur le jardin. Comme ça, je peux jouer avec les chats et je cultive quelques roses.

Les chats, ils sont deux, appartiennent à la Chinoise qui fait le ménage pour le compte de l'interlope dame de Paris qui a acquis l'immeuble grâce à un coup de chance à la roulette, au boursicotage ou quelque chose dans ce goût-là. Plus tard je découvrirai que c'est la grosse Nubienne, celle qui loge dans la cave, qui fait en réalité tout le travail.

53

Je n'ai pas le temps d'écrire de grands récits romanesques sur Tanger. Bull exige qu'on fasse une promenade en mer. Nous passons devant de pleins cafés d'Arabes rébarbatifs qui boivent du thé vert à la menthe et fument des pipes de kif (marijuana) à la chaîne. Ils nous regardent de leurs yeux curieusement bordés de rouge, on les dirait moitié maures et moitié carthaginois (berbères).

— Je ne sais pas pour quelle raison mais Dieu que ces types doivent nous haïr !

— Non, répond Bull, ils attendent simplement que quelqu'un devienne amok. T'as jamais vu trotter un amok ? Ici, ça arrive périodiquement. Un homme s'empare soudain d'une machette et il se met à courir à travers le marché d'une allure régulière et uniforme en écharpant les gens qu'il rencontre. Il en tue ou en mutile généralement une douzaine avant que les consommateurs ne l'apprennent. Alors, ils se lèvent, se lancent à sa poursuite et le réduisent en bouillie. Entretemps, ils tirent interminablement sur leurs pipes d'herbe.

— Qu'est-ce qu'ils pensent de toi en te voyant trotter tous les matins vers le port pour louer un bateau ?

— Le type à qui ça rapporte est quelque part parmi eux...

Des gamins s'occupent des barques, sur le quai. Bull leur donne de l'argent, on monte et il se met à godiller vigoureusement, debout, face à

l'avant comme un gondolier vénitien. « À Venise, j'ai compris que c'était vraiment la seule façon de ramer, debout, et bing et bang... comme ceci. En dehors de ça, Venise est la ville la plus consternante qu'on puisse trouver de ce côté-ci de Beeville, Texas. Ne va jamais à Beeville, mon garçon. À Venise non plus, d'ailleurs. » (À Beeville, il avait été surpris par le shérif en train de faire l'amour avec June, la femme de celui-ci, dans une voiture parquée sur l'autoroute et cela lui avait valu de passer deux jours en prison en compagnie d'un sinistre shérif adjoint aux lunettes d'acier.) « Venise... quand les soirées sont claires, bon Dieu, on entend piailler à un mille les tapettes sur la place Saint-Marc. Les jeunes écrivains à succès se font trimbaler en barque et au milieu du Canal ils attaquent soudain le pauvre gondolier italien. »

Le plus marrant, c'est qu'à Venise Bull avait été invité à une réception chic dans un palais ; dès qu'il entra avec son vieil ami de Harvard, Irwin Swenson, la maîtresse de maison lui tendit sa main à baiser. « Dans ce milieu, lui expliqua Swenson, il est d'usage d'embrasser la main de l'hôtesse. » Mais, dans le silence, comme tous les yeux étaient fixés sur la porte, Bull lança d'une voix de stentor : « Mince ! J'aimerais mieux embrasser son *cont** » Et ce fut la fin.

Il godille donc avec vigueur. Moi, assis sur la poupe, je contemple la baie. Soudain, un canot arrive à notre hauteur, rempli de petits Arabes qui lui crient en espagnol :

— *Tu nuevo amigo americano ? Quieren muchachos ?*

— *Non, quieren mucha-CHAS.*

— *Por que ?*

— *Es macho por muchachas mucho !*

— *Ah !*

Tous agitent le bras dans notre direction et ils s'éloignent à force de rames. Cherchant à soutirer de l'argent aux tapettes en visite, ils avaient demandé à Bull si j'en étais.

Hubbard en a eu brusquement assez et il m'a passé l'aviron. Nous approchions de l'extrémité du môle. La mer commençait à être, houleuse.

— *Oh !, merde ! Je suis fatigué.*

— *Pour l'amour de Dieu, fais un petit effort !*

Il était déjà claqué ; il voulait rentrer se confectionner du majoun et se mettre à son livre.

Le majoun est une confiserie qu'on fabrique avec du miel, des épices et de la marijuana brute (kif) – En réalité, le kif est une plante principalement composée d'une tige avec très peu de feuilles ; son nom scientifique est la muscarine – Bull en fit des boulettes que nous mangeâmes. On mâchonna pendant des heures en s'aidant de cure-dents et en buvant du thé brûlant pour faire descendre. Au bout de deux heures on a les iris démesurés, tout noirs, et on va se balader dans la campagne. Brèche sensationnelle par où s'engouffrent une foule de sensations colorées. Par exemple : « Regarde la délicatesse de couleur de ces fleurs blanches sous l'arbre. » On s'arrête sous l'arbre qui domine la baie de Tanger. « J'ai eu beaucoup de visions ici », dit Bull, maintenant sérieux et qui me parle de son livre.

Je traînais chez lui une bonne partie de la journée quoique j'eusse une grande chambre sur la terrasse mais il voulait que je lui tienne compagnie de midi environ jusqu'à deux heures, puis pour l'apéritif, et nous passions presque toute la soirée ensemble (très protocolaire, ce garçon), moi assis sur le lit à lire, lui tapant à la machine, et souvent il éclatait brusquement de rire, le corps plié en deux, à cause d'une idée qui lui était venue. Il lui arrivait même de se rouler par terre. Un drôle de rire comprimé qui paraissait venir de son ventre tandis qu'il tapait. Parfois, abandonnant sa machine, il agrippait son stylo et se mettait à gribouiller entre les lignes dactylographiées ; lançant à mesure les pages derrière son épaule comme le Dr Mabuse et, à la fin, le plancher était jonché de son étrange écriture étrusque. C'est alors que, comme je le disais, il avait les cheveux en bataille. Deux ou trois fois, levant les yeux, il posait sur moi un regard bleu et franc. « Tu sais que tu es la seule personne au monde qui puisse être dans la chambre quand j'écris sans que je m'aperçoive de sa présence ? » (Mon souci majeur.) C'était un fameux compliment. Ma façon de m'absorber dans mes pensées et de laisser se dérouler le fil de ma rêverie ne devait effectivement pas le gêner : « Tout d'un coup je relève la tête : tu es en train de déchiffrer l'étiquette d'une bouteille de cognac. »

Je laisse le lecteur lire son bouquin, *Le Festin nu* – pendaisons, castrations, vitupérations en tous genres, grandes scènes d'horreur avec d'imaginaires docteurs futuristes soignant des catatoniques organisés à l'aide de drogues

négatives pour qu'ils puissent faire disparaître les gens qui encombrant ce monde mais quand ça arrive, le Dr Fou est seul avec une bande magnétique automatique qu'il peut modifier ou corriger à volonté, mais il ne reste plus personne, pas même Chico le Masturbateur Albinos dans un Arbre, à qui donner congé. Des légions de chieurs aux emplâtres pareils à des scorpions en bandes Velpeau, quelque chose dans ce goût-là, il faut que vous le lisiez vous-même mais c'est tellement atroce que, la semaine suivante, lorsque j'ai commencé à taper le manuscrit au propre à double interligne, en vue de sa publication, j'ai eu d'affreux cauchemars dans ma chambre sur la terrasse – d'interminables boudins sortaient de ma bouche, de mes entrailles mêmes, des mètres et des mètres, toute l'horreur que Bull avait vue et décrite.

Prenez le grand écrivain américain Sinclair Lewis, ou Wolfe, ou Hemingway, ou Faulkner, aucun n'était aussi honnête sauf... non, Thoreau non plus.

— Pourquoi tous ces éphèbes en chemises blanches pendus dans des grottes de pierre à chaux ?

— Que veux-tu que j'en sache ? Je reçois des messages d'autres planètes. Je suis apparemment une sorte d'agent au service d'une autre planète, mais mes consignes ne sont pas encore clairement décodées.

— Mais pourquoi toutes ces saloperies ?

— Je chie une fois pour toutes mon passé bien élevé. C'est une catharsis : j'exprime les choses les plus ignobles que je peux imaginer. Tu comprends : l'attitude la plus visqueusement répugnante, la plus immonde possible. Quand j'aurai fini mon livre, je serai pur comme un ange, mon cher. Ces grands anarchistes et terroristes soi-disant existentiels ne font jamais mention de leurs tristes rinçures. Ils devraient fouiller leur merde avec des bâtons et analyser la chose au nom du progrès social.

— Mais où ça nous mène, toute cette merde ?

— Tout simplement à nous libérer de la merde, Jack.

Il empoigne la bouteille de cognac, l'apéritif de l'après-midi (il est quatre heures). On soupire tous les deux à sa vue. Bull a tellement souffert.

Banks est un type de Birmingham décadent et beau qui était gangster en Angleterre (qu'il dit) avant de se lancer dans le trafic. Son apothéose fut d'entrer crânement dans la baie de Tanger avec un sloop chargé de camelote de contrebande. Peut-être qu'il naviguait seulement sur des charbonniers, je ne sais pas, Newcastle n'est pas tellement loin de Birmingham ; Toujours est-il que Bull aimait ce fougueux Britannique aux yeux bleus, plein de verve. Chaque fois que je l'ai revu à New York, à Mexico, à Newark ou ailleurs, partout il trouvait un *raconteur** pour qui il avait un faible et qui le régalaient de récits merveilleux à l'heure de l'apéritif. Hubbard était le Britannique le plus élégant du monde. Je l'imaginai dans un club de Londres, assis devant la cheminée, un verre de brandy à la main, en compagnie de médecins célèbres, racontant des histoires avec un rire « Hm hm hm... » qui lui sortait du ventre penché en avant comme un énorme Sherlock Holmes. Ce Voyant démentiel d'Irwin Garden me disait un jour avec le plus grand sérieux :

— As-tu remarqué qu'Hubbard ressemble plus ou moins au frère aîné de Sherlock Holmes ?

— Le frère de Sherlock Holmes ?

— Tu n'as pas lu tous les Conan Doyle ? Chaque fois qu'il n'arrivait pas à résoudre une affaire, Holmes sautait dans un cab et se rendait à Soho pour y rencontrer son frère aîné, un vieux pochard qu'il trouvait toujours dans une chambre bon marché avec une bouteille de vin. Oh ! C'est merveilleux. Exactement comme toi à Frisco...

— Et alors ?

— Holmes l'aîné expliquait invariablement à Sherlock comment s'y prendre pour parvenir à la solution de l'énigme. Il était apparemment au courant de tout ce qui se trâmait à Londres.

— Et le frère n'a jamais mis une cravate pour aller au Club ?

Là, Irwin me cloue d'un « Rien que pour faire la connaissance de sa mère ». Mais je vois maintenant que Bull est effectivement le frère aîné de Sherlock Holmes, il discute boutique avec les gangsters de Birmingham pour y glaner l'argot dernier cri. Car c'est aussi un linguiste « t un philologue qui ne s'intéresse pas seulement aux dialectes locaux du Chiotshire et autres shires mais à tous les argots dernier cri. Au beau milieu d'une histoire sur ses expériences birmanes, John Banks, qui se tape cognac et kif crépusculaires, sort cette phrase étonnante :

— Elle m'escamote des pains au lait avec sa langue.

— Des pains au lait ?

— Pas du pain de seigle, con !

— Et puis ? demande Bull qui s'esclaffe en se tenant le ventre.

Un doux regard bleu scintille dans ses yeux. Quoique, d'une seconde à l'autre, il soit capable de braquer un fusil sur nous en disant ; « J'ai toujours eu envie d'emmener ce gars-là en Amazonie, si seulement cela pouvait décimer les piranhas. »

— Mais je n'ai pas terminé mon histoire à propos de la Birmanie !

Et allons-y pour d'autres cognacs et d'autres histoires. De temps en temps, je vais faire un petit tour dans le jardin pour m'extasier sur le couchant qui colore la baie en pourpre. Puis quand John ou un autre raconteur a abandonné Bull, je me rends dans le meilleur restaurant de la ville où je dîne généralement d'un steak au poivre sauce Auvergne, d'un *Pascal pollito a la Yay* ou de n'importe quoi de bon accompagné d'un verre clapotant d'excellent vin français tandis que Hubbard balance des os de poulet par-dessus son épaule, qu'il y ait ou non des femmes dans la salle d'*El Paname*.

— Eh Bull ! Il y a une Parisienne au cou de cygne avec des perles, à la table derrière toi.

— *La belle gâche** (Zoum ! un os de poulet). Et puis après ?

— Tout le monde boit dans des verres tulipe.

— Ne me casse pas les pieds avec tes rêves style Nouvelle-Angleterre.

Il n'a jamais flanqué purement et simplement l'assiette derrière lui, comme Julien en 1944, crac boum. Avec des gestes suaves, il allume une longue cigarette de marijuana.

— On peut fumer la marie-jeanne, ici ?

Il commande de la bénédictine au dessert. Bon Dieu, ce qu'il s'ennuie !

— Quand est-ce qu'Irwin va venir ?

Irwin fait route avec Simon à bord d'un autre cargo yougoslave, mais c'est en avril et il n'y a pas de tempête.

De retour dans ma chambre, il sort ses jumelles et inspecte la mer.

— Quand arrivera-t-il ?

Soudain, il se met à pleurer sur mon épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas.

Il pleure vraiment et sa réponse est sincère. Il est amoureux d'Irwin depuis des années, mais de la manière la plus étrange qui soit si vous voulez mon

avis. Comme la fois où je lui ai montré un dessin d'Irwin, deux cœurs transpercés par la flèche de Cupidon, seulement, par erreur elle n'en transperçait qu'un seul et il s'est écrié :

— C'est ça ! C'est ce que je veux dire !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que cet autocrate ne peut tomber amoureux que de sa propre image !...

— Ah ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires d'amour entre hommes d'âge adulte !

C'était en 1954, j'étais à la maison avec ma mère, tout d'un coup la sonnette retentit, Hubbard pousse la porte, demande un dollar parce qu'il n'a pas assez pour régler le taxi (en définitive, c'est ma mère qui a payé la course), s'assied, l'air ailleurs, et entreprend d'écrire une longue lettre. Et ma mère qui a sur le bout de la langue son « ne fréquente pas Hubbard, il te détruira ». Je n'ai jamais vu une scène plus étrange. Soudain, Ma lui demande : « Voulez-vous un sandwich, Mr. Hubbard ? »

Il se borne à faire non de la tête et continue sa lettre, une grande lettre d'amour embrouillée adressée à Irwin qui est en Californie. S'il était venu à la maison ce jour-là, m'a-t-il avoué à Tanger sur un ton cafardeux et malheureux, c'était – je lui laisse la parole : « Parce qu'à cette époque douloureuse tu étais mon seul lien avec Irwin, il t'écrivait longuement pour te raconter ce qu'il faisait à Frisco. Une laborieuse prose humaine mais il fallait que j'aie un contact avec lui, c'était à ce sacré crampon que tu étais que mon ange précieux écrivait, il fallait bien que je te voie, c'était mieux que rien. » Je ne me sentis pas insulté : je comprenais ce qu'il voulait dire, j'avais lu *Of Human Bondage* et le testament de Shakespeare et je connaissais aussi Dimitri Karamazov. On a abandonné Ma (avec embarras) et on est allés au bistrot du coin où il a continué à écrire tandis que son « mieux que rien » fantomal commandait consommations sur consommations et l'observait en silence. C'était précisément à cause de sa grande âme stupide que j'aimais tant Hubbard. Non qu'Irwin ne fût pas digne de lui, mais comment diable pouvait-il consommer ce grand amour romantique avec de la vaseline ?

Si l'idiot avait brutalisé Ippolit (ce qu'il n'a pas fait), il n'y aurait pas eu de faux-monnayeur d'oncle Édouard pour faire grincer les dents de ce doux dingue de Bernard. Mais Hubbard écrivait, toujours dans le bar, écrivait sa lettre géante tandis que, dans la rue, le blanchisseur chinois le surveillait en secouant la tête. Irwin venait de se trouver une sauterelle à Frisco et Hubbard

disait : « Je la vois d'ici, cette grande putain chrétienne », mais il n'avait pas à se faire de bile de ce côté-là : peu de temps après, Irwin rencontra Simon.

— À quoi ressemble Simon ? me demande-t-il ce jour-là à Tanger en pleurant sur mon épaule. (Oh ! qu'aurait dit, ma mère en voyant le frère aîné de Sherlock Holmes pleurer sur mon épaule, à Tanger ?) J'ai fait un portrait de Simon au crayon pour lui faire voir. Des yeux et une expression hallucinés. Il ne m'a pas réellement cru. « Descendons chez moi, on va fumer de l'opium. » On venait d'en acheter à un homme au fez rouge que Hubbard accusait confidentiellement (s'adressant à moi) de semer l'hépatite dans *Tangerx* (orthographe véritable). On a bourré de brut un vieux bidon d'huile d'olive percé de deux trous, dont un pour la bouche, on l'a allumé et on a aspiré d'énormes goulées de fumée, bleue. Sur ces entrefaites, un Américain de notre connaissance s'est pointé pour nous annoncer qu'il avait trouvé les quatre putains que j'avais demandées.

Pendant que Bull et John Banks fumaient, nous sommes allés chercher les filles, en longues djellaba, qui arpentaient le trottoir sous des enseignes au néon vantant une marque de cigarettes, on les a emmenées dans ma chambre, on a fait ça à tour de rôle et on est redescendus pour continuer de fumer. (L'étonnant avec là prostituée arabe c'est quand elle relève son voile et sa longue robe biblique, Soudain il n'y a plus qu'une fille duveteuse au regard lascif en talons hauts, plus rien d'autre – alors que dans la rue elles ont l'air si saintement lugubres, ces yeux, ces yeux noirs, rien qu'eux dans tout cet attirail d'une chasteté exemplaire...)

Un peu plus tard, Bull m'a regardé bizarrement.

— Je ne pars pas, ce coup-là. Et toi ?

Moi non-plus. Nous devons être saturés.

— Essayons de le manger.

Alors, nous avons jeté des pincées de dross dans des tasses de thé brûlant que nous avons avalé.. En l'espace d'une minute on était défoncés. Je suis remonté, chez moi avec un peu d'opium dont j'ai encore saupoudré mon thé. Je le faisais infuser sur le petit réchaud à essence que Bull m'avait aimablement offert pour avoir tapé les premiers chapitres de son livre. Je suis resté allongé vingt-quatre heures à contempler fixement le plafond picaresque aux bouches parlantes que balayait inlassablement, lumière du salut, le faisceau du phare de la Vierge Marie, de l'autre côté de la baie – Visages d'Aztèques – Craquelures à travers lesquelles on Voyait le ciel – Ma bougie –

Le Saint Opium m'enlève – Et c'est l'expérience du « Grand virage » dont j'ai parlé : « Jack – C'est fini de voyager par le monde. Rentre – Fixe-toi en Amérique – Bien que ceci soit cela et que cela soit ceci, ce n'est pas pour toi – Les vieux petits chats de gouttière sacrés de la vieille et ridicule ville natale t'appellent en pleurant, Ti Jean – Ces types-là ne te comprennent pas et les Arabes battent leurs mules » (le même jour, quand j'avais vu un Arabe battre sa mule, j'avais failli lui arracher son bâton des mains pour le battre, lui, ce qui aurait déclenché des émeutes au Caire, à Jaffa, partout où ces idiots battent leurs affectueux animaux, ou des *mules* ou des acteurs mortels et souffrant condamnés à porter les fardeaux d'autrui). Je suis resté vingt-quatre heures, trente-six peut-être, à regarder le plafond et à vomir dans le lavabo du hall, bourré de cet opium innommable tandis que de l'appartement contigu montaient les grincements d'un amour pédérastique, ce qui ne me gênait pas sauf quand, à l'aube, le petit Méditerranéen au triste et doux sourire est entré dans ma salle de bains et a déposé un énorme étron au fond du bidet, je m'en suis aperçu avec horreur dans la matinée. Qui, hormis une princesse nubienne, pourrait se baisser pour nettoyer ça ? *Mira* ?

Les Chinois, me répétait toujours Gaines à Mexico, disent que l'opium apporte le sommeil, moi ce n'était pas le sommeil qu'il m'apportait, je me tournais et me retournais abominablement dans mon lit (les gens qui s'empoisonnent se lamentent) en songeant : « Opium égale Horreur – De Quincey... » et je compris que ma mère m'attendait pour que je la conduise à la maison, ma mère, ma mère qui souriait dans sa matrice quand elle me portait – Pourtant chaque fois que je chantais « Pourquoi suis-je né ? » (Gershwin), elle disait sèchement « Pourquoi chantes-tu ça ? » – Je dégueulai la dernière tasse d'opium.

Les joyeux curés qui jouent au basket dans l'église catholique, là-bas derrière, sont debout à l'aube pour sonner l'Angélus à mon intention et Stella l'Étoile de la Mer scintille désespérément au-dessus des eaux où des millions de bébés noyés dorment encore dans la matrice de la mer. Bong ! Je sors sur la terrasse et jette un regard noir à tout le monde, les prêtres lèvent les yeux. On se dévisage c'est tout. Mes amis d'antan font partout carillonner les cloches des monastères. C'est un complot qui s'organise. Que dirait Hubbard ? Qu'il n'y a d'espoir nulle part, même pas dans les soutanes de la Sacristie. Ne jamais revoir le pont d'Orléans n'est pas une garantie absolue. Le mieux est d'être semblable à un nouveau-né.

J'ai réellement aimé Tanger, les fiers Arabes qui ne me regardaient jamais dans la rue mais s'occupaient d'eux-mêmes (contrairement au Mexique qui est tout yeux), ma vaste chambre sur la terrasse avec son patio dallé donnant sur le décor de rêve des petites maisons hispano-marocaines et d'un terrain vague à flanc de coteau où broutait une chèvre à l'attache. Par-delà les toits, l'anse de la Baie Magique, par temps clair on distingue dans le lointain la masse d'ombre de Gibraltar. Par les matinées ensoleillées, je m'installais dans le patio, savourant mes livres, mon kif et le carillon des cloches de l'église catholique. En me penchant, je voyais même les gosses jouer au basket, je voyais le jardin de Bull, ses chats ou lui-même en train de méditer une minute au soleil. Et quand à la clarté des étoiles, dans la nuit divine, accoudé au garde-fou (de ciment) de la terrasse, je contemplais la mer où parfois – souvent – j'apercevais les lumières scintillantes des navires en provenance de Casablanca qui entraient dans le port, je songeais que ça valait la peine d'avoir entrepris ce voyage. Mais à présent, sous le coup de cette surdose d'opium, tout – l'Afrique, l'Europe, le monde – tout m'apparaissait sous un jour lugubre et maussade. Sans savoir pourquoi, je n'avais plus qu'un seul désir : voir les blés onduler sous la brise, et sentir l'odeur de la résine derrière une fenêtre, réminiscence, sans doute, de l'Amérique de mon enfance : Beaucoup d'Américains qui tombent brusquement malades à l'étranger doivent éprouver la même naïve nostalgie : c'est Wolfe sur son lit de douleur à Oxford, qui se remémore tout d'un coup le tintement solitaire des bouteilles que livrait à l'aube le laitier dans la Caroline du Nord, c'est Hemingway dans un bordel de Berlin, qui revoit soudain les feuilles automnales d'Ann Arbor. Scott Fitz en Espagne sent les larmes lui monter aux yeux lorsqu'il pense aux vieilles chaussures de son père devant la porte de la ferme. Le Touriste Johnny Smith se réveille ivre dans une chambre aux murs lézardés à Istanbul, pleurant sur les ice-creams dominicains de Richmond Hill Center.

Aussi, lorsque Irwin et Simon débarquèrent pour la grande et triomphale réunion en terre africaine, il était trop tard. Je passais dorénavant de plus en plus de temps sur mon toit à lire des œuvres de Van Wyck Brooks (les

biographies détaillées de Whitman, de Bret Harte et même de Charles Nimrod, homme de la Caroline du Sud) pour retrouver mon paysage familier, ayant entièrement oublié combien il était morne et sinistre si peu de temps auparavant, au moment des larmes versées pour rien à Roanoke Rapids, par exemple. Mais c'est que j'avais perdu tout désir de quêtes extérieures. « Un détachement constant, la volonté de se tenir à l'écart et de s'en remettre à Dieu dans la paix et le silence », comme disait l'archevêque de Canterbury décrivant plus ou moins son envie de se retirer de ce monde harcelant. Je croyais sincèrement : alors que la seule activité digne de ce nom consistait à prier pour tous dans Ta solitude. Je connus maintes et maintes fois les joies mystiques sur ce toit, même quand Bull et Irwin m'attendaient en bas, comme le matin où je sentis le monde vivant ondoyer gaiement tandis que les choses mortes étaient en liesse.

Parfois, à la vue des prêtres qui me regardaient aux fenêtres du séminaire où eux aussi se penchaient pour voir la mer, je songeais (douce paranoïa) qu'ils savaient déjà ce que je ressentais. Je songeais qu'ils faisaient sonner les cloches avec une ferveur particulière. Le meilleur moment de la journée était celui où je me glissais dans mon lit et où je lisais à la lumière de la lampe de chevet face aux fenêtres ouvertes du patio, aux étoiles et à la mer que j'entendais soupirer.

Le grand, le merveilleux événement, l'arrivée des copains, était entre-temps survenu. Étrange arrivée, Hubbard, soudain ivre, menaçant de sa machette Irwin qui lui dit d'arrêter de faire peur à tout le monde. Bull avait attendu si longtemps cet instant et dans de tels tourments qu'il s'apercevait maintenant, l'opium l'ayant probablement conduit lui aussi à une remise en question radicale, que tout était d'une totale absurdité. Une fois il m'avait parlé d'une fille très jolie qu'il avait rencontrée à Londres, père médecin, et comme je lui demandais pourquoi il n'épouserait pas un jour une fille de ce genre, il m'avait répondu : « Oh mon Dieu ! Je suis un célibataire, je veux vivre seul ! » Il n'avait pas particulièrement envie de vivre avec quelqu'un. Il passait des heures dans sa chambre à ne rien faire comme Lazarus, comme moi. Mais, à présent, Irwin tenait à jouer le jeu à fond : dîners, promenades

dans la Médina, projet d'excursion à Fez en chemin de fer, cirque, cafés, bains dans l'océan, balades à pied. Hubbard se prenait la tête entre les mains avec épouvante. Son seul désir était de ne rien changer à ses habitudes : ses apéritifs de quatre heures donnaient le signal de la fièvre nouvelle à l'ordre du jour.

Tandis que John Banks et les autres raconteurs envahissaient la chambre et s'esclaffaient avec Bull, un verre à la main, le pauvre Irwin, penché sur le réchaud à essence, faisait cuire de grands poissons qu'il avait achetés l'après-midi même au marché. De temps à autre, Bull nous offrait à dîner au *Paname*, mais c'était trop cher. J'attendais que mon éditeur m'envoie ma prochaine mensualité pour pouvoir rentrer en Amérique via Paris et Londres.

J'étais un peu triste. Bull était trop fatigué pour sortir, de sorte qu'Irwin et Simon me hélèrent du jardin comme des gamins appelant à la fenêtre de mon enfance, « Jack-kee ! », ce qui me tirait presque des larmes et j'étais obligé de descendre les rejoindre. « Pourquoi te caches-tu brusquement comme ça ? » Comment l'expliquer à Simon sans lui dire qu'ils m'embêtaient, eux comme tout le reste ? Allez donc dire ça à des gens avec lesquels vous avez vécu pendant des années, oh ! toutes les *lacrimae rerum* du tendre compagnonnage à travers les ténèbres d'un monde sans espoir ! Alors, vous ne dites rien.

Nous explorions Tanger ensemble, le plus drôle c'était que Bull leur avait explicitement écrit à tous les deux à New York de ne jamais mettre les pieds dans les boîtes musulmanes où l'on se décline socialement et où l'on est indésirable, les établissements de thé par exemple ; seulement, Irwin et Simon avaient débarqué à Casablanca où ils avaient déjà fréquenté les cafés indigènes et fumé le kif (dont ils avaient même fait des provisions) avec les Arabes. C'est pourquoi nous nous retrouvâmes un jour dans une salle étrange, meublée de tables et de bancs, où des teenagers dormaient ou jouaient aux échecs en buvant des verres de thé vert à la menthe. Le plus âgé, un jeune clochard vêtu de guenilles flottantes, pieds nus, abstraction faite d'un pansement, le capuchon de sa djellaba sur la tête ce qui le faisait ressembler à saint Joseph, barbu et qui pouvait avoir vingt-deux ans, il s'appelait Mohammed Mayé, nous invita à sa table et exhiba un sachet de marijuana qu'il fit passer à la ronde quand il eut bourré une pipe au long tuyau. Il sortit de ses hardes une photo de journal froissée, celle de son héros, le sultan Mohammed. Du poste s'échappaient les sempiternelles vociférations de Radio-Le Caire. Irwin dit à Mohammed Mayé qu'il était juif, ce qui ne gênait

ni le jeune homme ni les autres consommateurs, tous de parfaits hipsters qui représentaient probablement la nouvelle génération *beat* du Moyen-Orient – *beat* étant pris dans son sens originel : occupe-toi de tes oignons. En effet, nous avons vu des bandes de jeunes Arabes en blue-jeans écouter des disques de rock dans une boîte étonnante avec juke-box et billards électriques tout comme à Albuquerque ou n'importe où et un jour de cirque un groupe d'entre, eux se tourna vers Irwin et l'acclama « Yay ! Yay ! ». On se serait cru dans un dancing du Bronx en entendant ces gars rire au numéro du jongleur. (Lors de ses voyages ultérieurs, Irwin vit la même chose dans tous les pays d'Europe et on lui assura que c'était pareil en Russie et en Corée.) Il paraît que seuls les « Hommes Qui Prient » (*Hombres Que Rison*), pieux et lugubres vieillards que l'on croise encore dans les rues des villes d'Islam – robe blanche et longue barbe – sont capables de faire se disperser d'un seul regard ces bandes juvéniles. Les flics ne faisaient pas de différence entre les uns et les autres ; sur le Zoco Grande, nous avons assisté à une échauffourée entre flics espagnols et soldats marocains. Bull était avec nous. Subitement, une foule tumultueuse et hurlante de flics, de soldats, de vieux en burnous et de jeunes voyous en jeans bloqua la rue. Nous fîmes demi-tour et détalâmes. Personnellement, j'enfilai une venelle en compagnie de deux petits Arabes d'une dizaine d'années qui rigolaient tout en cavalant. Je me précipitai à l'intérieur d'un débit de boissons tenu par un Espagnol au moment où il tirait le rideau de fer, bang ! et lui demandai du malaga tandis que l'émeute faisait rage au-dehors. Je retrouvai un peu plus tard les copains dans un café. « Il y a des bagarres tous les jours », déclara fièrement Bull. Mais il nous sautait aux yeux que le « ferment » du Moyen-Orient n'était pas quelque chose d'aussi simple que l'indiquaient nos passeports. C'est ainsi par exemple que les autorités nous avaient interdit (1957) de visiter Israël ce qui avait légitimement rendu Irwin furieux, les Arabes se moquant de savoir s'il était juif ou quoi du moment qu'il ne faisait pas de provocation – et ce n'était pas son genre – L' « Internationale hip » dont j'ai parlé, quoi.

Il suffisait de mettre les pieds au consulat, où nous devions nous rendre pour de fastidieuses et routinières questions de paperasserie, pour comprendre ce qui ne collait pas dans la « diplomatie » américaine d'un bout à l'autre du monde arabe ; les officiels étaient des fossiles gourmés qui méprisaient leurs propres nationaux s'il advenait que ceux-ci ne portassent pas cravate, comme si une cravate et ce qu'elle peut symboliser signifiait

quoi que ce soit aux yeux des Berbères au ventre creux qui entraient tous les samedis matin, à Tanger, tels des Christ, sur d'humbles bourricots chargés de paniers de fruits misérables ou de dattes et dont les cortèges repartaient au crépuscule en longeant la voie ferrée qui escalade la colline, prophètes aux pieds nus qui enseignaient chemin faisant le Coran aux enfants. Pourquoi le consul américain n'entrait-il jamais dans l'établissement où Mohammed Mayé fumait le kif avec les autres mômes ? Ou n'allait-il pas s'accroupir derrière les immeubles vides avec les vieux Arabes qui parlent avec leurs mains ? Ou n'importe quoi ? Mais non ! Rien que limousines privées, hôtels-restaurants, réceptions en banlieue, refus aveugle et obstiné au nom de la « démocratie » de tout ce qui constitue l'essence et le fondement d'un pays.

Les petits mendiants dormaient, la tête posée sur la table, tandis que Mohammed Mayé nous expliquait sa ville en fumant pipe sur pipe d'un fort mélange de kif et de haschisch. « La mer allait jusque-là », disait-il en désignant un parapet de l'autre côté de la fenêtre. Comme si l'ancien souvenir du flux était encore aux portes.

Le cirque était un fantastique bric-à-brac nord-africain d'acrobates d'une agilité phénoménale, de mystérieux mangeurs de feu venus de l'Inde, de tourterelles blanches escaladant des échelles d'argent, de comédiens extravagants que nous ne comprenions pas et de cyclistes qu'Ed Sullivan n'a jamais vus et qu'il devrait voir. C'était comme *Mario et le Magicien*, une nuit de tourments et d'applaudissements s'achevant avec de sinistres enchanteurs que personne n'aimait.

58

Mon argent arriva, le moment était venu de m'en aller, mais voilà qu'à minuit le pauvre Irwin sort dans le jardin pour m'appeler. « Descends, Jack-Kee ! Il y a toute une flopée de copains et de souris de Paris chez Bull ! » C'était exactement comme à New York, à Frisco ou n'importe où, tous ces types agglomérés dans la fumée de la marijuana qui bavardaient, les filles en pantalon, les gars barbus, une énorme frime, sans doute, qui à l'époque (1957) n'avait même pas été encore officiellement étiquetée « Beat Génération ». Dire que j'avais été mêlé de si près à tout ça ! En fait, le manuscrit de *Sur la Route* était alors sous presse et sa publication était

imminente et j'en avais déjà jusque-là de cette histoire ! Rien n'est plus morne que la froideur (pas celle d'Irwin, pas celle de Bull ou de Simon qui est flegme naturel) mais la froideur affectée qui est en réalité une rigidité secrète dissimulant le vide de l'individu et son manque de curiosité, une sorte de froideur sociologique qui n'allait pas tarder à devenir pour un temps la lubie de la jeunesse petite-bourgeoise. Elle n'allait même pas sans une espèce de goujaterie, probablement involontaire, par exemple quand je sortis à la fille de Paris qui venait – qu'elle disait – de rendre visite à un Shah de Perse pour une chasse au tigre : « Est-ce que vous avez vraiment tué le tigre vous-même ? » Elle me lança un coup d'œil glacé comme si j'avais essayé de l'embrasser devant la fenêtre d'une école dramatique. Ou de faire un croche-patte à la Chasseresse. *Ou quelque chose !* Mais je ne pouvais rien faire d'autre que de m'asseoir au bord du lit, aussi désespéré que Lazarus, et d'écouter leur effrayant jargon. Tout ça allait envahir l'Amérique jusqu'au niveau des High Schools et me serait en partie attribué ! Irwin s'en moquait, il voulait seulement savoir ce que pensaient ces gars-là.

Joe Portman, fils d'un voyageur et écrivain célèbre, affalé sur le lit comme s'il était parti pour toujours, me dit :

— Il paraît que tu vas en Europe ? Si on prenait le bateau ensemble ? On aura les billets cette semaine.

— O.K. !

Pendant ce temps, le musicien de jazz parisien expliquait que Charlie Parker manquait de rigueur, que le jazz avait besoin de thèmes classiques européens pour lui donner sa densité, et du coup je suis remonté en sifflant *Scrapple*, *Au Privave* et *I Get a Kick*.

Après, une longue virée à pied sur la côte qui m'amena jusqu'au pied des montagnes berbères où je vis le vrai Maghreb, je fis enfin mes paquets et pris mon billet. Le Maghreb est le nom arabe du pays. Les Français l'appellent *la Marocaine*. Ce fut un petit cireur de chaussures sur la plage qui me cracha ce mot en me foudroyant du regard, après quoi il me proposa des photos pornos et détala pour jouer au foot sur le sable. Ses copains plus âgés me dirent qu'ils ne pouvaient me procurer aucune des jeunes, filles qui étaient sur la

grève, parce qu'elles détestaient les « chrétiens ». Ne voulais-je pas plutôt un garçon ? Nous regardâmes, le petit cireur et moi, une tapette américaine déchirer les photos cochonnes et en jeter les morceaux au vent tandis qu'il s'éloignait précipitamment en pleurant.

Le malheureux Hubbard était au lit quand je partis. C'est avec tristesse qu'il m'étreignit la main en me disant : « Prends soin de toi, Jack », avec une intonation joyeuse dans le prononcé de mon nom pour tenter d'atténuer la gravité de l'adieu. Irwin et Simon agitèrent les bras sur le quai quand le bateau s'éloigna. Tous deux portaient des lunettes. Ils cessèrent de voir mes propres signaux quand le navire vira et mit le cap sur Gibraltar tandis que moutonnaient soudain de puissantes lames lisses comme des miroirs. « Bon Dieu, l'Atlantide gueule toujours là-dessous ! »

Je vis assez peu Portman pendant la traversée. Nous restâmes à cafarder misérablement sur des couchettes recouvertes de grosse toile au milieu des militaires français. À côté de moi il y avait un jeune soldat qui ne m'adressa pas la parole pendant des jours entiers. Il contemplait fixement les ressorts de la couchette du dessus, ne se levait pas pour chercher ses fayots avec les autres, il ne faisait rien, il ne dormait même pas. Il rentrait après avoir servi à Casablanca, peut-être même revenait-il de la guerre d'Algérie. Je compris soudain qu'il devait s'être mis à la drogue. Rien ne l'intéressait en dehors de ses propres pensées, il ne broncha même pas quand les trois musulmans qui voyageaient avec les soldats bondirent sur leurs pieds au beau milieu de la nuit, ouvrirent des sacs de papier pleins de victuailles et se mirent à casser la croûte en jacassant joyeusement : c'était le Ramadan. Ils n'avaient le droit de manger qu'à partir d'une certaine heure. Je fus à nouveau frappé par ce qu'a de stéréotypé l'« histoire du monde » selon les journaux et les officiels. Voilà trois malheureux Arabes étiques troublant en pleine nuit le sommeil de cent soixante-cinq soldats français, en armes par-dessus le marché, sans que le moindre sous-lieutenant leur crie : *Tranquille** ! Ils supportent le tapage et l'inconfort en silence, un silence qui est respect de la foi et de la personnalité de ces trois Arabes. Alors, pourquoi cette guerre ?

Dans la journée, les soldats montaient sur le pont et chantaient en avalant leurs gamelles de fayots. Nous doublâmes les îles Baléares. Un moment, ce fut exactement comme si les bidasses se délectaient par avance à ce qui les attendait de gai et d'excitant en France, à Paris en particulier – les filles, les frissons, le bon accueil, un avenir tout neuf et ses délices, l'amour parfait,

l'amour heureux, je ne sais pas, peut-être seulement l'Arc de Triomphe. Toutes les images de la France ou de Paris que peut avoir un Américain qui n'y a jamais été, je les tenais à leur disposition. Jusqu'à Jean Gabin assis, cigarette au bec, sur le pare-chocs d'une voiture accidentée dans un dépôt, les lèvres serrées, personnification de cet héroïsme à la française – *Ça me navre** ! Évocateur d'une France nébuleuse, honnête et réaliste, qui me faisait vibrer à l'époque où j'étais un teenager – le pantalon informe de Louis Jovet gravissant l'escalier d'un hôtel minable – l'ostensible féerie des rues interminables d'un Paris nocturne plein d'une joyeuse effervescence, le cinéma n'en demande pas plus – L'apparition soudaine de la beauté sous l'aspect d'une fille enveloppée dans un imper trempé, un béret sur la tête. Toutes ces stupidités, celles-là et les autres – se diluant le lendemain matin quand je vis les atroces falaises blanches de Marseille à travers le brouillard et une lugubre cathédrale en haut d'un promontoire. Je me mordis les lèvres comme si j'avais oublié mes propres souvenirs imbéciles. Les soldats eux-mêmes avaient l'air morose en quittant le bord pour s'aligner devant les bâtiments de la douane. Dimanche matin à Marseille. Et ensuite ? Où iraient-ils ? Pour celui-ci un salon avec des coussins au petit point, pour celui-là la piscine, pour cet autre une villa de banlieue au bord de la route ? L'un dans un appartement au troisième, l'un dans une pâtisserie. L'un dans un chantier de bois et charbon (aussi consternant que ceux de la rue Papineau à Montréal). (Au rez-de-chaussée de la villa banlieusarde habite un dentiste.) Pour celui-là, un long mur brûlant au cœur de la Bourgogne avec, pour finir, des tantes en noir dans la lumière crue d'un salon, peut-être ? Et celui-là ? Paris ? Un qui vend des fleurs aux Halles par les aubes d'hiver où brame le vent désolé ? Un qui se dirige vers un atelier de ferronnerie proche de la rue Saint-Denis et de ses putains en manteaux sombres ? Celui-là déambulera-t-il sans but en regardant les affiches des cinémas l'après-midi rue Caulaincourt ? Celui-là sera-t-il aboyeur dans une boîte de nuit de Pigalle ? Et celui-là travaillera-t-il comme portefaix dans les caves obscures de la rue Rochechouart ? Je n'en sais rien.

Je suis parti de mon côté, mon gros sac sur le dos, en route pour l'Amérique, pour ma patrie, pour ma sinistre France à moi.

J'étais installé au soleil à la terrasse du Bonaparte à bavarder avec de jeunes artistes et des filles, j'étais saoul, il n'y avait que quatre heures que j'étais à Paris et voilà Raphael qui traverse la place Saint-Germain en se dandinant. Il m'aperçoit à un kilomètre et se met à brailler : « Jack ! TU es là ! Avec des ribambelles de filles autour de toi ! Pourquoi tu cafardes ? Je te montrerai Paris. Il y a de l'amour partout ! Je viens d'écrire un nouveau poème, il s'appelle Pérou ! J'ai une fille pour toi ! » Il avait beau savoir que c'était du boniment, le soleil était chaud et c'était bon de se retrouver et de boire ensemble. Les « filles », c'étaient des pimbêches d'étudiantes anglaises et hollandaises qui faisaient tout pour me donner mauvaise conscience en me traitant de mufle dès qu'elles avaient compris par mon attitude qu'il n'était pas question que je leur fasse la cour une saison entière avec billets doux à ramages et convulsions d'agonie à la clé. Je ne voulais qu'une seule chose : qu'elles écartent les jambes dans un brave lit et qu'on n'en parle plus. Mais bon Dieu, ce n'est plus possible dans le Paris existentiel et romantique depuis Sartre ! Plus tard, les mêmes filles traîneraient dans d'autres capitales et diraient d'un air las à leurs chevaliers servants : « J'attends seulement Godot, mon vieux. » Il y a quelques beautés absolument ravissantes qui se baguenaudent dans les rues, mais elles vont toujours ailleurs – là où un jeune Français tout ce qu'il y a de galant se consume d'espoir en les attendant. Il a fallu longtemps pour que l'ennui baudelairien revienne d'Amérique en faisant de grands signes, mais il est revenu, ça a commencé dans les années vingt. Avec mon Raphael blasé, on fonce acheter une grande bouteille de cognac et on va au bois de Boulogne boire et rigoler au soleil en entraînant un Irlandais roux et deux filles. À travers la brume de l'ivresse, je vois le bois joli, des femmes avec des enfants comme dans Proust, tous joyeux comme des fleurs dans leur ville. Je remarque la façon dont les agents de police s'attroupent pour admirer les femmes : s'il y a des histoires, ils sont toute une bande et ils ont évidemment leurs fameuses pèlerines avec des barres, de fer cousues à l'intérieur. En fait, j'ai envie d'explorer Paris comme ça, tout seul, en prenant des notes personnelles mais, au cours des jours suivants, je suis voué à ne rien découvrir de plus que ce que l'on découvre à Greenwich Village. Car Raphael me fait rencontrer d'antipathiques beatniks américains en chambre et dans les bars, et c'est tout le *cool* qui rapplique ; seulement on est à Pâques et, dans les vitrines des fantastiques confiseries parisiennes il y a des poissons d'un mètre de long. On n'arrête pas de déambuler autour de Saint-Michel et

de Saint-Germain et de recommencer, et on finit par se retrouver avec Raphael dans les rues, la nuit, comme à New York, à la recherche d'un coin où aller.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas rencontrer quelque part Céline en train de pisser dans la Seine ? Ou faire sauter quelques cabanes à lapins ?

— On va aller chez Nanette, ma copine ! Je te la filerai.

Mais quand je la vois je sais qu'il ne me la filera jamais, c'est une beauté extra, toute tremblante, elle aime Raphael à la vie à la mort. On part gaiement tous en chœur manger des chiche-kebabs en écoutant du be-bop. Je passe la nuit à traduire à Raphael ce qu'elle lui dit en français : à quel point elle l'aime ; et puis il faut que je lui traduise, à elle, ce qu'il lui dit en anglais : qu'il sait bien *mais*.

Raphael dit qu'il t'aime, mais il veut vraiment faire l'amour avec les étoiles ! C'est ce qu'il dit. Il fait l'amour avec toi dans sa manière drôle.*

Dans le vacarme du bistrot arabe, la jolie Nanette me souffle à l'oreille : *Dis-lui que ma sœur va m'donner d'l'argent demain*.*

— Raphael, pourquoi tu ne me la repasses pas tout simplement ? Elle n'a pas de fric.

— Qu'est-ce qu'elle vient de dire, alors ?

Raphael a réussi à ce qu'une fille tombe amoureuse de lui alors qu'il est incapable de lui parler ! Ça se termine quand un type me tapote l'épaule, je me réveille la tête sur un comptoir, dans un bar où on joue du jazz cool. « Cinq mille francs, s'il vous plaît. » Cinq mille sur les huit que je possède, tout l'argent prévu pour mon séjour parisien liquidé, il ne me reste plus que trois mille francs, soit sept dollars et demi (de l'époque) – juste de quoi me rendre à Londres demander une avance à mon éditeur anglais et rentrer en Amérique. Je suis fou de rage contre Raphael qui m'a fait claquer tout cet argent et il se remet à m'incendier, je suis un radin qui ne comprend rien. Non content de ça, tandis que je suis couché par terre chez lui, il fait l'amour à Nanette toute la nuit, à en juger par les gémissements qu'elle pousse. Le matin, je m'esquive sans esprit de retour sous prétexte qu'une fille m'attend dans un café et j'arpente Paris, sac au dos ; j'ai l'air si bizarre que même les putains de la rue Saint-Denis ne me regardent pas. Je prends mon billet pour Londres et je finis par partir.

Mais j'ai quand même vu la Parisienne de mes rêves dans un bar vide où je sirotais un café. Il n'y avait qu'un seul employé, l'air brave, et voilà qu'entre

une ravissante Parisienne, la lente démarche aguichante de celles qui n'ont nulle part où aller, les mains dans les poches, elle dit simplement *Ça va, la vie* *? D'anciens amants, apparemment.

Oui, comme ci comme ça *. Alors, elle lui décoche un sourire langoureux plus précieux que sa nudité, un sourire vraiment philosophique, paresseux, amoureux, elle est prête à tout, même aux après-midi pluvieux ou aux bérets sur les quais, c'est un Renoir qui n'a rien d'autre à faire que rendre visite à son ancien amant et le bombarder de questions sur la vie. Ce qu'on peut voir même à Machin City. Mais quelle allure, quelle grâce nonchalante, comme si son amant la pourchassait à bicyclette depuis une gare de triage et qu'elle s'en foute. Les chansons d'Édith Piaf expriment ce type de Parisienne, des après-midi entiers à se caresser les cheveux, en fait c'est le cafard et ça finit brusquement par des disputes sur le prix d'un manteau, dont les échos bruyants s'échappent par la fenêtre, si bien que, sinistre, la vieille Sûreté arrivera au bout du compte pour hausser les épaules, devant la tragédie et la beauté, et tout le monde sait depuis le début que ce n'est ni tragique ni beau, rien que le cafard à Paris et l'amour, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, vraiment rien. Les amants de Paris essuient leur sueur et rompent des baguettes de pain longues d'un million de milles qui vont de Götterdämmerung à la Marne (je suppose) (n'ayant jamais rencontré Marlène Dietrich dans une rue de Berlin).

Le soir, je débarque gare Victoria, à Londres, et vais aussitôt dans un bistrot appelé *le Shakespeare*. Mais j'aurais aussi bien pu aller chez *Schrafft* : nappes blanches, barmen calmes et cliquetants, panneaux de chêne au milieu des publicités de stout, garçons en smoking, pouah, je sors aussi vite que je peux pour rôder dans les rues nocturnes, toujours sac au dos, et les bobbies me regardent passer avec cet étrange sourire figé dont je me souviens si bien et qui veut dire : « C'est clair comme le nez au milieu de la figure, c'est Jack l'Éventreur qui revient sur le lieu de ses crimes. Tiens-le à l'œil pendant que je vais chercher l'inspecteur. »

Difficile de les blâmer, quand même : comme je déambulais au milieu des brouillards de Chelsea à la recherche d'un fish'n chips, un bobby surgit

devant moi, tout juste si je distinguais son dos et son casque ovale, du coup je songeai au poème chair-de-poule : *Qui étranglera le bobby dans le brouillard ?* (Pourquoi ? je n'en sais rien, juste parce qu'il y avait du brouillard, qu'il me tournait le dos, que j'étais chaussé de bottes de désert silencieuses, de vraies semelles de bandit de grand chemin). – Et à la frontière, c'est-à-dire à la douane de Newhaven, ils m'avaient tous regardé à croire qu'ils me connaissaient et comme je n'avais que quinze shillings en poche (deux dollars), c'est tout juste s'ils ne m'avaient pas interdit l'accès de l'Angleterre. Ils ne s'étaient laissé fléchir qu'après que je leur eus apporté la preuve que j'étais un écrivain américain. Ce qui n'empêcha quand même pas les bobbies de service de m'observer avec un vague sourire patibulaire à peine ébauché en se frottant la mâchoire, et même de secouer la tête, manière de dire : « Ses pareils, on les a déjà vus. » J'aurais été en compagnie de John Banks, je serais enchristé à l'heure qu'il est.

Toujours chargé de mon satané sac, je fonçai dans le brouillard nocturne et finis par arriver, complètement vanné, à Fleet Street où, par Dieu, je vis un futur vieux Julien de cinquante-cinq ans, un Écossais blondasse aux jambes en manches de veste qui sortait de l'immeuble du *Glasgow Times* en se tiraillant la moustache exactement comme Julien (qui est d'origine écossaise), trottant sur ses pattes de journaliste en direction du pub le plus proche, le *King Lad*, pour écumer devant les barils de bière britannique. Là, juste sous le réverbère devant lequel flânaient Johnson et Boswell, le voilà qui s'amène, costume de tweed, *knaows mothah* et tutti quanti, obnubilé par les nouvelles d'Edinburgh, des Falkland et de la Lyre.

Ayant réussi à emprunter cinq livres à mon agent anglais que j'étais allé taper à domicile, je fis Soho pour trouver une chambre (c'était samedi et il était minuit). Devant la boutique d'un disquaire, comme j'examinai la grosse tête de hipster américain de ce corniaud de Jerry Mulligan sur un album, une bande de Teddy Boys dégoulinant des boîtes de Soho avec des milliers de leurs pareils, semblables aux hipsters marocains en jeans sauf qu'ils étaient admirablement pomponnés (vestes et pantalons repassés, souliers miroitants), m'abordèrent : « Eh, tu connaît Jerry Mulligan ? » Comment m'avaient-ils repéré avec mes nippes et mon sac à dos, je ne le saurai jamais. Soho, c'est le Greenwich Village de Londres, c'est rempli de restaurants tristes, grecs et italiens, avec nappes à carreaux et chandelles, de music-halls spécialisés dans le jazz, de boîtes de nuit, de cabarets strip et j'en passe, il y a des flopees de

filles, des brunes et des blondes, qui font la retape (*I sye, ducks*) mais j'étais tellement mal fringué que pas une seule ne m'honorait d'un regard. (J'étais arrivé en Europe vêtu d'oripeaux, comptant dormir dans les meules de foin et me nourrir de pain et de vin, mais je n'ai trouvé de meules nulle part.) Les « Teddy Boys » sont l'équivalent anglais de nos hipsters et ils n'ont strictement rien à voir avec les « Jeunes Hommes en Colère » qui ne sont pas des clients que l'on rencontre plantés au coin des rues à faire tourner leurs trousseaux de clés, mais des intellectuels, des gentlemen de la classe moyenne à formation universitaire, vermoulus pour la plupart ou, quand ils ne le sont pas, polarisés sur la politique plus que sur l'art. Les Teddy Boys sont les dandies du trottoir (comme nos petits-mâtres tirés à quatre épingles ou, tout au moins, nos hipsters au chiqué en veste sans revers et chemise de sport Hollywood-Las Vegas). Les Teddy Boys ne se sont pas encore mis à écrire, en tout cas ils ne sont pas édités, mais quand ça viendra, les Jeunes Hommes en Colère feront figure de poseurs pompiers. On rencontre également dans Soho les classiques Bohémiens barbus qui rôdent, mais ils étaient déjà là bien avant Dowson et De Quincey.

Piccadilly Circus (où j'ai trouvé une chambre bon marché) est le Times Square londonien. Sauf qu'on y trouve de charmants comédiens ambulants qui dansent, jouent et chantent en échange de pennies qu'on leur lance, et parmi eux des violonistes tristes qui vous rappellent le Londres touchant de Dickens.

J'ai été particulièrement frappé par les gros matous calmes de Londres qui dorment parfois en toute sérénité juste devant la porte des boucheries et que les gens évitent avec soin, ils dorment là, dans le poudrolement du soleil, le bout du museau frôlant presque les bus et les voitures rugissants. L'Angleterre doit être la terre des chats qui occupent paisiblement les clôtures de St John's Wood. De vieilles dames les nourrissent avec amour comme Ma nourrissait mes chats. À Tanger ou à Mexico, il est rare d'en voir un, sauf tard dans la nuit, car les pauvres les attrapent souvent pour les manger. J'avais le sentiment que le respect et la tendresse qu'elle voue aux chats étaient la bénédiction de Londres. Si Paris est une femme que l'envahisseur nazi a forcée, Londres est un homme qui n'a jamais été violenté, qui, simplement, fume sa pipe, boit son stout ou son *half'n half* et gratte le crâne de son chat qui ronronne.

Par les nuits froides, les immeubles parisiens alignés devant la Seine ont

l'air aussi sinistres que ceux de Riverside Drive, à New York, en janvier, quand les inhospitalières rafales de l'Hudson prennent de fouet à l'angle des rues les passants qui rentrent chez eux, mais la nuit, sur les berges de la Tamise, il semble que le brasillage du fleuve brasse une sorte d'espérance, une sorte de trépidante confiance à l'anglaise. Pendant la guerre j'avais également vu l'intérieur de la Grande-Bretagne, ses prairies incroyablement vertes, les cyclistes arrêtés aux passages à niveau à l'heure où ils regagnaient leurs maisons – toits de chaume et cheminée. J'aimais. Mais je n'avais à présent ni le temps ni l'envie de m'attarder, je voulais rentrer *chez moi*.

Un soir, dans Baker Street, il m'est arrivé de chercher la demeure de Sherlock Holmes : j'avais totalement oublié que ce n'était qu'un personnage sorti de l'imagination de Conan Doyle !

Je touchai mon argent au bureau de l'agence, sur le Strand, et pris un billet pour New York à bord d'un bateau hollandais, le *Nieuw Amsterdam*, qui partait la nuit même de Southampton.

QUATRIEME PARTIE

Retour à l'Amérique

Ce grand voyage en Europe, c'était précisément au mauvais moment que je l'avais effectué quand j'étais écœuré des expériences nouvelles de quelque ordre qu'elles fussent. J'avais foncé tête baissée et, en mai 1957, je rentrais déjà, penaud, le cœur lourd, le regard torve, furax.

Tandis que le *Nieuw Amsterdam* prend le large, je gagne, affamé, la salle à manger des troisièmes : deux cent cinquante touristes sur leur trente et un attablés sous des lustres somptueux devant des nappes blanches et de l'argenterie scintillante, servis par des garçons en smoking qui font une pâle gueule à la vue de mon jean (le seul pantalon que je possède) et de ma chemise de flanelle à col ouvert. Sous leurs yeux désapprobateurs, je me dirige vers la table qui m'est assignée ; elle se trouve au beau milieu de la salle et quatre convives à la tenue irréprochable y ont déjà pris place : une souriante Allemande en robe de cocktail, un Allemand en complet strict et sévère et deux jeunes hommes d'affaires hollandais. Mais il faut bien que je m'asseye là. Surprise : l'Allemand est poli avec moi, j'ai même l'air de lui plaire (les Allemands m'ont toujours à la bonne, j'ignore pour quelle raison), tant et si bien que quand le loufiat grincheux s'impatiente à me voir scruter avec perplexité la carte d'une invraisemblable richesse (« Qu'est-ce que ce sera ? Saumon amandines sauce au vin ? Roastbeef au jus avec petites pommes de terre de printemps ? L'omelette spéciale et de la salade à l'avocat ? Ou le filet mignon garni champignons ? ») et il lance d'une voix grinçante en se tapotant le poignet : « Alors ? Vous vous décidez ? », le jeune Allemand lui adresse un regard indigné. Et lorsque le garçon est parti avec ma commande (cervelle sautée, asperges sauce hollandaise), il me dit : « Moi, che n'aurais pas admis za d'un garzon de restaurant ! » Il a parlé sèchement, comme un nazi, en fait comme un Allemand ou n'importe quel continental de bonne souche, mais avec sympathie.

— Cela m'est égal, je lui répons.

Sur quoi il me rétorque qu'il faut bien que quelqu'un prenne la chose à cœur sinon « zes chens détiendront ébouvantables et ne zauront plus tenir leur blace ! ».

Comment lui expliquer que si je m'en balance c'est parce que je suis un

démocrato-cornoualo-bretono-aristo-américano-iroquo-canadien français ou même un beatnik, mais quand le serveur rapplique, mon Allemand ne manque pas de l'expédier chercher des suppléments. L'Allemande, elle, songe avec satisfaction qu'elle va passer six jours en compagnie de trois jeunes Européens élégants, elle m'adresse même un sourire direct et humain (j'avais déjà fait connaissance avec le snobisme des fonctionnaires européens quand je traînais à Saville Row, dans Threadneedle, et même à Downing Street où les bellâtres officiels en redingote me lorgnaient avec des yeux ronds, ils auraient mieux fait de prendre des jumelles, je n'en dirai pas plus). Mais le lendemain on me déménagea sans cérémonie pour m'installer dans un coin de la salle où j'attirerais moins l'attention. Personnellement, j'aurais d'ailleurs préféré manger à la cambuse, les coudes sur la table. Là, j'étais coincé entre trois vieilles institutrices hollandaises, une petite fille de huit ans et une Américaine de vingt-deux ans dont les yeux cernés disaient le dévergondage, ce dont je me balançais sauf qu'elle m'échangea ses somnifères allemands contre mes somnifères marocains (du soneryl) : les siens étaient en réalité de terribles stimulants qui vous empêchaient de dormir.

Ainsi, trois fois par jour, je me glissais dans mon coin de la salle à manger, un sourire contraint aux lèvres, pour faire face à ces trois donzelles. De mon ancienne table, celle des Allemands, s'élevaient de tonitruants éclats de rire.

Je partageais ma cabine avec un vieil Hollandais qui fumait la pipe. Mais c'était affreux, sa femme se pointait constamment pour discuter le coup avec lui la main dans la main, de sorte que j'hésitais même à me laver au lavabo. J'occupais la couchette du haut sur laquelle je lisais jour et nuit. Je notai que le front de la vieille Hollandaise, sillonné de veines bleu pâle, avait la blancheur délicate, presque friable, des portraits de Rembrandt...

Les troisièmes étaient à l'arrière et nous fûmes épouvantablement secoués pendant toute la traversée – jusqu'à ce qu'apparut le phare de Nantucket. Le mal de mer exerçait ses ravages et le nombre de convives diminuait chaque jour. Lors de mon premier dîner, j'avais remarqué une tribu néerlandaise attablée au grand complet (frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs qui se rendaient en Amérique pour s'y installer ou faire du tourisme), rigolant et bâfrant ; mais deux jours après que le bateau eut levé l'ancre, il ne restait plus qu'un frère décharné qui engloutissait d'un air morose tout ce qu'on lui apportait, craignant comme moi de perdre toute cette bonne nourriture

comprise dans le prix du billet (deux cent vingt-cinq dollars), il réclamait même des suppléments qu'il avalait d'un air tout aussi lugubre. Moi, je faisais cavalier mon nouveau serveur, un jeune, pour avoir du rab de dessert : mal de mer ou pas, je n'allais pas laisser passer une seule coupe de crème fouettée.

Les joyeux stewards organisaient des soirées dansantes avec distribution de coiffures de cotillon, mais c'était à l'heure où, enveloppé dans ma canadienne à fermeture à glissière, col relevé, j'arpentais le pont, je montais parfois subrepticement sur celui des premières et tournais sans fin sur le pont-promenade désert où bramait le vent. Là, il n'y avait personne. Pourtant, dans la journée, à la vue de tous ces gens mal en point tassés au fond de leurs chaises longues, le regard dans le vide, je regrettais le calme et la solitude de mon vieux cargo yougo.

Le breakfast était inévitablement composé de viande froide et de pains sucrés aux raisins, suivis des œufs au bacon traditionnels accompagnés de café.

À un moment donné, mon Américaine et son amie, une blonde Anglaise, insistèrent pour que nous visitions ensemble le gymnase qui était toujours vide ; ce ne fut que plus tard que je compris qu'elles avaient probablement des idées derrière la tête. Elles guignaient tout le temps les marins beaux gosses, le regard lourd de désir silencieux, sans doute avaient-elles lu des romans parlant d'« amour en croisière » et s'efforçaient-elles désespérément de s'offrir une aventure avant New York. Je n'aurais pas demandé mieux que de leur rendre service mais avec le veau et le jambon, c'était la débandade.

Un matin où les eaux étaient calmes et unies, le bateau-phare de Nantucket apparut à travers la brume, suivi, quelques heures plus tard, par des détritiques flottants en provenance de New York, dont un carton vide estampillé CAMPBELL'S PORK AND BEANS. J'en pleurai presque de joie, il me rappelait l'Amérique, tous les *pork'n beans* que l'on sert de Boston à Seattle... et peut-être aussi certaine fenêtre matinale ouverte sur les pins.

Je partis chercher ma mère, nanti d'une nouvelle avance de mon éditeur (cent dollars) après un bref séjour à New York où je ne m'arrêtai que deux

jours pour voir Alyce, toute tendre, ravissante dans sa robe printanière. Elle fut heureuse de me retrouver. Quelques bières, quelques séances de jambes en l'air, quelques mots chuchotés à l'oreille, et en avant pour ma « vie nouvelle ». On se reverra bientôt, c'est promis.

J'emballai avec ma mère le pathétique bric-à-brac de toute une existence. Aux déménageurs, je donnai la seule adresse californienne que je connusse, le cottage de Ben Fagan à Berkeley. Mon intention était de nous rendre là-bas en autocar (un terrible voyage de quatre mille huit cents kilomètres) et de louer un appartement à Berkeley. Là, j'aurais tout mon temps pour leur faire dérouter le matériel sur notre nouvelle demeure qui, je me le promettais, serait mon sanctuaire définitif et heureux (j'espérais qu'il y aurait des pins).

Ce « bric-à-brac » était constitué de vieilles frusques que je ne mettrais jamais plus, de cartons d'anciens manuscrits dont le papier jaunissait déjà (certains remontaient à 1939), de pitoyables lampes chauffantes, de galoches – vous vous rendez compte ? – (elles venaient de la Nouvelle-Angleterre), de flacons de lotion de rasage et d'eau bénite, il y avait jusqu'à des ampoules électriques mises de côté depuis des années, mes vieilles pipes, un ballon de basket, un gant de base-ball et une batte, Seigneur ! d'antiques rideaux qui n'avaient jamais été accrochés faute de maison, des ballots de chiffons inutiles, une tonne de livres (y compris un vieux Rabelais sans couverture), toute une inimaginable batterie de cuisine, tristes bricoles dont les gens ont plus ou moins besoin pour que la vie continue. Il faut dire que je me rappelais encore l'Amérique à l'époque où l'on voyageait avec pour tout bagage un sac en papier inévitablement fermé par une ficelle, où l'on faisait la queue pour le café et les *donuts* – l'Amérique de 1932 avec les gens qui exploraient les dépotoirs au bord du fleuve, histoire de récupérer de la camelote à fourguer. Quand mon père vendait des cravates ou creusait des tranchées pour le *Work Projects Administration*⁽⁴⁾, quand, la nuit, les vieux munis d'un sac de toile farfouillaient dans les poubelles ou recueillaient le peu de crottin de cheval qu'on pouvait encore trouver dans les rues. Quand quelques patates étaient une bénédiction. Mais dans l'Amérique prospère de 1957 les gens rigolaient devant notre bazar, au cœur duquel ma mère avait caché ses richesses essentielles – sa corbeille à ouvrage, son crucifix et l'album de photos de famille – Sans compter sa salière essentielle, sa poivrière essentielle, sa saupoudreuse essentielle (pleines toutes les trois) et son essentiel savon à moitié usé, l'ensemble enveloppé dans les draps et couvertures essentiels

destinés à des lits encore inexistantes.

64

Je vais maintenant parler du personnage le plus important de cette histoire. J'ai remarqué que presque tous les écrivains mes confrères ont l'air de haïr leur mère et ils enrobent cette haine d'un tas de développements sociologico-freudiens qui servent tout bonnement de thèmes aux broderies de leur imagination, c'est du moins ce qu'ils prétendent. Je me demande souvent s'il leur est jamais arrivé de se réveiller à quatre heures de l'après-midi pour voir leur mère occupée à repriser leurs chaussettes à la misérable lumière qui tombe de la fenêtre ou, après les atrocités révolutionnaires du week-end, de la trouver en train de recoudre une chemise déchirée et tachée de sang, tranquille, la tête éternellement penchée sur l'aiguille. Et sans jouer les martyres vengeresses mais grave, n'ayant qu'une seule préoccupation : réparer, réparer le calvaire, la folie, tout ce qui a été perdu, raccommoder sa propre vie, ni plus ni moins, avec un sérieux tenace, presque joyeux. Et quand il fait froid, elle s'enveloppe de son châle et elle continue de repriser tandis que, sur le fourneau, les pommes de terre gargouillent, éternellement. Il y a des névrosés que ça rend fous, tant d'équilibre dans une maison. Moi, par moments, ça me rend fou d'avoir été stupide au point de déchirer mes chemises, de perdre mes souliers, d'avoir perdu, déchiré l'espoir à cause de cette imbécillité appelée *fureur*. Souvent, Julien m'a incendié : « Il te faut une soupape d'échappement ! Il faut que tu lâches de la vapeur sinon tu deviens dingue ! » s'écriait-il en m'arrachant ma chemise, et tout ça pour que, deux jours plus tard, Mémère s'installe sur sa chaise et se mette à la raccommoder parce que c'est une chemise et qu'elle est à moi, son fils. Pas du tout pour me donner mauvaise conscience, rien que pour la repriser, cette chemise. N'empêche que je me sentais invariablement coupable quand elle me disait : « C'était une si belle chemise. Je l'avais payée trois dollars vingt-cinq chez Woolworth. Pourquoi laisses-tu ces idiots déchirer tes chemises comme ça ? Ça n'a pas d'bon sens*. » Et si la chemise était irréparable, elle la lavait « pour les morceaux » ou pour faire un dessus de lit Arlequin.

Dans un de ces dessus de lit, j'ai identifié trente ans de malheur, trente ans d'existence torturée, pas seulement par moi mais par elle, par mon père et par

ma sœur. Elle aurait ourlé son linceul et s'en serait servi si ç'avait été possible. En ce qui concerne la nourriture, il n'y avait rien de perdu : une pomme de terre en partie mangée terminait délicieusement sa carrière, une fois rissolée, comme accompagnement d'un morceau de viande plus récent pour la bonne bouche, une tranche d'oignon finissait dans un bocal de condiments maison, des bouts d'entame de rosbif devenaient une succulente fricassée bien mitonnée. Un vieux mouchoir déchiré vaut mieux pour se moucher, une fois lavé et reprisé, que dix mille mouchoirs de chez Brooks Brothers, tout neufs, tout glacés et brodés d'un futile monogramme. La moindre babiole que j'avais offerte à ma mère (petits ânes mexicains en matière plastique, tirelires en forme de cochon, vases) restait des années et des années sur l'étagère à bibelots, consciencieusement époussetée et esthétiquement disposée selon son goût. Un infime trou de cigarette sur un vieux jeans était brusquement colmaté avec une pièce provenant d'un jeans de 1940. Sa corbeille à ouvrage contient un œuf à repriser en bois (qui ressemble à une petite quille) plus âgé que moi. Elle a des aiguilles datant de 1910 qui viennent de Nashua. À mesure que les années passent, sa famille, qui se rend compte de tout ce qu'elle a perdu en s'appropriant et en dilapidant l'argent de l'orpheline, lui écrit des lettres de plus en plus tendres. Elle bée d'incrédulité devant le téléviseur que je lui ai payé en 1950 (rien qu'un vieux Motorola de 1949) avec mon malheureux pognon. Elle regarde les sketches publicitaires pleins de femmes sur leur trente et un et d'hommes qui bombent le torse sans même s'apercevoir de ma présence. Pour elle, c'est un spectacle. Dans mes cauchemars, je nous vois tous les deux en train de faire les poubelles de New Jersey le samedi matin pour récolter des tranches de pastrami. Ou bien c'est sa commode posée au milieu de la route, le tiroir ouvert débordant de culottes de soie, de chapelets, de boîtes de boutons, de rouleaux de ruban, de pelotes à épingles, de houppettes, d'antiques bérets, de cartons remplis de morceaux de coton récupérés dans de vieux flacons de médicaments. Qui pourrait faire le portrait de cette femme ? Si j'ai besoin de quelque chose, elle le trouve toujours quelque part – une aspirine, un sac à glace, un bandage, un paquet de spaghetti pas chers (pas chers mais bons) qu'elle sort du buffet. Même une bougie lorsque la grandiose électricité civilisée tombe en panne.

Elle a de grandes boîtes de poudre à récurer et à désinfecter pour la baignoire, les waters et l'évier, un balai pour le nettoyage à sec et, deux fois

par semaine, elle farfouille sous mon lit à la recherche des moutons qu'elle secoue ensuite sur l'appui de la fenêtre. « *Tiens ! Ta chambre est faite.* » Dans son carton ambulant, il y a un grand panier d'épingles à linge dont, où qu'elle soit, elle se sert pour étendre sa lessive – je la vois avec sa corbeille de linge mouillé, ses épingles dans la bouche, et quand il n'y a pas de cour, elle suspend *ça au beau milieu de la cuisine !* Lorsqu'on va chercher une bière dans la glacière, il faut baisser la tête pour éviter le linge dégoulinant. Je parierais que la mère de Hui Neng était pareille, de quoi faire comprendre à n'importe qui la vérité profonde du Zen : savoir vivre en tout temps exactement comme il convient. Il est dit plus longuement dans le Tao que la femme qui s'occupe de sa maison réalise l'équilibre entre le Ciel et la Terre.

Et, le samedi soir, elle fait son repassage sur la table bancale qu'elle a achetée il y a une éternité, le molleton est tout roussi, les pieds de bois grincent mais la lessive en sort blanche, repassée, prête à servir, prête à être pliée et rangée dans des placards soigneusement tapissés de papier.

La nuit, quand elle dort, je baisse le front de honte. Et quand je me réveille le matin (ou peut-être sur le coup de midi), je sais qu'elle est déjà sortie sur ses jambes de « paysanne » pour faire ses courses et rapporter les provisions dans des sacs pleins à craquer – la laitue et mes cigarettes en haut, les hot-dogs, les hamburgers, les tomates et la mercerie achetée à l'épicerie « pour me faire voir », pitoyables chaussettes de nylon que l'on s'excuse de présenter à ma vue, au fond. Ah ! toutes les filles que j'ai connues en Amérique, qui mouillottaient le fromage bleu et le laissaient durcir sur le balcon, qui passaient des heures devant la glace à se faire les yeux, qui exigeaient des taxis pour aller chercher le lait, qui grognassaient les dimanches sans rôti, qui me laissaient tomber parce que je râlais !

Il est maintenant à la mode de dire que les mères contrecarrent votre vie sexuelle. Comme si ma vie sexuelle ayant pour cadre les appartements de filles de New York ou de San Francisco avait quelque chose à voir avec mes sereines nuits dominicales passées à lire ou à écrire dans la solitude intime de ma chambre d'une irréprochable propreté... Le vent froissait les rideaux et, dehors, les voitures frissoulaient. Le chat miaulait devant la glacière et il y avait déjà une boîte de pâtée toute prête pour mon petit bonhomme. Ma l'avait achetée le samedi matin (c'était marqué sur sa liste). Comme si le sexe était l'alpha et l'oméga de mon amour de la femme...

Ma mère m'a montré la voie de la paix et du bon sens – elle ne déchirait pas sa combinaison, ne hurlait pas à tous les échos que je ne l'aimais pas, ne flanquait pas sa coiffeuse en l'air ; elle ne jouait pas les mégères, elle ne se répandait pas en imprécations sous prétexte que je pensais selon mes critères à moi. Simplement, à onze heures, elle bâillait et allait se coucher avec son chapelet comme si elle était au couvent avec la Révérende Mère O'Shay. Étendu entre mes draps propres, il pouvait m'arriver de songer à filer pour retrouver une pute frénétique et débraillée, un foulard sur les cheveux, mais cela n'avait rien à voir avec ma mère. J'étais libre de le faire. Parce qu'un type qui a eu un ami qu'il aimait et a par conséquent fait le vœu de le laisser tranquille, lui et sa femme, peut agir de même pour l'ami qu'est son père. À chacun son dû et c'était à mon père qu'elle appartenait.

Mais les pilleurs d'existence, sordides et sournois, ne sont pas d'accord. « Un type qui vit avec sa mère est *frustré* », disent-ils. Le divin Genet lui-même a prétendu que celui qui aime sa mère est le dernier des sagouins. Les psychiatres velus du poignet, comme celui de Ruth Heaper, tremblent devant les cuisses de neige de leurs jeunes patientes, les hommes mariés et dégoûtés dans les yeux desquels la paix est absente et qui tempêtent devant le gourbi du célibataire, les implacables chimistes qui n'ont plus aucun rêve d'espoir, tous me disent : « Tu mens, Duluoz ! Sors, vis avec une femme ! Bats-toi et souffre avec elle ! Va te colleter avec les furies ! Trouve les furies ! Sois historique ! » Pendant ce temps-là, moi, je déguste et j'inguste la paix douce, la paix idiote de ma mère, une dame comme on n'en trouve plus à moins d'aller faire un tour dans le Sinkiang, au Tibet ou à Lampore.

Mais nous voilà en Floride, avec deux billets pour la Californie, à piétiner en attendant le car de La Nouvelle-Orléans où on prendra la correspondance, direction El Paso et Los Angeles. Mai est torride en Floride. J'ai hâte de partir vers l'Ouest, de franchir la plaine du Texas, de traverser le Haut Plateau et la ligne de partage des eaux, d'atteindre l'Arizona et sa sécheresse,

d'aller plus loin encore – Ma pauvre Ma est entièrement sous ma dépendance, et on a vu à quel point j'étais stupide. Je me demande ce que mon père raconte au Paradis : « Cet abruti de Ti Jean va lui faire faire trois mille milles dans des cars déglingués rien que parce qu'il rêve d'un pin sacré. » Mais quand je déclare que je ne sais pas si nous arriverons un jour là-bas, ni si le car finira par se pointer, un petit môme qui fait la queue avec nous me lance :

— Vous en faites pas, vous arriverez.

Je me demande comment il le sait. « Non seulement vous arriverez mais encore vous repartirez et vous irez ailleurs. Ah ah ah ! »

Pourtant il est difficile de trouver quelque chose de plus calamiteux au monde ou, tout au moins, en Amérique, qu'un voyage à bord d'un autocar transcontinental quand on a peu de moyens – plus de trois jours et de trois nuits sans se déshabiller, ballotté de ville en ville et, lorsqu'on finit par sombrer dans le sommeil à des trois heures du matin, les rails de Machinville vous secouent, les lumières aveuglantes soulignent l'état de délabrement et la fatigue du voyageur. Faire ça quand on est un garçon jeune et robuste, comme cela m'est arrivé si souvent, c'est loin d'être drôle, mais devoir le faire avec une dame de soixante-deux ans... Franchement, je me suis demandé à plus d'une reprise ce que pensait mon père au Ciel et je lui adressais des prières pour qu'il donne à ma mère la force de tenir jusqu'au bout, sans que ce soit une épreuve par trop épouvantable. Pourtant, elle était plus gaie que moi. Elle avait inventé un truc terrible pour nous maintenir en forme : de l'aspirine avec du coca-cola trois fois par jour, ça calme les nerfs.

À midi, on avait franchi la moitié de la Floride et on roulait entre les collines plantées d'orangers vers la « queue de la poêle », vers Tallahassee et Mobile. On y arriva au matin et pas question d'espérer être à La Nouvelle-Orléans avant midi. Nous étions déjà exténués. C'est lorsqu'on le traverse en autocar qu'on se rend compte de l'immensité de ce pays avec ses routes atroces s'étirant entre des villes tout aussi atroces qui se ressemblent toutes quand on les voit par la fenêtre de ces cars de malheur d'où l'on ne peut s'échapper, qui ne vont nulle part, qui s'arrêtent partout (la bonne blague du Greyhound qui stoppe à chaque station) et le pire c'est cette succession de chauffeurs frais et dispos, pétillants d'enthousiasme, qui se relaient tous les deux ou trois cents milles et exhortent les passagers à ne pas s'en faire et à prendre du bon temps.

À plusieurs reprises, je me suis retourné vers ma pauvre mère endormie,

cruellement crucifiée dans la nuit américaine parce que pas d'argent, pas d'espoir d'en avoir, pas de famille, rien de rien – sauf moi, le fils idiot dont tous les plans finissent par s'engluer dans les ténèbres. Dieu sait que Hemingway avait raison quand il disait qu'il n'y a pas de remède à la vie – et penser que de petits pisse-copie maniérés et négateurs composeront des notices nécrologiques condescendantes pour un homme qui a dit la vérité, et encore a-t-il fallu qu'il en bave pour raconter une histoire pareille... Pas de remède mais, intérieurement, je brandis le poing vers les cieux en promettant de faire passer un mauvais quart d'heure au premier salaud qui daubera sur le désespoir humain. Prier mon père, ce tas d'engrais au fond d'une tombe, je sais que c'est ridicule mais je le prie quand même. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Ricaner ? Empiler du papier sur un bureau et roter des arguments rationnels ? Ah, soyez remercié, Seigneur, pour tous les Rationalistes que les vers et la vermine ont eus ! Soyez remercié pour tous les pamphlétaires politiques semeurs de haine qui ne peuvent crier ni de gauche ni de droite dans le Tombeau de l'Espace. Je dis que nous renaîtrons tous avec l'Unique, que nous ne serons plus nous-mêmes mais que nous serons simplement les Compagnons de l'Unique et c'est ce qui me fait continuer et ma mère aussi. Elle a son chapelet avec elle dans le car, on ne peut pas le nier, c'est sa manière à elle de l'affirmer. Si l'amour n'est pas possible entre les hommes, qu'il y ait au moins amour entre les hommes et Dieu. Le courage humain est un opium mais l'opium est humain, lui aussi. Si Dieu est opium, j'en suis un également. Alors, *mangez-moi*. Mangez la nuit, mangez l'immensité désolée de l'Amérique qui s'étire entre Stanford et Shlamford et Blamford et Crapford, mangez les hématodes parasites qui pendent aux branches des sinistres arbres du Sud, mangez le sang du sol, les Indiens morts, les pionniers morts, les Ford et les Pontiac mortes, les Mississippi morts, les bras morts de la désespérance et de la solitude souterraine. Qui sont-ils les hommes qui peuvent insulter les hommes ? Qui sont-ils les ricaneurs pantalonnés ? De quoi est-ce que je parle ? Je parle du désespoir humain, de l'incroyable solitude de la naissance et de la mort ténébreuse et je pose la question : « En quoi cela prête-t-il à rire ? Comment peut-on faire le malin quand on est dans le hachoir à viande ? Qui nargue la misère ? » Il y a ma mère, un tas de chair qui n'a pas demandé à naître, elle dort d'un sommeil agité, peuplé de rêves d'espoir à côté de son fils qui, lui non plus, n'a pas demandé à naître et qui réfléchit désespérément, qui prie

désespérément dans un véhicule terrestre cahotant à travers la nuit de nulle part à nulle part et c'est encore pire à midi sous l'éclat bestial des routes du Gulf Coast. – Où est le rocher qui sera notre assise ? Quel absurde collègue organisera un séminaire où l'on discutera à jamais du désespoir ?

Au milieu de la nuit, Ma me réveille et gémit, alors mon cœur se brise. Le car bondé va ramasser un type au fin fond de Merdopolis dans une station de l'aube, ça grogne de partout jusqu'aux sièges du fond où les victimes noires ne souffrent pas moins parce qu'elles ont la peau sombre. Oui, les *freedom riders*, tu parles, ce n'est pas parce qu'on a l'épiderme « blanc » et qu'on est assis à l'avant qu'on dérouille moins.

Il n'y a d'espoir nulle part car nous sommes désunis et honteux, tous autant que nous sommes : si Joe dit que la vie est triste, Jim dira que Joe est un imbécile parce que cela n'a pas d'importance. Et si Joe dit qu'on a besoin d'aide, Jim dira que Joe est un pleurnichard. Et si Joe dit que Jim est un tordu, Jim éclatera en sanglots et pleurera toute la nuit. Ou je ne sais quoi. Au fond, c'est effrayant. La seule solution, c'est de faire comme ma mère : avoir de la patience, croire, être méticuleux, triste, s'autoprotéger, être heureux des petites faveurs que l'on reçoit et trouver louches les grandes, se méfier des Grecs qui vous apportent du poisson, faire son chemin à son idée, ne nuire à personne, s'occuper de ses propres affaires et se fondre en Dieu. Car Dieu est notre Ange gardien et c'est là un fait qui n'est prouvé que lorsque la preuve n'existe plus.

L'Éternité et le Jour-le-jour, c'est la même chose.

Délivrez ce message à Mao, à Schlesinger, à Harvard. Et, aussi, à Herbert Hoover.

Comme je disais, le car arrive à La Nouvelle-Orléans sur le coup de midi, il faut qu'on débarque avec tout notre capharnaüm et comme il y a quatre heures à attendre la correspondance pour El Paso, nous décidons de visiter la ville, histoire de nous dégourdir les jambes. Dans ma petite tête, j'imagine un sensationnel festin dans un restaurant du Latin Quarter avec balcon en fer forgé et palmiers. On en trouve effectivement un de ce genre près de Bourbon Street, mais les prix en sont si élevés que, tout déconfits, nous battons en

retraite, laissant industriels, conseillers municipaux et percepteurs continuer de s'en mettre joyeusement jusque-là. À trois heures, ils auront regagné leurs bureaux où ils éplucheront des rapports en cinq exemplaires traitant de formalités négatives, récapituleront le tout sur des feuillets machine qui multiplieront le matériel par dix, et les textes en triple exemplaire aboutiront dans des corbeilles à papiers au moment où ils toucheront leurs chèques. En échange de la riche nourriture qu'ils reçoivent, ils signent et transmettent des papiers en triple exemplaire et quand je vois sous l'écrasant soleil du Golfe des hommes en sueur creuser des trous, je ne comprends pas comment c'est possible...

Rien que pour marquer le coup, on décide d'aller déguster des huîtres dans un bistrot et là, buvant du vin et mangeant ses huîtres sauce piquante au comptoir, Ma a connu le grand jour de sa vie. « Dites-donc, est-ce que vous êtes marié ? » demande-t-elle d'une voix stridente au vieil écailler italien avec lequel elle converse à bâtons rompus (question qu'elle pose toujours aux hommes âgés, c'est étonnant à quel point les femmes cherchent des maris jusqu'à plus soif). Non, il n'est pas marié, est-ce qu'elle veut quelques palourdes maintenant, marinière peut-être ? Ils échangent leur nom et leur adresse. D'ailleurs ils ne s'écriront jamais.

Ma est folle d'excitation à l'idée d'être enfin dans cette ville célèbre et, quand nous ressortons, elle achète fiévreusement des poupées négrillonnes et des pralines qui viennent grossir nos bagages, elle les expédiera à ma sœur en Floride. Irréfragable optimisme ! Comme mon père, elle ne se laisse décourager par rien. Je la suis, gêné. Il y a soixante-deux ans qu'elle se comporte comme ça : à quatorze ans, à l'aube, du lundi au samedi, elle se rendait à sa fabrique de chaussures d'où elle sortait à six heures du soir, des semaines de soixante-douze heures, songeant avec une joyeuse impatience à la pitoyable soirée qui l'attendait le samedi, songeant aux dimanches avec leur pop-corn, leurs chansons et leurs bals. Comment vaincre des êtres pareils ? Lorsque les barons féodaux venaient collecter la dîme, se sentaient-ils penauds devant l'allégresse de leurs vilains ? (entourés qu'ils étaient de chevaliers obtus, tous avides de se faire enfilet par des sadiques tyranniques venus d'un autre bourg).

Nous sommes revenus à la gare routière où nous avons fait la queue pendant une heure dans la fumée bleue des gaz d'échappement, chargés de cadeaux et de bagages, discutant avec tout le monde, puis on s'est installés

dans le car d'El Paso qui s'est élancé en hurlant le long du fleuve, avant de foncer à travers les plaines de la Louisiane. On était à nouveau assis l'un en face de l'autre, gais, reposés maintenant, il faut dire que j'avais acheté une petite bouteille de tord-boyaux, histoire de nous remonter.

— Je me moque de ce que les gens peuvent dire, fit Ma en remplissant sa timbale de voyage. Un petit verre n'a jamais fait de mal à personne.

J'approuve et, me baissant pour que le chauffeur ne me voie pas dans son rétroviseur, j'avale un coup de schnaps. Nous roulons à présent vers La Fayette où nous avons la surprise d'entendre les gens parler français exactement comme nous dans le Québécois. Les *Cajuns*⁽⁵⁾ ne sont que des Acadiens, mais nous n'avons pas le temps, le car repart déjà pour le Texas.

68

Dans la lumière rougeâtre du crépuscule, nous roulons en bavardant et en buvant à travers les plaines du Texas, mais la bouteille est bientôt à sec et ma malheureuse mère se rendort, elle n'est qu'un nouveau-né désarmé et quand je pense à tout le trajet qui reste encore à faire, et quand on sera arrivé, qu'est-ce qui se passera ? Corrigan, Crockett, Palestine, gares lugubres, soupirs, c'est sans fin et on n'a franchi que la moitié du continent, encore une nuit blanche en perspective et une seconde et une troisième... Oh ! Pauvre de moi !

Trente-deux heures exactement après notre entrée à La Nouvelle-Orléans, nous plongeons dans la vallée de Rio Grande et voilà que clignotent les lumières d'El Paso, neuf cents milles de *miserere* texan derrière nous, on est complètement givrés, saouls de fatigue, et je me dis qu'il n'y a rien d'autre à faire que de descendre du car, trouver une chambre d'hôtel et passer une bonne nuit avant de repartir pour la Californie, encore mille milles à cahoter sur les routes, pas plus.

J'en profiterai pour montrer à ma mère le Mexique, on franchira le petit pont et on ira à Juarez.

69

Tout le monde sait l'effet que ça fait quand, après avoir passé deux jours à rouler dans un véhicule trépidant, on retrouve la terre ferme et qu'on s'endort sur un lit qui ne bouge pas. J'ai dégotté un hôtel tout à côté de la gare et j'ai été acheter un poulet tout cuit pendant que Ma se débarbouillait. Avec le recul, je me dis que ce devait être la grande aventure de sa vie : elle avait visité La Nouvelle-Orléans, elle descendait à l'hôtel (quatre dollars et demi la chambre) et demain elle mettrait pour la première fois de son existence le pied au Mexique.

Le lendemain matin (huit heures à attendre le départ du car), nous rassemblâmes nos forces, refîmes les bagages et les déposâmes (moyennant vingt-cinq cents) dans un placard de consigne automatique à la gare routière. Je réussis même à convaincre ma mère de faire à pied les quinze cents mètres qui nous séparaient du pont international pour qu'elle prenne de l'exercice. Nous passâmes la frontière moyennant un droit de trois cents par personne.

Aussitôt le pont traversé, nous étions au Mexique, c'est-à-dire parmi les Indiens, sur le sol indien, avec ses odeurs de boue, de volaille, la poussière de Chihuahua, les peaux de citron, les chevaux, la paille, la lassitude indienne, l'arôme puissant de bière des fraîches *cantinas*, les senteurs du marché. D'admirables vieilles églises espagnoles se dressent dans le soleil avec leurs majestueuses Maria Guadalupe affligées, leurs croix et leurs murs fissurés. « Oh, Ti Jean ! Je veux aller dans cette église et y brûler un cierge pour Papa !

— O.K. »

Dans le bas-côté de la nef, nous voyons un vieil homme à genoux, les bras tendus, un *penitente*, il y a des heures qu'il est dans cette position, un vieux poncho à rayures sur l'épaule, ses vieilles godasses et son vieux chapeau posés par terre, sa vieille barbe blanche et hirsute en bataille.

— Oh, Ti Jean, qu'est-ce qu'il a fait pour être aussi triste ? Je ne peux pas croire que ce vieillard ait jamais commis une mauvaise action vraiment grave !

— C'est un *penitente*, je lui réponds en français. Il veut que Dieu lui pardonne ses péchés.

— *Pauvre bonhomme* !*

Au même instant, une femme se retourne et regarde Ma, pensant qu'elle a dit *Pobrecito*, c'est d'ailleurs justement ce qu'elle a dit. Mais soudain, et ce fut le spectacle le plus navrant que nous réservait la vieille église de Juarez,

surgit, nu-pieds, toute en noir, enveloppée dans un châle et portant son bébé dans ses bras, une femme qui avança lentement vers l'autel en se traînant sur les genoux. « Et celle-là ? s'exclama ma mère éberluée. Cette pauvre petite maman n'a rien fait de mal ! C'est son mari qui est en prison ? Et elle porte son bébé ! » Du coup, je suis content d'avoir entraîné Ma dans ce voyage qui lui fera au moins voir ce qu'est véritablement l'église américaine. « Elle aussi, c'est une pénitente ? Ce petit bébé, un pénitent ? Elle l'a enveloppé dans son châle, on dirait un ballon.

— Je ne sais pas pourquoi.

— Où est passé le curé ? Pourquoi ne lui donne-t-il pas sa bénédiction ? Il n'y a personne en dehors de cette pauvre petite maman et de ce pauvre vieux ! C'est l'église de Marie ?

— De Maria de Guadalupe. Ici, un paysan a trouvé un linge avec la face de la Vierge imprimée dessus, comme le voile des femmes qui assistaient au Calvaire de Jésus.

— Ça s'est passé au Mexique ?

— Si.

— Et ils prient Marie ? Mais cette pauvre petite maman a encore la moitié du chemin à faire pour arriver à l'autel. Elle marche sur les genoux lentement, lentement, lentement sans faire de bruit. Mais ces Indiens, tu dis que c'est de braves gens ?

— *Oui**. Ils sont comme les Peaux-Rouges, mais les Espagnols ne les ont pas détruits. Et j'ajoute en français, *Ici les Espagnols se sont mariés avec les Indiennes*.

— *Pauvre monde** ! Ils croient en Dieu exactement comme nous. Je ne le savais pas, Ti Jean ! Je n'ai jamais rien vu de pareil.

On s'est faufilé jusqu'à l'autel, on a allumé des cierges et glissé des sous dans le tronc pour les payer. Ma a prié et a fait le signe de croix. Le sable du désert de Chihuahua entra dans l'église. La petite dame avançait toujours à genoux, son bébé endormi dans les bras, les yeux de Mémère étaient brouillés de larmes. Maintenant elle comprenait le Mexique, elle comprenait pourquoi j'y étais allé si souvent, quitte à attraper la dysenterie, à perdre du poids et à avoir mauvaise mine.

— *C'est du monde qui ont du cœur**, chuchota-t-elle.

— *Oui*.

Elle n'a jamais oublié cette journée. Aujourd'hui encore, c'est-à-dire cinq

ans après, elle a une prière supplémentaire pour la petite maman qui marchait sur les genoux avec son bébé dans les bras. « Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans sa vie. Son mari ou peut-être son enfant était malade. On ne le saura jamais. Mais je continuerai toujours à prier pour cette petiote. En m'emmenant là-bas, Ti Jean, tu m'as montré une chose que je n'aurais pas supposé que je verrais un jour. »

Quelques années plus tard, quand j'ai rencontré la Révérende Mère du Couvent des Bénédictines de Bethléem et que je lui ai raconté ça derrière les barreaux monastiques, elle en a pleuré...

Et le vieux *penitente* était toujours à genoux, les bras tendus ; vos Zapata et vos Castro passent : l'antique Pénitence demeure et demeurera comme le Vieil Homme Coyotl des monts Navajos et des Mescalero, plus au nord.

70

D'un autre côté, c'était aussi très marrant d'être au Mexique avec ma mère. En sortant de l'église Santa Maria, on est allés s'asseoir dans le parc pour se reposer et se chauffer au soleil. Un vieil Indien en poncho, accompagné de sa femme, s'est installé juste à côté de nous, silencieux, le regard fixé droit devant lui. C'était toute une expédition que de descendre à Juarez, ils avaient dû traverser le désert en autocar ou à dos d'âne. Ma leur a offert une cigarette. D'abord, le vieil Indien a eu peur mais il a fini par l'accepter. Et puis elle lui en a offert une autre pour sa femme en lui disant dans son français québécois-iroquois : « *Vas il, ai paw'onte, un pour ta famme* », et, surpris, il l'a prise. L'Indienne détournait obstinément les yeux, l'ous deux savaient que nous étions des touristes américains mais des touristes comme nous, ils n'en avaient jamais vu. Le vieil Indien alluma sa cigarette avec lenteur, regardant droit devant lui.

Ma me demande : « Ils ont peur de parler ?

— Ils ne savent pas quoi faire. C'est la première fois qu'ils rencontrent quelqu'un. Ils viennent du désert. Ils ne parlent même pas espagnol, ils ne connaissent que l'indien. Dis : Tarahumare.

— Personne n'est capable de prononcer ça.

— Alors, dis : Chihuahua. »

Elle dit : « Chihuahua » et les deux vieux lui sourient. « Au revoir », fit

Mémère en partant.

Nous flânons dans le parc, un petit parc ravissant, plein d'enfants et de gens et d'ice-creams et de ballons. Soudain, nous nous trouvons face à face avec un curieux personnage qui trimbale des oiseaux dans une cage, il capte notre regard et nous hèle pour attirer notre attention (j'avais entraîné ma mère dans les petites rues perdues de la ville).

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— C'est un diseur de bonne aventure. Ses oiseaux te révéleront ton avenir. On lui donne un peso et le piaf prend dans son bec un bout du papier sur lequel ton avenir est écrit.

— D'accord ! *Seenyor !*

Le petit oiseau choisit un papier au milieu d'une pile d'autres et le présente à son maître – petite moustache, l'œil pétillant de gaieté – qui l'ouvre et lit :

— Vous beaucoup de bonheur avec un homme qui est votre fils et qui vous aime. Ainsi parle l'oiseau.

Et il nous tend le papier en riant. C'est étonnant.

71

On se balade bras-dessus bras-dessous dans le vieux Juarez, Mémère et moi. « Comment ce petit oiseau stupide pouvait-il savoir que j'avais un fils ? Oh, là là ! Qu'est-ce qu'il y a comme poussière ! s'exclame-t-elle devant les millions de millions de grains de sable que le vent du désert amasse le long des portes. Peux-tu m'expliquer ça ? Ça fait quoi, un peso ? Huit cents ? Et ce petit oiseau, il savait tout ça ? Hah ? Hah ? » Comme l'Esther de Thomas Wolfe c'est seulement un amour qui dure plus longtemps. « Ce moustachu ne nous connaît pas. Son petit oiseau connaît tout. » Elle a soigneusement rangé le bout de papier de l'oiseau dans son sac.

— Un petit oiseau qui connaissait Gérard.

— Et le petit oiseau a pris le papier dans son drôle de bec ! Les gens sont pauvres, ici ? elle demande.

— Oui, mais le gouvernement fait beaucoup pour eux. Avant, on voyait des familles entières dormir dans la rue, des journaux ou des affiches de courses de taureaux en guise de couvertures. Et les filles s'offraient pour vingt cents. Le régime s'est amélioré depuis Aleman, Cardenas, Cortines...

— Pauvre petit oiseau « Mexica » (elle prononce Mexica) ! Et la pauvre petite maman ! Je pourrai toujours dire que j'ai vu Mexica.

J'ai acheté du bourbon de Juarez et nous avons regagné El Paso. Nous sommes montés à bord d'un gros *Greyhound* à deux étages. Et tandis que le car s'enfonçait en rugissant dans le rouge crépuscule du désert, nous avons bu et discuté le coup avec des marins américains qui n'avaient jamais entendu parler ni de Santa Maria de Guadalupe ni du Petit Oiseau mais qui étaient néanmoins de bons garçons.

Et l'autocar fonçait sur la route vide au milieu d'un paysage lunaire de mamelons et de crêtes de lave, décor désolé qui s'étendait pendant des milles et des milles jusqu'aux derniers vallonnements des monts Chihuahua au sud, jusqu'aux chaînes rocailleuses et sèches du Nouveau Mexique au nord. « Ces montagnes me font peur ! s'écriait Mémère, son verre à la main. Elles essayent de nous dire quelque chose – elles peuvent nous dégringoler dessus à tout instant ! » Et de se pencher pour répéter ça aux marins qui s'esclaffaient ; elle leur offrait à boire, elles les embrassait même sur leurs joues lisses, ce qui les enchantait, quelle drôle de maman saugrenue ! En Amérique, personne ne comprendrait jamais ce qu'elle s'efforçait de raconter en parlant de ce qu'elle avait vu au Mexique – ou même dans l'Univers tout entier. « Ces montagnes ne sont pas là pour rien ! Elles sont là pour nous dire quelque chose ! Ils sont charmants, ces petits gars », et elle s'endormait, voilà, tandis que l'autocar vrombissant roulait vers l'Arizona.

Mais maintenant nous sommes en Amérique, c'est l'aube et nous voilà dans la ville appelée Los Angeles, bien qu'on se demande vraiment ce qu'elle a à faire avec les anges, en train de fourrer tout notre saint frusquin dans un placard à la consigne parce qu'il faut attendre jusqu'à dix heures la correspondance pour San Francisco. Cela fait, on s'enfonce dans la grisaille des rues à la recherche d'un endroit où boire un café.

Mais il est cinq heures et c'est trop tôt, tout est encore fermé, tout ce qu'on découvre, ce sont des voyous hébétés et des poivrots complètement blindés qui titubent, épaves de la nuit. J'aurais voulu faire voir à Ma le Los Angeles brillant et joyeux que montre Art Linkletter à la télévision, ou lui donner de

brefs aperçus d'Hollywood. Seulement, il n'y a rien que l'horreur macabre des carnés et des putains déjetées, des feux de signalisation dans les rues vides, pas d'oiseaux ici ni de Maria – mais la boue et la mort. Pourtant, à quelques kilomètres, au-delà de ces atroces pavés d'amertume, s'étirait le clair et doux rivage d'un Pacifique à la Kim Novak qu'elle ne verrait jamais, où on lançait des hors-d'œuvre aux chiens de mer. Où les Producteurs et leurs épouses se confondent dans un film qu'ils ne réalisent jamais. Tout ce que pauvre Mémère a vu de Los Angeles, ce fut son délabrement de l'aube, des Voyous (quelques-uns indiens), des trottoirs morts, des tapées de cars de flics, les sifflets du petit matin semblables aux sifflets du petit matin à Marseille, une ville de Californie funèbre hagarde horrible je-ne-peux-pas-continuer-qu'est-ce-que-je-fous-ici *mierda*. Oh ! Qui a vécu et souffert en Amérique comprend ce que je veux dire. Me comprennent ceux qui ont quitté Cleveland dans des wagons de charbon ou qui ont bayé aux corneilles devant les boîtes aux lettres, à Washington ! Ceux qui ont saigné à Seattle, saigné dans le Montana. Ceux qui ont traîné la semelle à Minneapolis. Ceux qui sont morts à Denver. Ou ont pleuré à Chicago ou dit à Newark : « Désolé, je me fais la malle. » Ceux qui ont vendu des chaussures à Winchendon. Qui se sont bagarrés à Philadelphie. Ou se sont cuités à Toonerville. Je vous le dis, rien n'est plus épouvantable que de déambuler dans les rues désertes d'une ville américaine à l'aube, sinon d'être jeté pour rien aux Crocodiles du Nil devant le sourire des prêtres-chats. Des esclaves dans chaque urinoir, des voleurs dans chaque trou, des barbeaux dans chaque bouge, des gouverneurs qui signent des mandats d'arrêt. À tous les coins de rues, des bandes de blousons noirs, parfois des Pachucos. J'adresse une prière à Papa : « Pardonne-moi d'avoir entraîné Mémère dans tout ça pour boire une tasse de café. » J'avais connu les mêmes rues avant, mais pas avec elle. Mais le dernier des truands de truanterie comprend ça quand il voit un type avec sa mère, alors soyez tous bénis.

Après toute une journée à rouler à travers les champs verts et les vergers de l'admirable vallée de San Joaquin, ma mère elle-même était impressionnée au point de me faire remarquer les ajoncs desséchés qui couronnaient les

montagnes lointaines. Nous étions presque arrivés, plombés par la fatigue, bien sûr, mais il n’y avait plus que cinq cents milles et ce serait la Cité – façon alambiquée de dire que nous atteignîmes Fresno à la tombée de la nuit ; on a fait quelques pas et on a remis ça, droit sur Oakland, avec, au volant, un Indien d’une vigueur fantastique (un petit Mexicain de Madera) qui chargeait toutes les voitures se présentant en face de nous (c’était la 99, elle n’avait que deux couloirs de circulation), les obligeant à se rabattre en tremblant. Il leur serait rentré dedans.

Et on pénètre à Oakland dans la soirée du samedi (je liquide le reste de mon porto de Californie frelaté avec la glace de la gare des autocars), bang, la première chose qu’on voit, c’est un ivrogne éclopé et couvert de sang qui traverse la gare en titubant pour se faire soigner à l’infirmierie. Ma mère est au bout du rouleau, elle dort depuis Fresno mais elle le voit et soupire en se demandant : Et ensuite ? New York ? Peut-être la Cuisine des Anges ou Lower East Side East ? Je me promets de lui montrer autre chose, une jolie petite maison dans un coin calme avec des arbres – exactement ce que mon père avait dû lui promettre quand il lui avait fait quitter La Nouvelle-Angleterre pour New York. Je rassemble les paquets et fais signe à un bus.

Nous ne tardons pas à quitter le centre d’Oakland avec ses cinémas fermés et ses mornes fontaines. Maintenant nous suivons de petites rues étirées, pleines de vieux cottages blancs style 1910 et de palmiers. Mais il y a surtout d’autres arbres, des arbres du Nord bien qu’on soit en Californie, surtout des noyers, des chênes et des cyprès. On descend finalement pas bien loin de l’université et, avec tout notre barda, je guide Ma vers une rue ombragée au bout de laquelle luit faiblement la lampe de mon vieux Ben Fagan en train d’étudier dans sa cabane au fond d’une cour. Il nous dira où trouver une chambre d’hôtel et nous aidera demain à chercher un appartement en haut ou en bas d’un cottage. C’est ma seule relation à Berkeley. Et comme on traverse la pelouse aux hautes herbes, bon Dieu, le voilà, on le voit par la fenêtre encadrée de roses, le front penché sur les textes sacrés du Lankavatara, et il *sourit* ! À quel propos, *maya* ? Bouddha riant sur le mont Lanka ? Ou quoi ? Et j’arrive, malheur de moi, avec la matouse et mes valises défoncées, on arrive comme deux fantômes ruisselants jaillis de la mer. Il sourit !

J’ai retenu ma mère et lui ai recommandé de ne pas faire de bruit pour l’observer (les Mexicains m’appellent « aventurier »), eh oui, il était seul

dans la nuit et, Seigneur, il souriait en lisant les anciennes vérités indiennes des Bodhisattvas. Avec lui, il n'y a pas à s'y tromper : c'était un sourire de bonheur. C'eût vraiment été un crime que de le déranger. Pourtant, il le fallait bien, d'ailleurs il serait content, peut-être même que le choc lui ferait voir Maya, il fallait que j'avance : « Ben, c'est moi, Jack, je suis avec ma mère. » La malheureuse est debout derrière moi, ses pauvres yeux à moitié fermés par une fatigue surhumaine, par le désespoir aussi, et elle se demande : « Et maintenant ? » tandis que mon vieux Ben s'approche, la pipe entre les dents, de la petite porte fleurie et fait : « Eh bien ça... Eh bien... Si je m'attendais... » Il est trop malin et trop gentil, franchement, pour dire quelque chose dans le genre : « Salut à vous, quand êtes-vous arrivés ? » Je lui avais écrit pour le prévenir, mais il s'était attendu à ce que nous débarquions dans la journée et que nous trouvions une chambre avant de passer chez lui, il avait pensé que je viendrais seul, peut-être, ayant laissé Mémère lire *Life Magazine* ou manger des sandwiches à l'hôtel. Mais il était deux heures du matin, j'étais complètement abruti, dans le bus je n'avais vu ni hôtels ni chambres à louer, je voulais en quelque sorte m'appuyer sur l'épaule de Ben. Il fallait aussi qu'il aille travailler le matin. Mais ce sourire dans le silence et les fleurs, la ville endormie et lui étudiant le Lankavatara où il est écrit par exemple *Prends garde au filet à cheveux : il est réel disent les fous* ou bien *La vie est comme le reflet de la lune dans l'eau, quelle est la vraie lune ?* c'est-à-dire : la réalité est-elle la part irréelle de l'irréalité ? Ou vice versa, quand vous ouvrez la porte, est-ce quelqu'un qui entre ou est-ce vous ?

74

Ce sourire studieux dans la nuit de l'Ouest, les étoiles cataractant au-dessus de son toit comme des ivrognes qui tombent en titubant, une lanterne au cul, cette fraîcheur nocturne de la rosée que j'aimais tant en Californie du Nord (fraîcheur de pluie dans la forêt), cette odeur de menthe montant de l'enchevêtrement des fleurs et des herbes caoutchouteuses.

Le petit cottage avait toute une histoire dont j'ai parlé ailleurs, ç'avait été jadis le havre des *Dharma Bums*. On carburait au thé et c'étaient discussions sans fin sur le Zen, orgies sexuelles, yabyum avec les filles, on jouait du

phono et on buvait bruyamment dans la nuit comme de joyeux Mexicains, pourtant jamais les gens de ce tranquille quartier universitaire ne protestaient. Le vieux fauteuil à bascule défoncé était toujours là sur la véranda rose à la Walt Whitman avec ses plantes grimpantes, ses pots de fleurs et ses planches gauchies. Au fond il y avait encore les petits pots d'Irwin Garden, ses tomates, peut-être quelques-unes de nos piécettes ou de nos instantanés perdus. Ben (poète californien originaire de l'Oregon) avait hérité de cette adorable petite propriété après que tout le monde se fut égaillé vers l'Orient, certains jusqu'au Japon (comme le vieux *Dharma. Bum* Jarry Wagner). Et le voir sourire en lisant le Lankavatara dans la paisible nuit californienne était un bien étrange et *doux* spectacle après ce voyage de trois mille milles. Il souriait toujours en nous invitant à nous asseoir.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? soupire pauvre Mémère. Jacky m'a fait faire tout ce chemin depuis chez ma fille, en Floride, jusqu'ici sans plans, sans argent.

— Il y a des tas de jolis appartements à cinquante dollars par mois dans le secteur, je réponds. Et puis Ben pourra nous dire où trouver une chambre pour la nuit.

Souriant et tirant sur sa pipe, Ben, qui s'est chargé de la quasi-totalité de nos bagages, nous conduit à un hôtel situé à cinq blocs de là, à l'angle d'University et de Shattuck, on prend deux chambres et on se couche. Ou, plus exactement, Mémère se couche et moi je retourne au cottage en compagnie de Ben pour souffler sur les tisons du passé. Ce temps-là était une étrange et tranquille époque s'insérant entre notre période de fanatisme zen en 1955, quand nous lisions nos poèmes à San Francisco devant un nombreux public (en ce qui me concerne, je ne lisais pas, j'étais une sorte de chef d'orchestre dirigeant avec une cruche de vin) et la période des journaux et des critiques qui parlaient de la « Renaissance Poétique de la Beat Génération à San Francisco ». Ben s'assied, jambes croisées et soupire : « Oh ! Il ne se passe pas grand-chose dans le coin. Je crois que je ne vais pas tarder à retourner dans l'Oregon. » C'est un gaillard solide et rose avec des lunettes et de grands yeux bleus sereins comme ceux d'un Professeur Lune ou d'une Nonne, c'est vrai. (Ou ceux de Pat O'Brien mais il a failli me tuer quand je lui ai demandé s'il était irlandais le jour où j'ai fait sa connaissance.) Rien ne l'étonne jamais, pas même notre insolite intrusion en pleine nuit, ma mère et moi ; cela n'empêchera pas la lune de se mirer dans l'eau, les poules de

pondre de plus en plus d'œufs et nul ne connaîtra l'origine du poulet illimité sans l'œuf. « Qu'est-ce qui te faisait sourire quand je t'ai vu par la fenêtre ? » Il passe dans la cuisine préparer du thé. « Je suis désolé de troubler ta retraite.

— Il est probable que je souriais parce qu'un papillon s'était pris entre les pages. Quand je l'ai dégagé, le chat noir et le chat blanc l'ont tous les deux poursuivi.

— Et une fleur a poursuivi les chats ?

— Non, Jack Duluoze est arrivé avec une mine longue comme ça, cafardeux, à deux heures du matin sans même une chandelle.

— Tu aimeras ma mère, c'est un vrai Bodhisattva.

— Je l'aime déjà. J'aime sa façon de t'encaisser, toi et tes idées loufoques de trois mille milles.

— Elle s'occupe de tout. »

Un truc marrant, le soir où on a fait sa connaissance, Irwin et moi, Ben a passé la nuit à pleurer à plat ventre par terre, rien à faire pour le consoler. Depuis, il n'a plus jamais pleuré. Il venait de passer l'été en montagne (le mont Sourdough) comme je le fis moi-même plus tard et ramenait tout un recueil de nouveaux poèmes qu'il détestait. Il sanglotait : « La poésie, c'est une vaste blague ! Qui a envie de se casser le bonnet avec toute cette discrimination mentale dans un monde qui est déjà mort, qui est déjà parti vers l'autre rivage ? Il n'y a rien à faire, rien ! » Mais, à présent, ça allait mieux quand il disait avec ce sourire : « Cela n'a pas d'importance. J'ai rêvé que j'étais un Tathagata de trois mètres cinquante avec les doigts de pieds en or et je m'en balançais éperdument. » Assis en tailleur, le corps légèrement penché à gauche, il flotte doucement dans la nuit avec un sourire Mont Malaya. Il apparaît comme une brume bleue dans les cabanons des poètes à cinq mille milles de là. Il mène une curieuse existence mystique dans la solitude, souriant à ses livres.

— Quel genre de type c'est, ce Benny ? me demande ma mère le lendemain matin à l'hôtel. Il n'a pas de femme, pas de famille, pas d'activité ? Est-ce qu'il a un métier ?

— Oui, il est employé à mi-temps par le laboratoire de l'université. Il vérifie les œufs. Ça lui permet juste de gagner de quoi acheter des fayots et du vin. Il est bouddhiste.

— Toi et tes bouddhistes ! Pourquoi ne t'en tiens-tu pas à ta propre religion ?

À neuf heures, nous nous élançons et, ô miracle ! nous trouvons presque tout de suite un appartement charmant au rez-de-chaussée avec une cour pleine de fleurs, je règle un mois d'avance et on y amène nos valises. C'est au 1943 Berkeley Way, tous les magasins sont à deux pas et de la fenêtre de ma chambre je vois, dominant les toits, la Porte d'Or surplombant la baie à quinze kilomètres de là. Il y a même une cheminée. Quand Ben rentre du travail, je vais le chercher, on achète un poulet, du whisky, du fromage, du pain et autres victuailles. Ce soir-là, on s'est saoulé devant la cheminée du nouveau logement tandis que je faisais cuire la volaille à même les bûches dans ma marmite de camping. Ce fut un festin grandiose. Ben m'avait apporté un déboureur-pipe en cadeau et nous sommes restés à fumer près du feu en compagnie de Mémère.

Mais on a trop forcé sur le whisky, on était complètement schlass et on a perdu conscience. L'appartement comportait deux lits. Au milieu de la nuit, je me suis réveillé. J'ai entendu Mémère gémir sous l'empire de l'alcool. J'ai alors compris sans savoir pourquoi que notre nouveau foyer était d'ores et déjà maudit.

75

Déjà, Mémère prétend qu'il va y avoir un tremblement de terre et que les montagnes de Berkeley dégringoleront sur nous. Et elle ne supporte pas le brouillard matinal. Quand elle va au supermarché, elle n'a pas assez d'argent, n'importe comment, pour acheter ce dont elle a réellement envie. Je file en catastrophe et reviens avec une radio de douze dollars et tous les journaux que j'ai pu trouver pour lui remonter le moral, mais ça ne lui fait pas plaisir. « C'est sinistre, la Californie, dit-elle. Mon chèque de la sécurité sociale, je veux le dépenser en Floride » (Nous vivons avec ma mensualité de cent dollars et ses quatre-vingt quatre dollars de pension par mois). Je commence à me rendre compte qu'elle sera incapable de vivre loin de ma sœur, qui est sa grande copine, ou de New York, qui fut son grand rêve de jadis. Ce n'est pas qu'elle ne m'aime pas, mais les papotages féminins ce n'est pas mon genre, je passe le plus clair de mon temps à lire et à écrire. Le brave vieux Ben nous rend visite de temps à autre, histoire de nous déridier si possible, mais ses visites ne font que déprimer un peu plus ma mère. (« On dirait un

vieux pépé ! Où as-tu rencontré des gens pareils ? C'est un brave pépé, pas un jeune homme ! ») Grâce aux stimulants rapportés du Maroc, je noircis du papier à toute berzingue dans ma chambre à la lumière d'une bougie, les divagations du vieil ange Minuit, rien d'autre à faire, ou bien je rôde sous les frondaisons des rues notant la différence entre les lampadaires jaunes et la lune blanche, et puis je rentre pour peindre ça à la barbouille sur du papier bon marché tout en buvant du vin tout aussi bon marché. Mémère n'a rien à faire. Nos affaires, ce fatras dont j'ai déjà parlé, arriveront bientôt de Floride. Je m'aperçois que je suis un poète imbécile, englué au piège de l'Amérique avec une mère insatisfaite, pauvre et honteuse. Ça me flanque en rogne de ne pas être un gens-de-lettre célèbre habitant une ferme dans le Vermont avec des homards grillés à manger et une femme dans mon lit, ou même avec mes bois à moi pour y méditer. Je m'acharne à aligner des absurdités pendant que Mémère ravaude mon vieux pantalon dans l'autre pièce. Ben Fagan perçoit la tristesse de tout ça et il me prend par l'épaule en riant doucement.

76

Ce soir-là, je vais au cinéma voisin et je m'absorbe trois heures durant dans les tragédies d'autrui (Jack Carson, Jeff Chandler). J'en ressorts à minuit et je contemple la rue qui descend vers la baie de San Francisco, j'ai totalement oublié où je suis et, à la vue de la Porte d'Or qui brille dans la nuit, un frisson me parcourt. Mon âme se débonde. Ce pont a quelque chose, quelque chose de *sinistre* comme dit Ma, quelque chose qui ressemble aux détails oubliés des cauchemars flous du sécanol. Avoir fait trois mille milles pour frissonner d'horreur ! À la maison, Mémère, cachée dans son châte, se demande ce qu'elle pourrait bien faire. Parole, c'est trop, ça dépasse la vraisemblance. Tenez, par exemple, nous avons une petite salle de bains épatante, seulement la baignoire a un rebord oblique. Tous les soirs, je jouis voluptueusement de l'eau chaude et mousseuse, de la Joie du savon liquide. Mais Mémère se plaint, elle a peur de cette baignoire, elle refuse de se baigner de crainte de tomber ! Elle écrit à ma sœur et le déménagement n'est toujours pas arrivé.

Bon Dieu ! Mais qui a demandé à venir au monde ? Que faire des passants à la triste figure ? Que faire de Ben Fagan et de sa bouffarde ?

Mais voilà que, un matin de brouillard, se pointe ce vieux dingue d'Alex Fairbrother, en bermuda s'il-vous-plaît ! et avec une bibliothèque qu'il compte me laisser, pas une vraie bibliothèque, rien que des planches et des briques rouges – Alex Fairbrother qui nous avait accompagnés sur la Montagne, Jarry et moi, quand nous étions des *Dharma Bums* détachés de tout. Le temps nous a rattrapés. Il veut me payer une journée pour que je l'aide à mettre de l'ordre dans sa maison de Buena Vista. Au lieu de sourire à Mémère et de lui dire bonjour, il commence aussi sec à me raconter ce qu'il a fait en 1955, feignant d'ignorer complètement sa présence, même lorsqu'elle lui apporte une tasse de café : « Comme ça, Duluo, tu es revenu sur la côte ouest ? À propos, les Virginiens de la haute, tu sais ce qu'ils font en retournant en Angleterre ? Ils chassent le renard. Le maire de Londres en a reçu une cinquantaine au moment des fêtes du 350^e anniversaire et Elizabeth II a permis qu'on expose à leur intention la perruque d'Elizabeth I^{re} (je crois bien) et des tas de choses que la Tour de Londres n'avait jamais prêtées auparavant. Tu sais, une fois, j'ai eu une fille de Virginie. Qu'est-ce que c'est comme race d'indiens, les Mescaleros ? La bibliothèque est fermée aujourd'hui... » et pendant ce temps-là, dans la cuisine, Mémère soliloque et se dit que tous mes amis sont fous. Le salaire promis par Alex me faisait vraiment besoin. J'avais déjà été me présenter à une usine où je pensais trouver de l'embauche mais il m'avait suffi d'apercevoir deux mômes en train de trimbaler une pile de caisses, sous les ordres d'un contremaître à l'air obtus qui les interrogeait probablement sur leur vie privée pendant l'heure du déjeuner, pour tourner les talons. Je m'étais même rendu au bureau de la main-d'œuvre dont j'étais aussitôt ressorti comme un personnage de Dostoïevsky. Quand tu es jeune, tu travailles parce que tu crois que tu as besoin d'argent, quand tu as vieilli, tu sais déjà que la seule chose dont tu aies besoin, c'est la mort, alors à quoi bon travailler ? D'ailleurs, « travailler », c'est toujours faire le travail d'un autre, on se coltine les caisses d'un type et on se demande : « Pourquoi est-ce qu'il ne se les coltine pas lui-même ? » Probable que le prolo russe pense : « Pourquoi est-ce que la République des Peuples ne se coltine pas ses foutues caisses elle-même ? » En travaillant pour Fairbrother, je travaillerais au moins pour un ami. Il me ferait couper les

buissons et je me dirais : « Eh bien, je coupe des buissons pour ce vieil Alex Fairbrother qui est tout ce qu'il y a de marrant et avec qui j'ai fait l'ascension d'une montagne il y a deux ans. » Bref, le lendemain matin, on part au boulot à pied ; juste au moment où on traverse une petite rue, un flic se ramène et nous file à chacun une contredanse de trois dollars, soit la moitié de ma paye, sous prétexte qu'on n'avait pas le droit de traverser. Éberlué, je contemple cette morne figure de Californien. « On parlait, on n'a pas remarqué les feux, je dis. D'ailleurs, il est huit heures du matin et il n'y a pas de circulation. » Le plus beau, c'est qu'on avait la pelle sur l'épaule et qu'il voyait bien qu'on allait travailler quelque part.

— Je fais mon boulot, je suis comme vous, il a répondu.

Je me promets de ne plus jamais accepter une journée de « travail » en Amérique, qu'il pleuve ou qu'il vente. Seulement avec ma mère que je dois protéger d'une manière ou d'une autre, ce n'est pas si facile. Tout ce chemin depuis le bleu romanesque de Tanger assoupie pour aboutir au bleu de l'œil vide d'un flic américain de la circulation à peu près aussi sentimental que celui d'un portier de collège ou, plutôt, aussi a-sentimental que celui d'une officière de l'Armée du Salut qui tape sur un tambour la nuit de Noël ! « Mon boulot, c'est de veiller à ce que les lois soient obéies », ajoute-t-il distraitemment : on ne parle plus jamais du maintien de l'ordre et de la loi, il y a tellement de lois saugrenues, y compris la toute dernière qui nous pend au nez et qui interdira de péter, c'est beaucoup trop confus pour qu'on puisse désigner tout ça par le mot « ordre ». Pendant qu'il nous débite son sermon, deux blocs plus loin un quelconque fondu portant un masque de carnaval est en train de braquer un entrepôt ou, pire encore, un quelconque conseiller municipal dépose un nouveau projet réprimant plus sévèrement les piétons étourdis. Je vois d'ici George Washington traversant quand le feu est au vert, tête nue, tout abasourdi, rêvant à la République comme Lazarus rentrant dans un flic à l'angle de Market et de Polk...

Cela dit, Alex Fairbrother, qui en a vu d'autres et qui a un formidable sens de la satire, observe la scène en analyste et rigole de son curieux rire sans humour ; on s'amuse bien toute la journée, quoique je triche un peu quand il me dit de me débarrasser d'un tas de broussailles : je le flanque par-dessus le mur dans le terrain voisin, sachant qu'Alex ne peut me voir puisqu'il est à quatre pattes dans la cave à remplir de boue à pleine poignée des seaux que je dois ensuite vider. C'est un très surprenant cinglé. Il adore déplacer les

meubles, bricoler et réparer les maisons : s'il loue une petite bicoque sur une colline de Mill Valley, il passera son temps à construire de ses mains une petite terrasse, puis il décidera tout d'un coup d'aller s'installer dans une autre turne où il se mettra à arracher le papier des murs. Ne vous étonnez pas de le voir soudain descendre la rue avec deux tabourets de piano, quatre cadres vides ou une douzaine de livres traitant des fougères. En fait, je ne le comprends pas, mais je l'aime bien. Un jour, il m'a envoyé par la poste une boîte de galettes de boy-scouts qui sont arrivées en miettes au terme d'un voyage de trois mille milles. En réalité, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez lui. Il vadrouille d'un bout à l'autre du pays, passant d'un boulot à l'autre, se présentant comme bibliothécaire et semant apparemment le trouble dans l'esprit des dames bibliothécaires. Il a une grande érudition, mais elle s'applique à un si grand nombre de sujets différents et sans rapports entre eux que tout le monde en reste pantois. Au fond, c'est un triste. Il essuie ses lunettes, soupire et dit : « Il est déconcertant de constater que l'explosion démographique est en voie d'affaiblir l'aide américaine aux pays étrangers. On devrait peut-être leur expédier de la gelée vaginale dans des fûts de la Shell Oil ? Ce serait une nouvelle version du *Pari Tide*. » (C'est là une allusion à ce qui est marqué sur les boîtes de lessive *Tide* exportées outre-mer : il sait de quoi il parle, mais personne d'autre que lui ne peut comprendre pourquoi il raconte cela.) Il est déjà assez ardu dans ce monde nébuleux de savoir pourquoi les gens existent ; alors, savoir pourquoi ils se comportent comme ils le font... Comme répétait Bull Hubbard, je crois bien : « La vie est insupportablement déprimante. » À la fin, je laisse tomber : « La barbe, Fairbrother ! »

Il ôte ses lunettes et pousse un soupir : « Essaie Suave. Les Aztèques utilisaient l'*Eagle Oil*⁽⁶⁾. Ils avaient un certain nombre de mots très longs commençant par Q et finissant par "oil". Quetzalcoatl.

Ensuite, ils pouvaient toujours éponger le trop-plein de sauce avec un serpent à plumes. Peut-être même qu'ils te chatouillaient le cœur avant de te l'arracher. Pas toujours possible de le savoir par la presse américaine, ils ont de si longues moustaches dans leurs plumiers. »

J'ai brusquement compris que c'était le monologue extravagant d'un poète solitaire débitant sans fin ses poèmes, le jour et la nuit, pour lui-même ou pour tous ceux qui l'écoutaient.

— Tu as fait une faute de prononciation, Alex. Quetzalcoatl se dit Kwet-sa-

kwatay. Comme coyotl qui se prononce co-yo-tay et peotl, pey-o-tay et le volcan Popocatepetl : Popo-ca-tep-atay.

— J’emploie la vieille prononciation du Mont Sinaiï...

Et il ajoute : « C’est clair, Jack, ce qu’il te faut, c’est une Land Rover pour aller faire du camping en Mongolie intérieure à moins que tu ne veuilles emporter une lampe de chevet. »

Que faire – moi ou n’importe qui – sinon hausser les épaules avec impuissance ? Il continue, continue inlassablement.

En rentrant, j’apprends que le déménagement vient d’arriver de Floride. Ma et Ben déballet allègrement en buvant du vin que le brave vieux lui a apporté, bien qu’il sache qu’elle n’a pas envie de déballet, qu’elle désire une seule chose : que nous rentrions en Floride. D’ailleurs, c’est ce que nous avons fait trois semaines plus tard. Cette année fut la plus emberlificotée de ma vie.

78

Nous avons pris une dernière cuite, Ben et moi. Assis en tailleur sur sa pelouse au clair de lune, on a bu du whisky au goulot en beuglant comme au bon vieux temps. Face à face, on échangeait des questions zen en gueulant :

— Sous l’arbre tranquille quelqu’un effeuille mon saule ?

— Était-ce toi ?

— Pourquoi les Sages dorment-ils toujours la bouche ouverte ?

— Parce qu’ils veulent encore de la gnole ?

— Pourquoi les Sages s’agenouillent-ils dans le noir ?

— Parce qu’ils grincent ?

— Dans quelle direction est parti le feu ?

— À droite.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu’il m’a brûlé.

— Qu’en sais-tu ?

— Je ne sais pas.

Et autres absurdités sans queue ni tête. On se raconte aussi de longues histoires sur nos enfances et nos passés : « Tu te rends compte, Ben, que bientôt à force d’écrire là-dessus il y aura une telle foulditude d’enfances et de

passés traditionnels que les gens, désespérés, renonceront à lire... Ce sera une Explosion d'enfances et de passés, il faudra un cerveau géant pour les imprimer sur des microfilms qu'on entreposera dans un dépôt sur Mars afin que les Soixante-Dix Kotis qui se taperont tout ça gagnent le Ciel. Soixante-dix millions de millions de Kotis ! Youpee ! Tout est liberté !

— Personne n'a plus à s'inquiéter de nous. On peut même se retirer de la scène, avec ses machines à forniquer japonaises, avec ses poupées chimiques, ses hôpitaux robots, ses crématoires à calculatrices, laisser tomber tout et être libre dans l'univers !

— Dans la liberté de l'éternité ! On dérivera comme des khans sur un nuage en regardant la T.V. des Samapatti.

— C'est déjà ce qu'on fait. »

Une nuit, on s'est même défoncé au peyotl, un cactus mexicain qui vous donne des visions après trois heures de nausées préliminaires. Ce jour-là, Ben avait reçu du Japon un assortiment de robes de moines bouddhistes (cadeau de Jarry) et j'avais justement décidé de faire un grand tableau avec mon mauvais ripolin. Exemple à noter pour servir d'illustration à la démarche vésanique, encore qu'inoffensive, de deux hallucinés étudiant la poésie en solitude : le soleil se couche, les braves habitants de Berkeley sont en train de dîner (en Espagne, le « dîner » s'appelle « la Cena », humble et funèbre qualificatif impliquant la tristesse d'une simple et terrestre nourriture à l'usage des êtres vivants qui ne peuvent vivre sans elle) mais nous avons dans le ventre une boulette de cactus vert, nos yeux ne sont plus qu'un iris hagard, et Ben, revêtu de ces robes folles, est assis par terre dans le cottage, parfaitement immobile, contemplant l'obscurité, les pouces levés, refusant de me répondre quand je le hèle de la cour, et il voit sincèrement l'antichambre du Ciel de ses prunelles sereines qui ondulent comme des kaléidoscopes dans une apothéose bleue et rose. Et moi, moi, agenouillé à même l'herbe dans la pénombre, je déverse ma peinture au vernis sur le papier et je souffle dessus jusqu'à ce qu'elle s'épanouisse et se mélange, ce sera un grand chef-d'œuvre mais voilà qu'un malheureux moucheron atterrit dessus et s'y englué. Alors, pendant la demi-heure de crépuscule qui me reste j'essaye d'extraire le petit moucheron de mon visqueux chef-d'œuvre, sans lui faire de mal, sans l'amputer d'une patte, mais en vain. Du coup j'abandonne et j'observe l'insecte qui se débat dans la peinture et je me dis que quel que soit ou pourra être ce chef-d'œuvre, je n'aurais jamais dû le peindre en risquant la vie de ce

petit moucheron. Quelle étrange bestiole ! Avec son front et ses traits empreints de noblesse il ressemble à un dragon. J'en pleure presque. Le lendemain, la peinture est sèche et le petit moucheron est mort. Dans quelques mois sa poussière se sera totalement dissipée. N'est-ce pas Fagan qui dans sa magique rêverie samapatti me l'a envoyé pour me montrer que l'art si sûr et si pur n'est ni si sûr ni si pur que ça ? (Me remettant dans l'état d'esprit qui était le mien à l'époque où je troussais si prestement ces lignes, j'ai tué un insecte d'un coup de crayon étourdi, pouah...)

79

Que faire donc que ne font pas tous les autres dans cette vie qui ressemble tant à un néant et nous avertit cependant que nous mourrons dans la souffrance, la décrépitude, la vieillesse, l'horreur ? Une sale blague, disait Hemingway. Peut-être même est-elle un ancien supplice auquel nous a condamnés un démoniaque inquisiteur de l'espace, comme le supplice du tamis et des ciseaux, ou le supplice de l'eau quand on noyait la victime les pieds attachés aux reins, Ô mon Dieu – Seul Lucifer pourrait être aussi pervers et *je suis Lucifer* et je ne suis pas à ce point pervers. En fait, Lucifer va au Ciel. D'un bout à l'autre du monde, dans les lits, des lèvres chaudes collées contre des cous chauds tentent d'échapper à l'ignoble supplice de la mort...

Quand nous sommes dégrisés, je demande à Ben :

— Pourquoi cette horreur universelle ?

— C'est Mère Kali qui danse pour dévorer tout ce qu'elle a engendré, elle le remange. Elle porte d'étincelants bijoux de danse, elle est couverte de soie, de décorations et de plumes, sa danse rend les hommes fous, la seule partie de son corps qui n'est pas cachée est sa vulve qu'entoure une couronne mandala sertie de jade, de lapis-lazuli, de cornaline, de perles rouges et de nacre.

— Pas de diamants ?

— Non, ils sont plus loin...

Je demande à ma propre mère pourquoi toute cette horreur et toute cette affliction, sans mentionner Kali pour ne pas lui faire peur, mais elle va au-delà de Mère Kali :

— Les gens doivent faire le bien. Partons, quittons cette sale Californie où les flics ne te laissent pas te promener, ce brouillard, ces affreuses collines qui vont nous tomber dessus et rentrons chez nous.

— Mais où est-ce, chez nous ?

— Là où se trouve ta famille. Tu n'as qu'une sœur. Je n'ai qu'un petit-fils. Et un fils : toi. Réunissons-nous et vivons *tranquillement*. Les gens comme ton Ben Fagan, ton Alex Poorbrother, ton Irwing Gazoosky, ils ne savent pas vivre ! Il faut t'amuser, manger de bonnes choses, dormir dans un bon lit, rien de plus. *Il n'y a que la tranquillité qui compte**. Cesse de te tracasser pour ci et pour ça. Fais-toi un asile de ce monde et le Ciel suivra.

Il ne peut y avoir de havre de grâce pour l'agneau vivant, mais il y en a tant qu'on voudra pour l'agneau mort, O.K., ça ne tardera pas, je suivrai Mémère parce qu'elle parle de *tranquillité*. Elle ne se rendait pas compte que c'était moi qui, pour commencer, avais rompu la tranquillité de Ben Fagan en arrivant. Mais O.K. On se met déjà à préparer les paquets pour rentrer. Elle reçoit régulièrement son chèque de la sécurité sociale comme je l'ai dit plus haut, et mon livre sort dans un mois. En réalité, c'est un message de quiétude qu'elle me délivre : dans une vie antérieure (si une vie antérieure existe pour l'âme individuelle), elle a sûrement été Supérieure d'un couvent perdu en Andalousie, sinon en Grèce. Le soir quand elle va se coucher, j'entends cliqueter son rosaire. « Qu'est-ce que ça nous fout l'Éternité ? C'est l'Ici-présent que nous voulons ! », hurlent les danseurs du serpent dans la rue, les émeutes, les grenades de Guernica et les bombes aériennes. Lorsque, la nuit, elle se réveille en douceur, la tête sur l'oreiller, et ouvre ses yeux pieux, ma mère pense sans doute :

« L'Éternité ? L'Ici-présent ? De quoi est-ce qu'ils parlent ? »

Mozart sur son lit de mort a sûrement connu ça.

Et Blaise Pascal plus qu'aucun autre.

La seule réponse d'Alex Fairbrother à ma question sur l'horreur, c'est dans son regard que je la trouve, ses paroles sont un désespérant salmigondis d'érudition joycienne, quelque chose comme : « L'horreur partout ? Excellente idée pour une nouvelle agence de tourisme, non ? On pourrait

conduire les masses dans les cantons de l'Arizona où les gens achèteraient aux Navajos farouches des tortillas et des glaces, seulement ce serait en réalité de la glace au peyotl, verte comme la glace à la pistache, et tout le monde rentrerait chez soi en chantant *Adios muchachos compañeros de la vida...* »

Ou quelque chose du même cru. C'est seulement dans ses yeux qui soupirent que vous lisez la réponse, dans ses yeux qui s'émiettent, ses yeux de chef scout désillusionné...

Le comble, ça a été le jour où Cody, en pleine crise, s'est rué à la maison afin de m'emprunter d'urgence dix dollars pour acheter de la marie-jeannette. C'était pratiquement pour être près de Cody, mon vieux pote, que j'étais venu en Californie mais, cette fois, sa femme n'a rien voulu savoir, probablement parce que j'avais Mémère avec moi et parce qu'elle avait peur qu'il redevienne fou à mon contact, comme ça lui était arrivé quelques années plus tôt sur les routes. Pour lui, cela ne fait aucune différence, il n'a pas changé, il vient juste me taper de dix dollars. Il reviendra, dit-il. Il emprunte par la même occasion à Ben son *Livre des Morts tibétains* qui vaut dix dollars et disparaît précipitamment, tout en muscles dans son habituel T-shirt et son jeans effiloché, ce maboul de Cody. « Y a des filles dans le coin ? » braille-t-il avec angoisse en s'éloignant.

Une semaine plus tard, j'emmène Mémère à San Francisco pour qu'elle monte dans le trolley, mange au quartier chinois et y achète des jouets, je lui donne rendez-vous à la grande église catholique de Columbus et je fonce à la Place, le troquet où Cody tient ses assises, pour tâcher de récupérer ces dix dollars. Sacré bon Dieu, il est là à boire de la bière en jouant aux échecs avec « La Barbe ». Il paraît surpris mais il comprend ce que je suis venu chercher. Il se fait faire de la monnaie sur vingt dollars au bar, me rembourse et m'accompagne à l'église pour voir Mémère. Une fois entré, il fait une génuflexion et se signé, moi aussi, et au même moment ma mère se retourne et comprend que Cody et moi sommes de charmants et fatals amis, pas du tout méchants garçons.

Trois jours plus tard, à genoux sur le plancher j'ouvre une caisse qui contient les premiers exemplaires de mon roman, *Sur la Route*, qui parle de Cody, de moi, de Joanna et du gros Slim Buckle, Mémère fait des courses, je suis seul à la maison, une lumière d'or inonde la véranda, je lève les yeux et ils sont là : Cody, Joanna (beauté aux cheveux de miel), le grand gros Slim

Buckle et, derrière eux le nain, Jimmy Low, un mètre vingt-cinq (on ne l'appelle pas le « nain » mais simplement Jimmy ou, comme Déni Bleu, « Un Petit Homme »). Nous nous dévisageons dans la lumière dorée. Pas un son. Je suis pris en flagrant délit (et nous sourions tous), un exemplaire de *Sur la Route* à la main alors que je n'y ai pas encore jeté le premier coup d'œil ! Je tends machinalement le livre à Cody qui est après tout le héros de ce pauvre bouquin triste et fou. C'est l'une des quelques fois où une silencieuse lumière d'or nous a baignés, Cody et moi (plus tard, j'en évoquerai une autre). Quoique je ne sache même pas ce que cela signifie, sinon peut-être qu'il est effectivement une sorte d'ange ou d'archange descendu sur terre et que je l'ai reconnu comme tel. Belle chose à dire à l'heure d'aujourd'hui ! Surtout compte tenu de la vie orageuse qu'il menait alors et qui devait prendre tragiquement fin six mois plus tard, j'en reparlerai dans une minute. Belle chose que de parler des anges en ce temps où de vulgaires voleurs foulent aux pieds les rosaires sacrés de leurs victimes dans les rues... Quand les idéaux les plus élevés de la terre ont pour assise une révolution cruelle et sanguinaire, quand ils sont simplement une raison supplémentaire de massacrer et de dépouiller les gens – Et les anges ? Comme nous n'avons jamais vu un ange, de quel ange parlez-vous ? C'est le Christ qui a dit : « Puisque vous n'avez jamais vu mon Père, comment pourrez-vous le connaître ? »

81

Eh oui, peut-être que j'ai tort et que tous les mystiques chrétiens, islamiques, néo-platoniciens, bouddhistes, hindous et zen se sont trompés sur le transcendant mystère de l'existence. Mais je ne le pense pas. Comme les trente oiseaux qui se sont envolés jusqu'à Dieu et se sont vus dans Son Miroir. Les trente oiseaux crasseux, nous, les neuf cent soixante-dix oiseaux qui n'avons jamais franchi la Vallée de l'illumination Divine avons néanmoins réellement atteint la Perfection – Laissez-moi donc maintenant vous expliquer le pauvre Cody, quoique j'aie déjà presque entièrement raconté son histoire. Il croit en la vie et il veut aller au Ciel, mais il aime tant l'existence et il l'étreint avec tant de force qu'il se figure que c'est un péché et qu'il ne verra jamais le Paradis. C'était un enfant de chœur catholique

comme je le dis, même quand il mendiait pour son père incurable caché dans une impasse. Dix mille matérialistes officiels aux yeux froids peuvent bien prétendre aimer la vie sans jamais l'étreindre au point de frôler presque le péché ; eux non plus ne verront pas les Cieux. Ils méprisent l'amoureux de la vie au sang qui bouillonne, parce qu'eux n'ont pas de sang et, par conséquent, pas de péché ? Non ! Ils pêchent en ne vivant pas ! Ce sont les ogres de la loi entrant dans le Saint Royaume du Péché ! Ah ! Il faut que je parle sans littérature ni poésie : Cody avait une femme qu'il aimait réellement, trois gosses qu'il aimait réellement, et un bon boulot aux chemins de fer. Mais quand le soleil se couchait, son sang se mettait à brûler : pour ses anciennes maîtresses comme Joanna, pour les vieux plaisirs comme la marijuana et la discussion, pour le jazz, pour la gaieté à laquelle aspire tout honnête Américain dans cette Amérique en proie à la Loi, où la vie devient plus aride d'année en année. Mais il ne cachait pas son désir, il ne criait pas *Dry* !⁽⁷⁾ Il se donnait à fond. Il embarquait dans sa voiture amis, gnole, stups et partait en bringue à la recherche de l'extase comme un ouvrier agricole de Géorgie, le samedi soir, lorsque la lune rafraîchit l'alambic et que les guitares frémissent au pied de la colline. C'était un gaillard dru, un fils du Missouri qui marchait solidement campé sur ses jambes. Nous l'avons tous vu prier Dieu à genoux, couvert de sueur ! À San Francisco, ce jour-là, la police bouclait les rues de North Beach à la recherche de cinglés comme lui. Par miracle, nous traversâmes les cordons de flics, les poches pleines de bouteilles et de marie-jeanne, rigolant avec les filles et avec le petit Jimmy pour aller de surboums en bistrots et en boîtes où on jouait du jazz. Je ne comprenais pas ce que faisaient les cognes ! Pourquoi ne pourchassaient-ils pas les assassins et les cambrioleurs ? Quand je fis cette observation à l'agent qui nous avait arrêtés parce que j'agitais à l'arrière de la voiture de mon pote une lampe de cheminot pour éviter les accidents, il a dit : « Vous avez drôlement de l'imagination, pas vrai ? » (ce qui signifiait que je pouvais fort bien être un assassin ou un cambrioleur moi-même). Ce n'est ni mon cas ni celui de Cody, il faut être *Dry* pour cela, il faut *Hair* la Vie pour la tuer et la voler !

Mais assez avec la Californie pour le moment. J'y ai connu plus tard, à Big Sur, des aventures vraiment horribles, horribles comme elles ne peuvent l'être que lorsqu'on est plus vieux et qu'arrivé au dernier moment, une force vous pousse à *tout* goûter, à devenir *fou* uniquement pour savoir ce que le vide fera. Qu'il me suffise de dire que quand Cody nous dit au revoir ce jour-là, pour la première fois depuis que nous nous connaissions il ne me regarda pas en face mais se détourna, l'air chafouin. Je n'ai pas compris et je ne comprends toujours pas. Je pressentis que les choses allaient mal tourner et elles tournèrent en effet très mal : quelques mois plus tard, Cody fut arrêté pour détention de drogue et il passa deux ans à jouer du balai à la prison de San Quentin. Il se trouve que je sais que s'il a dû subir cette atroce épreuve dans le monde réel, ce n'était pas parce qu'on avait trouvé deux cigarettes dans sa poche (deux beatniks barbus en blue-jeans qui passaient en voiture lui demandent : « Pourquoi tu es si pressé, vieux ? » Et Cody répond : « Conduisez-moi fissa à la gare, je vais rater mon train (on lui avait retiré son permis pour excès de vitesse). Je vous filerai du thé pour votre peine. » C'étaient des flics déguisés en beatniks). La véritable raison, mis à part son refus de rencontrer mon regard ? je l'avais vu un jour flanquer une correction à sa fille à coups de ceinture – c'était pour ça que son Karma l'avait condamné – Donnant donnant, à la fève son pois. Que Cody ouvre les yeux et il deviendra en deux ans plus grand qu'il ne l'a jamais été. Mais qu'est-ce que je mérite, moi, en vertu de la loi des compensations ?

83

Bah, rien qu'un petit tremblement de terre ! Retour en Floride avec Mémère, on refait tout cet affreux trajet en autocar, les affaires suivent, on trouve un appartement avec véranda pour pas cher. En fin d'après-midi, le soleil tape impitoyablement sur l'auvent en tôle ondulée, je sue à en crever et prends une douzaine de bains froids par jour. Et puis il y a mon pauvre petit neveu Lil Luke qui n'arrête pas de manger mes galettes à la pacane, ça me flanque dans une rogne telle que, fou furieux, je saute dans le car et repars pour le Mexique, Brownsville, le poste frontière de Mata-moros et, un jour et demi plus tard, me revoici à Mexico. Mais au moins, Mémère est heureuse parce qu'elle n'est qu'à deux blocs de ma sœur et elle aime bien son

appartement à véranda où il y a un bar de cuisine qu'elle appelle « Gabe's Place ». Eh vous, tous les cœurs amoureux de la vie, vous savez maintenant que l'amour c'est l'amour. Et moi, perdu dans les indicibles ténèbres mentales d'un scribe du xx^e siècle qui parle des âmes, je pars retrouver le sombre Mexique sans raison particulière. J'ai toujours voulu écrire un livre pour défendre quelqu'un parce que c'est dur de me défendre moi-même, c'est un voyage inexcusable, mais peut-être irai-je revoir le vieux Gaines. Il n'est même pas là.

Oh ! gentlemen du brouillard de Londres, joyeux pensifs songeurs – comment cela vous est-il arrivé ? Gibets dressés à l'aube pour un vil Magistrat en perruque en deuil ? Je me suis rendu à l'adresse du vieux Bull, sa fenêtre était réparée. J'ai gravi l'escalier de la terrasse pour revoir mon ancienne cellule et les lavandières. Une jeune et jolie Espagnole m'y a succédé, elle a repeint les murs à la chaux, elle est en train de bavarder, assise parmi des dentelles, avec mon ex-logeuse à qui je demande :

« Où est Mister Gaines ? » Et dans mon inconcevable tête de Français, quand elle me répondit : *Señor Gaines se murio*, j'entendis : « Mister Gaines s'est donné la mort. » Elle voulait dire qu'il était mort depuis mon départ. C'est une chose terrible d'apprendre de la bouche d'un être humain qu'un compagnon de misère a fini par mourir en dépit de toute la logique des injonctions spirituelles, qu'il est retranché pour de bon. Qu'il a apporté à Dieu son corps de Miel-et-de-lait sans même vous avoir écrit pour vous prévenir. Même le Grec du coin le disait : *Senor Gahr-va se murio*. Il s'est supprimé. Lui qui nous implorait, le dernier jour, Irwin, Simon et moi, quand nous fuyions vers l'Amérique et le Monde – et pour quoi faire ? Jamais plus Gaines le Cadavéreux ne m'entraînerait dans un taxi en route pour Nulle Part. Jamais plus il ne m'instruirait dans les arts du Vivre et du Mourir...

En compensation, j'ai pris une chambre dans un coûteux hôtel du centre. C'est un sinistre hôtel de marbre. Maintenant que Gaines est parti, Mexico tout entier n'est plus qu'une sinistre ruche de marbre. Comment continuer dans ces ténèbres sans fin que je ne connaîtrai jamais ? – Aime, Souffre et Travaille est la devise de ma famille (Lebris de Keroack). Mais il semble que

je souffre plus que les autres. Enfin, pour sûr que l'adorable vieux Bull est au Ciel – La seule question maintenant : où va aller Jack ? Retourner en Floride ou à New York ? Pour trouver un autre désert ? – Le vieux penseur a pensé sa dernière pensée. Je vais me coucher dans ma nouvelle chambre d'hôtel et je m'endors quand même rapidement, que puis-je faire pour rendre à Gaines le douteux privilège de vivre ? Il essaie de son mieux de me bénir, mais cette nuit un Bouddha est né à Gina Lollobrigida, j'entends craquer la chambre, craquer la porte de l'armoire qui bat lentement, les murs gémissent, mon lit se tortille « Où suis-je ? En mer ? » non, je ne suis pas en mer, je suis à Mexico. Pourtant ma chambre tangué comme un bateau. C'est un gigantesque tremblement de terre qui secoue le Mexique. Comment est-il mort, mon vieil aminche ? Facilement ? – Je crie silencieusement : *encore un autre pétrin* !* et je me jette sous le lit pour le cas où le plafond s'écroulerait – L'ouragan se rue sur les côtes de Louisiane. L'immeuble d'en face, de la poste à la Calle Oregon, s'effondre, tuant tout le monde. Clins d'œil des tombes sous les pins lunaires. Tout est fini.

Plus tard, je suis rentré à New York, j'ai retrouvé Irwin, Simon, Raphael et Lazarus, nous sommes désormais des auteurs plus ou moins célèbres, mais ils se demandent pourquoi je suis si apathique, si indifférent à présent, alors que tous nos livres et tous nos poèmes édités nous entourent. Mais, au moins, depuis que j'habite avec Mémère une maison bien à elle à des kilomètres de la ville, c'est une tristesse paisible. Une tristesse paisible à domicile, voilà en définitive le mieux que j'aie jamais été capable d'offrir au monde. Alors j'ai dit au revoir à mes Anges de la Désolation. Je suis entré dans une vie nouvelle.

NOTES

1. Franco-Canadiens.
2. Général sudiste.
3. Les mots en italique suivi d'un astérisque sont en français dans le texte.
4. Chantiers de travaux publics créés par Roosevelt pour donner du travail aux chômeurs pendant la récession.(*N. d. T.*)
5. Habitants de la Louisiane.
6. Compagnie pétrolière américaine.
7. Sec : Cri de guerre des prohibitionnistes.